

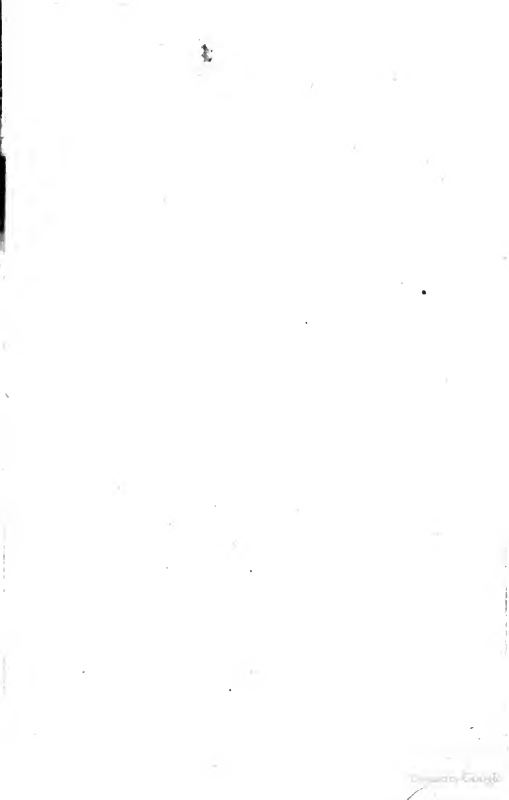
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

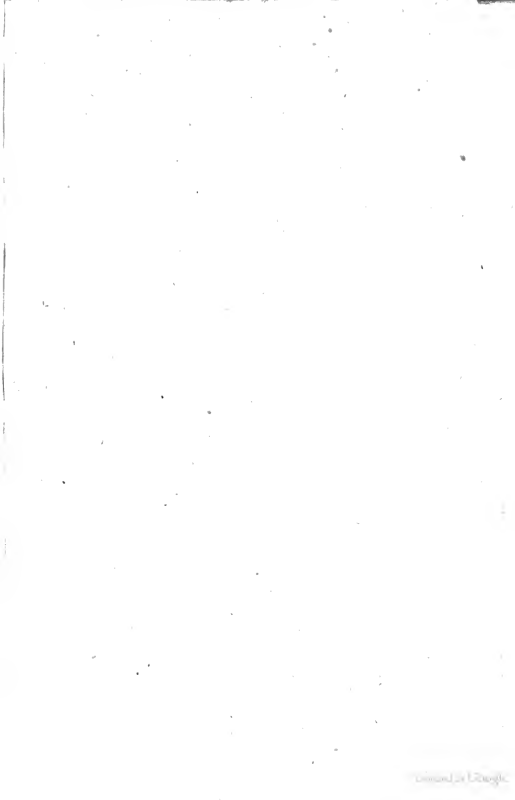
148

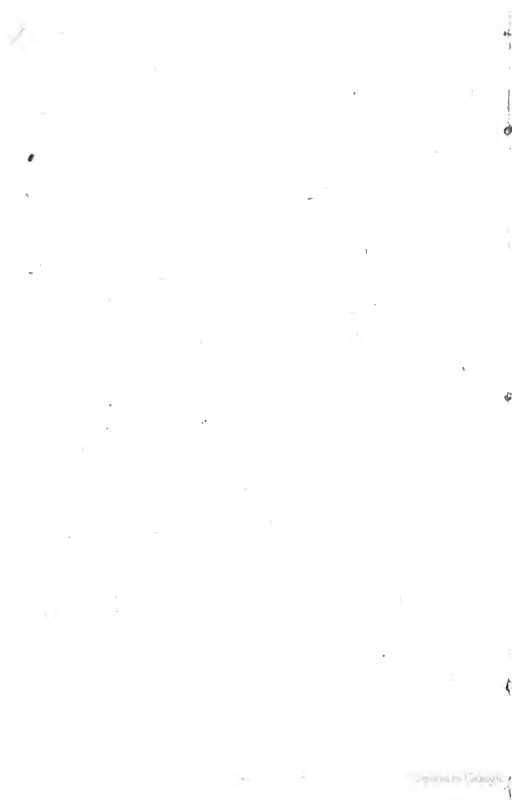
B

48

7.18'







MÉMOIRES
DE
DON JUAN VAN HALEN.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT

LE RÉCIT DE SA CAPTIVITÉ DANS LES CACHOTS
DE L'INQUISITION D'ESPAGNE EN 1817
ET 1818 ; DE SON ÉVASION , etc.

IMPRIMÉ CHEZ LEBEAU-OUWERX,

PLACE DU SPECTACLE , A LIÈGE.





Dessiné d'après nature.

Publié par Tarlier, 1827.



MÉMOIRES

DE DON JUAN

VAN HALEN.

Chef d'Etat-Major

D'UNE DES DIVISIONS DE L'ARMÉE DE MINA

EN 1822 ET 1823 ;

ÉCRITS SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

PAR CH. ROGIER.

PREMIÈRE PARTIE,

ACCOMPAGNÉE DE PIÈCES JUSTIFICATIVES, ORNÉE DU PORTRAIT

DE L'AUTEUR, DE DIVERS FAC-SIMILE, ETC.



BRUXELLES.

H. TARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1827.



J'OSE soumettre au public ces Mémoires , qui seraient peut-être sortis quelques années plutôt de mon porte-feuille , si des raisons puissantes ne m'avaient forcé à me taire.

Les patriotes restés après moi sous les verroux de l'inquisition , ceux dont les efforts généreux avaient brisé mes fers , auraient été par une révélation prématurée exposés à des dangers certains.

Plus tard , rendu à mes foyers , lorsque semblait naître pour l'Espagne une époque de liberté et de réconciliation , j'aurais pu éveiller des ressentiments. Le silence était encore un devoir.

Aujourd'hui , il n'en est plus de même. Le premier de ces obstacles n'existe plus , et , par malheur , le second a aussi disparu. D'un autre côté

divers écrivains ont rapporté avec plus ou moins d'inexactitude des détails qui me concernent ; les journaux de différents pays en ont parlé ; la plupart des personnes avec lesquelles je fus en relation, ont été désignées.

Les observations pressantes de mes amis m'ont fait comprendre que mon silence , trop longtemps prolongé, pourrait être mal interprété par ceux à qui je ne suis pas personnellement connu. Je sens aussi que je dois peut-être ce tribut à l'histoire de nos jours.

De la retraite où les événements politiques m'ont placé, j'offre le récit fidèle des circonstances singulières dont ma vie se compose. Puissé-je répondre aux désirs de ceux qui m'ont engagé à l'écrire. Puissent aussi les sentiments et les principes qui m'ont guidé obtenir l'estime du lecteur impartial.

VAN HALEN.

Bruxelles, Juin 1827.

RÉCIT HISTORIQUE

DE

DON JUAN VAN HALEN.



CHAPITRE PREMIER.

Premières années de Van Halen.

JE suis né dans l'île de Léon, le 16 février 1790. A cette époque, mon père, Espagnol de naissance, mais d'origine belge, occupait un grade supérieur dans la marine. Il s'est retiré du service actif, couvert d'honorables blessures, et vit actuellement à Madrid. Ma mère est issue d'une ancienne famille castillane.

Placé de bonne heure au collège des Gardes-Marines, je montrai un goût décidé pour l'étude des mathématiques, et je m'y livrai avec tant d'ardeur, que dans l'espace de quatorze mois j'eus passé tous les examens nécessaires. Bientôt après je m'embarquai, et fis à l'âge de 15 à 16 ans deux campagnes navales. La dernière était

cette fameuse expédition qui se termina sur les eaux de Trafalgar. Promu, après la bataille, au rang d'officier, j'obtins le commandement d'un des bâtimens de l'escadrille de Malaga, et je fus blessé dans un combat qui se livra sur les côtes. Placé ensuite au nombre des officiers destinés à l'amirauté, je me rendis à Madrid. Je me trouvais encore dans cette capitale à l'époque de notre mémorable insurrection ; et, dans la sanglante et célèbre journée du 2 *Mai* 1808, enflammé de l'ardeur qui animait tous les Espagnols jaloux de défendre l'honneur national, je me battis contre nos agresseurs à la tête d'un corps de patriotes qui m'avaient choisi pour leur chef. Je fis tous mes efforts pour me montrer digne d'une telle confiance, et je n'abandonnai mon poste que lorsqu'une blessure grave m'eut mis hors de combat.

Je me hâtai de quitter Madrid pour échapper au sort de tant d'autres de mes compatriotes qui furent indignement fusillés par ordre de Murat, et je rejoignis l'armée espagnole commandée par le général Blake. Je servis sous ce général depuis la bataille de Rio-Seco, livrée contre le général Bessièrès, jusqu'à la prise du Ferrol. Cette place, défendue par le peu de troupes qui s'y étaient réfugiées après la bataille de la Corogne, fut obli-

gée de capituler et se rendit au maréchal Soult.

En vertu du second article de la capitulation, les généraux et toute la garnison prêtèrent serment de soumission au roi Joseph, et promirent de regagner les postes respectifs qu'ils avaient occupés avant la révolution. Le mien était à Madrid.

Vers le même temps, mon père, alors attaché au ministère de la marine en qualité de chef de bureau, fut fait prisonnier par les Français et transféré à Madrid. L'état d'abandon où il se trouva, les souffrances qu'il ressentait de ses anciennes blessures, ajoutaient encore au malheur de sa captivité, sans qu'il pût espérer d'en voir bientôt la fin. Cependant plusieurs Espagnols d'un rang élevé, connus par leurs lumières et leurs talents, s'étaient fait distinguer par Joseph, dont ils avaient embrassé la cause. Ils s'intéressèrent au sort de mon père et me firent entrer dans la garde du roi en qualité d'officier d'ordonnance. J'avais alors dix-neuf ans : j'acceptai cette place sans balancer, et je la remplis avec zèle, convaincu, autant qu'on peut l'être à un âge où l'on n'a guère d'expérience, que le séduisant système adopté par Joseph était propre à faire le bonheur de mon pays.

Pendant tout le temps que je fus employé

auprès de Joseph, je fis trois voyages en France, chargé de missions confidentielles, et je fus du nombre des officiers de sa maison qui l'accompagnèrent à Paris pour la cérémonie du baptême du roi de Rome. Fidèle à mes engagemens, je suivis constamment la cause que j'avais embrassée ; et quand Joseph fut forcé de quitter l'Espagne, l'affection sincère que je portais à sa personne me fit un devoir de ne pas l'abandonner. Je partis de Bordeaux pour aller le trouver dans sa retraite de Morfontaine, où il vivait alors (Septembre 1813) disgracié de son frère. Un des huissiers de service m'introduisit dans le salon de sa bibliothèque. Un instant après, le prince passa accompagné de son épouse et de ses deux filles. Je m'approchai de lui, et avec cette chaleur de sentiment naturelle à mon âge, je lui demandai qu'il me permit de m'attacher à son sort, quelque'il fût. Mais, le croira-t-on ? Joseph ne vit, dans cette démarche entièrement désintéressée, qu'une exigence importune ; et sortant tout à coup de son caractère paisible, il s'irrita, reprocha avec colère à l'huissier de m'avoir introduit, et malgré les vives instances de sa vertueuse épouse, il poussa l'outrage jusqu'à m'indiquer la porte d'un geste dédaigneux en donnant ordre à ses gens de ne plus me laisser

reparaître (1). Cette scène scandaleuse rompit à jamais les liens qui m'unissaient à Joseph. Je quittai Morfontaine, l'âme abreuvée d'indignation, et je revins à Paris. Ce fut là que j'eus pour la première fois connaissance d'un décret émané de la régence, par lequel le gouvernement national appelait à lui tous les Espagnols compromis.

Alors mes yeux se tournèrent vers les Pyrénées; toutes mes pensées furent pour ma patrie, et je n'eus plus de repos que je ne me fusse procuré les moyens de la revoir. Mes états de service auprès de Joseph me donnèrent accès au ministère de la guerre : j'obtins l'autorisation de partir, en ma qualité d'officier espagnol, pour

(1) Je n'ai jamais pu pénétrer les motifs de l'ineoncevable conduite de Joseph à mon égard; mais le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire. Douze ans après l'événement que je viens de rapporter, les secousses politiques de l'Europe nous firent rencontrer l'un et l'autre sur le sol hospitalier de l'Amérique. Le moment était venu de demander compte au prince déchu d'une ancienne mais dure offense. Je lui écrivis une lettre tendant à obtenir une explication franche de sa part. Pendant les sept mois que je passai avec lui dans la même ville (Philadelphie), ma lettre resta sans réponse. Le silence de celui à qui elle s'adressait m'autorise aujourd'hui à la livrer à la publicité. (*Voir pièces justificatives, n° 1.*)

Barcelone où le maréchal Suchet avait son quartier général. En passant par Bordeaux , j'écrivis en Catalogne et à Madrid à diverses personnes marquantes auxquelles des relations de famille m'unissaient, et je leur annonçai ma détermination de revenir en Espagne. Quatre jours après mon arrivée à Barcelone , je reçus une lettre du second commandant en chef de l'armée nationale en Catalogne : il m'informait que le gouvernement était averti de ma résolution de quitter la France, et il m'engageait , par des raisons très énergiques , à tenter pour mon pays quelque entreprise utile , dont ma position à Barcelone favoriserait l'exécution. L'espèce de sacrifice qu'*au nom de la patrie* (ce sont les expressions de la lettre) on exigeait de moi , me répugna d'abord ; mais j'étais résolu à tout surmonter pour la servir. Par le moyen d'une personne qui ne soupçonnait pas l'usage que l'on en pouvait faire , je parvins à me procurer la copie d'un chiffre qui semblait destiné à une correspondance de grande importance. Muni de ce papier , je sortis de Barcelone , trente six jours après mon arrivée , et je me réunis aux troupes nationales qui se présentèrent les premières à moi.

Je remis aux généraux le chiffre dont j'étais

porteur. Quand ils se furent assurés de son utilité par des confrontations avec la correspondance du maréchal Suchet saisie à des espions, ils formèrent le plan de délivrer, au moyen d'ordres et de capitulations supposées, les places fortes occupées par les Français au-delà du Llobregat. Le général avec lequel j'avais été en correspondance fut désigné pour protéger l'exécution de ce plan. Un maître de dessin du collège de Reus, nommé Daura, contrefit toutes les signatures.

Revêtu d'un uniforme français, et me faisant passer pour aide-de-camp du maréchal Suchet, je me présentai devant ces villes, où flottait un drapeau qui ne fut jamais le mien, en qualité de négociateur chargé d'un ordre aux commandants d'évacuer leurs places. La tâche était pénible ; mais ma patrie fut satisfaite, et Lerida, Mequinenza et Monzon furent délivrées.

Ce stratagème, qui ne mettait en danger que ma personne, eut des résultats très importants dans la position difficile où se trouvait alors le gouvernement national à l'égard du cabinet de Paris. Les garnisons françaises, croyant rejoindre l'armée, arrivèrent, après quatre jours de marche, dans les défilés de Martorel, où elles furent enveloppées par des forces supérieures, et obligées de mettre bas les armes.

Ma mission devant les places fortes une fois remplie, je m'étais engagé comme simple soldat dans un régiment de cuirassiers chargé d'observer de près le mouvement des garnisons françaises. Quelques jours après l'expédition, le général en chef de l'armée de Catalogne me fit partir, accompagné d'un de ses aides de camp, pour Madrid, afin que je fusse présenté au gouvernement.

Arrivé dans la capitale, je vis que la gazette officielle annonçait déjà au public les faits que je viens de rapporter. Le gouvernement disait en parlant de moi : « C'est un jeune Espagnol, qui, dès les premiers jours de notre insurrection sacrée, y prit part en vrai patriote, et maintenant il vient de donner une preuve glorieuse des sentimens dont il est pénétré, en exposant sa vie aux plus grands dangers pour faire triompher sa patrie et son opinion » (1).

Les Cortès, informées de ma conduite et de

(1) « Este és un joven Español, que, en los primeros dias de nuestra sagrada insurreccion, tomó en ella la parte de un verdadero patriota y ahora ha acreditado los inatos sentimientos de tal que abrigaba en su corazon, exponiendo su vida à los mayores riesgos en obsequio de su patria y de su opinion. » (*Gazette extraordinaire de la régence d'Espagne*, du dimanche, 20 février 1814, n° 24.)

ses résultats, me rétablirent par acclamations dans tous mes droits de citoyen, et le congrès, en me recommandant au gouvernement, se servit de ces paroles flatteuses, approuvées à l'unanimité : « Afin que Van Halen continue à donner des jours de gloire et de satisfaction à sa patrie » (1).

La régence, en me remettant le brevet de capitaine, ajouta à la formule usitée : « En récompense du service important et extraordinaire que vous avez rendu dans la reprise des places de Lerida, Mequinenza et Monzon » (2).

Je m'arrête à ces détails, parce que je crois qu'ils justifient, mieux que tout ce que je pourrais dire, cette première partie de ma carrière politique. Ici s'ouvre une nouvelle époque. Avec elle commencent les malheurs inouis de l'Espagne. Nous allons y jeter un coup d'œil rapide.

Ferdinand venait d'être rendu à la nation ; notre

(1) « ...y para que Van Halen continué dando dias de gloria y satisfaccion à su patria. » (*Journal officiel des Cortès*, séance du 19 mars 1814.)

(2) « ...y en recompensa del servicio importante y merito extraordinario que habeis contraído en la reconquista de las plazas de Lerida, Mequinenza y Monzon. » (Brevet royal du 22 mars 1814.)

corps d'armée fut le premier qui accueillit aux frontières l'auguste prisonnier. Les Espagnols, sincèrement attachés au bonheur de leur pays, crurent que le monarque revenait instruit par l'adversité, et le reçurent comme un père rendu à sa famille après de longs malheurs; mais leur bonne foi fut bientôt désabusée. Ferdinand se jeta de nouveau dans les mains d'intrigants qui n'avaient rien fait pour leur pays, et en reconnaissance des efforts héroïques qui lui rendirent le trône et la liberté, il signala son entrée dans le royaume par la violation des lois auxquelles il devait sa sanction. Il fit des promesses solennelles qu'il n'a jamais tenues (1) : il plongea dans les cachots les représentans fidèles de la patrie, ses défenseurs les plus zélés, et livra au Saint-Office le sort d'une nation généreuse dont le dévouement fut payé par l'exil, les chaînes et l'échafaud.

Un grand nombre de victimes héroïques furent enveloppées dans ces indignes proscriptions. Les citoyens recommandables qui avaient d'abord échappé, couraient incessamment les mêmes périls. En eux reposait le salut de l'État; leur

(1) Décret royal du 4 mai 1814, publié à Valence, et dans lequel il promettait d'établir un gouvernement représentatif conforme à l'esprit du siècle.

union, dans la guerre affreuse qu'on leur livrait, devint indispensable : comme il arrive dans de grands désastres, le danger commun les réunit, un serment sacré les lia, et les sociétés secrètes se formèrent.

Élever un ministère ou un corps quelconque dans l'état qui pût éclairer de ses conseils le monarque, et le porter à exécuter le décret royal du 4 Mai, tel fut le principal objet des sociétés secrètes.

Dès lors, il existe en Espagne deux nations ennemies, qui ne peuvent être réconciliées que par la sagesse d'un gouvernement équitable. D'une part, un tribunal de sang appelé le Saint-Office, instrument atroce de la tyrannie, proclamait, au nom de Jésus-Christ, les infamies et les absurdités les plus contraires aux principes du divin législateur, et sanctionnait dans son aveugle puissance les actes abominables qui rendirent si odieuse la mémoire des Ferdinand et des Philippe. Ce fut sur de semblables fondemens que s'éleva la faction dite *apostolique* ou *de la foi*. Aussitôt qu'elle fût maîtresse de l'esprit du roi, on la vit se grossir d'une foule de courtisans et d'employés, de toutes les corporations monacales, de tous ces hommes lâches et égoïstes qui, préférant la mollesse à la liberté, et leurs vils intérêts à la

patrie, voulaient exploiter à leur profit les vices d'une mauvaise administration, et jouir impunément des délices de la vie aux dépens de la portion la plus laborieuse et la plus honorable de l'État.

D'un autre côté, on voyait se multiplier dans un prodigieux accroissement et se resserrer, avec une force chaque jour plus puissante, de secrets et d'étroits liens entre des hommes décidés à mourir ou à sauver l'État. A la fin de 1815, Grenade était le berceau de cette association patriotique, et telle était l'impulsion donnée à l'esprit public, qu'une année après elle étendait ses ramifications dans toutes les villes de l'Espagne.

Plusieurs personnages marquants dans l'état ecclésiastique, civil et militaire, qui, soit qu'ils fussent éblouis par l'éclat du pouvoir, ou arrêtés par la crainte des tribunaux, ne s'étaient pas déclarés d'abord pour la cause de la liberté, ouvrirent enfin les yeux sur les erreurs du monarque. Songeant aux devoirs que leur imposait la calamité publique, ils s'affilièrent aux sociétés secrètes, et, par leur coopération, donnèrent à l'entreprise plus de consistance et plus de chances de succès.

La jeunesse militaire vola avec sa générosité naturelle aux autels de la patrie, prête à tout lui sacrifier; et l'armée eut bientôt dans ses rangs, à

sa tête, des chefs dévoués qui la devaient conduire à la vraie gloire. La fin ignominieuse de l'illustre Porlier, pendu en 1815 sur la place de la Corogne, les souffrances de ses dignes complices, loin d'intimider les patriotes, les excitaient d'une plus vive ardeur à poursuivre leur entreprise ; et, après la mort du brave général Laci, fusillé à Majorque en 1817, on vit s'offrir de nouvelles victimes, et se multiplier de nouveaux courages tout prêts à les venger.

Ce mépris des dangers et des supplices, ces efforts chaque jour renaissants contre le pouvoir absolu donnent la mesure de l'oppression qui pesait alors sur mon pays. Car de tous les peuples de l'Europe, la nation espagnole est peut-être la plus patiente, celle dont l'histoire offre le moins d'exemples d'attentats commis contre ses princes. Ses soulèvements révolutionnaires ont toujours été provoqués ou par les abus du pouvoir royal long-tems soufferts, ou par les actes arbitraires et barbares des inquisiteurs (1).

(1) Si pour justifier la révolution d'un peuple il était besoin d'autres raisons que la tyrannie de ses maîtres, on pourrait dire que l'insurrection de l'île de Léon était non seulement autorisée, mais prescrite par les lois du pays. Voici littéralement en quels termes énergiques la charte de

A l'entrée de cette funeste époque, je subis les effets de la tyrannie qui désolait l'Espagne. C'est là que commence cette période d'une vie agitée et aventureuse, dont je vais tracer le récit, sans m'écarter, je l'espère, des principes de vérité et de justice que je dois, avant tout, respecter.

Don Alphonse-le-Sage (*Lei de Partidas*), reconnu par les absolutistes mêmes comme loi fondamentale de l'Espagne, consacre le principe de l'insurrection :

Loi III, titre 1, *partida* 2^{me} : « Il y a tyrannie quand le prince ne s'occupe pas du bien-être de son peuple ; que par sa conduite, il le rend lâche et timide ; qu'il sème la défiance parmi ses sujets ; qu'il les rend pauvres ; qu'il persécute les riches et les savans ; qu'il défend les réunions politiques entre les citoyens ; qu'il épie leurs paroles et leurs actions, et qu'il confie son conseil et la garde de sa personne aux étrangers. »

Loi III, titre 19, *partida* 2^{me} : « Lorsqu'il y a tyrannie, tous les habitants de l'Espagne, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante, sont tenus de courir aux armes pour renverser le tyran ; et quand les hommes ne sont en force suffisante pour l'abattre, les femmes seront aussi tenues de s'armer ; car il est juste que tout le monde coopère activement à sa destruction. Ceux qui ne se rendraient point à cet appel, seront trahison notoire, et seront passibles des peines portées contre les coupables de lèze-majesté. »

CHAPITRE II.

Première arrestation de Van Halen.

QUAND la guerre de l'indépendance fut terminée, et la paix générale rétablie, l'armée espagnole fut divisée en deux corps, formés de bataillons qui n'avaient pas été licenciés. Le premier quitta les frontières de France pour aller camper aux environs de Cadix, et s'embarquer ensuite comme corps d'opération contre les colonies insurgées. L'autre moins complet se retira dans des cantonnements de l'intérieur : le régiment de chasseurs dans lequel je commandais une compagnie, en faisait partie. En passant par Madrid, résidence de ma famille, j'obtins la permission d'y rester quelque temps. Madrid était alors le théâtre des excès du gouvernement. La *Tour* de la caserne des gardes du corps, les cachots du Saint-Office s'étaient rouverts pour recevoir le grand nombre des victimes, et la plupart des couvents de la ville étaient convertis en prisons. D'illustres et généreux citoyens expiaient dans les fers leur dévouement à leur pays. Le vif in-

térêt qu'excitaient en mon âme leurs vertus patriotiques et leurs nobles infortunes m'entraîna dans leur triste asyle. Mes relations chaque jour plus intimes avec quelques-uns d'entre eux firent les plus chères délices de mon séjour à Madrid (1). En présence de leurs malheurs, dans leurs éloquentes entretiens, je puisai ces premières inspirations de liberté, cette haine du fanatisme qui bientôt après devaient attirer sur moi la colère de la faction triomphante.

Le ministère qui faisait espionner ceux qui visitaient les prisons, accéléra mon départ, et je fus forcé de rejoindre mon régiment, auquel on venait d'assigner, pour y tenir garnison, la ville de Jaen, capitale d'un des quatre royaumes de l'Andalousie. Peu de jours après mon arrivée, des lettres de Madrid nous apprirent que de nouveaux emprisonnements avaient eu lieu. Au nombre des personnes arrêtées, figurait un homme de qui j'avais reçu des marques d'estime particu-

(1) Je puis citer, entr'autres, les députés Villanueva et Larrazaval. Le premier est connu par une mission qu'accueillit si mal la cour de Rome en 1822, et par des ouvrages littéraires publiés en Espagne et récemment en Angleterre. Le second figure maintenant (1827) d'une manière très distinguée dans le congrès de Panama, où il représente la république de Guatemala, sa patrie.

lière, le général O-Donoju, le même qui tenait le porte-feuille de la guerre, vers la fin du gouvernement constitutionnel.

Dès mon arrivée à Jaen, j'avais été présenté à la famille Perez dont le chef, vieillard respectable, s'était fait connaître par de grandes améliorations en agriculture. Le 8 Décembre 1815, je fus invité chez lui à une fête de famille. La réunion était nombreuse et bruyante, et l'on venait de se mettre à table, quand mon domestique accourut, hors d'haleine, m'annoncer que le colonel s'était présenté à mon logement, accompagné d'un officier, et que ne me trouvant pas, il lui avait ordonné d'aller me chercher sur-le-champ. Les convives firent peu d'attention à mon absence, et continuèrent gaîment le repas. En entrant chez moi, je trouvai les deux officiers qui m'attendaient. Don Augustin de Hore, c'était le colonel, me dit : « Je suis bien fâché d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre : je viens de recevoir, par l'intermédiaire de notre inspecteur, un ordre du roi pour m'assurer de votre personne et de vos papiers : en conséquence, Monsieur (désignant l'adjudant) vous conduira dans le lieu qui vient de vous être préparé. » J'avais quitté la table à trois heures ; à six, je me trouvai constitué prison-

nier à la caserne , sans avoir pu apprendre du colonel, ni m'expliquer à moi-même les motifs de cette brusque arrestation.

Je restai neuf jours dans le même état d'incertitude. Enfin le 17 au soir , le colonel Hore vint m'informer que le lendemain je devais être dirigé vers un château fort situé sur les côtes de Malaga. En m'annonçant cette nouvelle, quelques traces d'émotion se montrèrent sur sa physionomie. Je lui demandai quelle était la cause d'une mesure si inconcevable. Il me répondit que , le soir même , le gouverneur militaire avait reçu du ministre de la guerre l'ordre de me faire conduire , sans délai , au château de Marvella , sous l'escorte d'un détachement de cavalerie ; que tout ce qu'il pouvait faire pour moi , c'était de me laisser choisir entre mes compagnons d'armes le chef de l'escorte. Ensuite le colonel m'avertit qu'il avait détruit quelques-uns de mes papiers , qui , par une interprétation défavorable , pouvaient rendre ma position plus critique , et me serrant affectueusement la main , il me fit ses adieux. Telle était , à mon égard , la conduite délicate d'un chef , avec lequel , depuis plusieurs mois , je n'étais pas en bonne intelligence.

Le lendemain , je partis escorté de trente ca-

valiers, au milieu de la populace toujours avide de spectacles semblables. Les mêmes rassemblements se renouvelèrent sur toute la route, pendant les quatre jours que dura le voyage. Le second jour, comme je marchais, à pied, quelques pas en avant de l'escorte, un de mes anciens amis, Don J... Q.....(1), qui me suivait depuis mon départ, cherchant l'occasion de m'aborder, s'approche de moi et m'offre sa bourse, son cheval, tous ses services pour favoriser ma fuite vers Gibraltar, éloigné de nous d'une journée environ. Je lui exprimai, comme il me fut possible, combien j'étais touché de son dévouement ; mais je lui fis observer que le bon compagnon d'armes, sous la responsabilité duquel j'étais placé, se trouverait compromis par ma fuite, et que d'ailleurs je ne me croyais pas réduit à la ressource désespérée d'une expatriation.

Nous arrivâmes à Marvella le 22 Décembre dans la matinée. Le château destiné à me servir de prison était placé sur les hauteurs de

(1) Il est nécessaire de prévenir, une fois pour toujours, le lecteur que les noms indiqués par des initiales appartiennent à des personnes dont la participation aux faits rapportés dans l'ouvrage, n'a pas été jusqu'aujourd'hui généralement connue, et que la publicité pourrait compromettre.

la ville. Il avait été presque entièrement détruit dans la guerre de l'indépendance, et n'offrait aucune trace d'habitation. Le gouverneur, officier en retraite, avait sa demeure en ville. C'était un personnage ridicule, dont les airs d'importance ne faisaient que mieux ressortir l'esprit sot et méchant. A peine eut-il jeté les yeux sur l'officier d'escorte, que, d'un air capable : « Je sais, je sais ce qu'il y a à faire » ; et en effet il avait si bien pris ses mesures, que, peu de minutes après, j'étais enfermé dans la salle de la maison commune, à côté d'un petit autel, et entouré d'une garde nombreuse. J'avais près de moi deux factionnaires et un officier, chargés de m'interdire toute espèce de communication. L'après-midi, le gouverneur entra suivi de deux moines empressés de m'offrir leur ministère ; puis il me dit d'un ton solennel : « Profitez du peu d'instants qu'il vous reste à vivre. » J'exprimerais difficilement l'indignation qui s'empara de moi à ces paroles. Les moines, après d'opiniâtres instances, craignant sans doute les effets de mon emportement, sortirent avec précipitation sur les pas du gouverneur ; et j'étais livré aux angoisses d'une mort prochaine, lorsque des coups de fouet, qui se firent entendre dans la rue, m'annoncèrent l'arrivée de quelque cour-

rier. Un instant après, je vois entrer un capitaine, tenant à la main un papier qu'il montre à l'officier de garde. Aussitôt mes surveillants se retirent, et me laissent avec le capitaine. Quand nous fûmes seuls, il s'assit sur le lit à côté de moi, et posant la main sur mon épaule : « M. Van Halen, vous paraissez très agité; calmez-vous : votre vie, il est vrai, a couru de grands dangers, mais prenez patience; vous saurez tout. L'essentiel, en ce moment, est de vous prévenir que vous allez vous rendre sous escorte à Malaga, où le capitaine général et le gouverneur vous attendent. » Quoi, m'écriai-je, est-il possible que, sans procédure, sans juge, sans conseil de guerre, sans arrêt, je me trouve soumis à un pareil traitement? » Mais lui, sans me répondre, me témoigna ses craintes que l'émeute populaire excitée par le gouverneur contre moi, n'augmentât au moment de mon départ. Il ajouta qu'il serait prudent de ne partir que la nuit, et qu'il prendrait des mesures pour que tout se passât avec le plus grand ordre.

Il était onze heures du soir, et la maison commune se trouvait encore entourée par la populace. A minuit, un détachement de cavalerie arrivé sur les lieux dissipa les attroupemens, au milieu desquels je distinguai deux moines.

Alors nous sortîmes de Marvella, et le 25, au soir, nous étions aux portes de Malaga. L'officier qui commandait mon escorte avait ordre de n'y entrer que la nuit. A huit heures, nous nous rendîmes auprès du capitaine-général, comte de Montijo, qui venait d'arriver de Grenade, sa résidence habituelle. Je trouvai chez lui le gouverneur-général, Don Gonzalo Arostegui. Tous deux s'enfermèrent avec moi dans un cabinet. « Quel événement, me dit Montijo, vous a conduit dans ma province? — Mon général, je l'ignore; il y a dix-huit jours que tout est mystère pour moi. — Quelle espèce de chefs avez-vous à Jaen? ont-ils examiné les ordres qui vous concernent? connaissent-ils bien leur source? » Je leur fis un récit détaillé de tout ce qui m'était arrivé depuis mon arrestation. En m'écoutant, ils se regardaient d'un air surpris; un sentiment d'indignation animait leur visage. Le comte de Montijo prenant alors un papier dans son secrétaire : « Lisez ceci avec calme, me dit-il; croyez que Monsieur et moi, nous savons notre devoir; ne craignez rien. » Je lus ce papier : il était à-peu-près ainsi conçu : « Le capitaine du régiment des chasseurs à cheval de Madrid, Don Juan Van Halen, arrêté à Jaen, par ordre royal, impliqué dans divers complots subversifs de

l'état, et spécialement dans l'horrible conspiration récemment découverte contre les jours précieux de S. M. (1), sera transféré au château de Marvella, sur les côtes de votre province ; et la volonté du roi est que Van Halen soit fusillé à son arrivée, sans autre délai que le tems nécessaire à ses dispositions religieuses. »

Pendant que j'avais les yeux fixés sur cet étrange écrit, le général et le gouverneur s'entretenaient un peu à l'écart. Quand je leur rendis le papier, Montijo me dit : « Vous allez prendre, avec un officier, un logement en ville. Restez-y sans inquiétude. Je retournerai bientôt à Grenade, vous m'y suivrez. J'attends, sous peu de jours, une décision de S. M. en réponse à une lettre que je lui ai directement adressée. Soyez tranquille, et venez me voir demain. »

Le comte de Montijo était encore à cette époque en grande faveur auprès du monarque. Guidé dans cette circonstance par les meilleures intentions, ayant d'ailleurs beaucoup de déférence pour le général Arostegui, dont la droiture est si connue en Espagne, le comte se prêta volontiers à tout ce qui pouvait prévenir un si horrible

(1) Apparemment l'ordre faisait allusion à la conspiration du commissaire de guerre Richard, qui fut arrêté et exécuté à Madrid vers cette époque.

assassinat. Il paraît qu'en expédiant les ordres qui me concernaient, on avait négligé de les numérotter, comme cela se pratique dans la correspondance ministérielle. On avait aussi adressé des instructions directement au gouverneur de Marvella, ce qui n'est pas d'usage dans les rapports du gouvernement avec cette espèce de fonctionnaires ; enfin les lettres confidentielles que le général Arostegui recevait de Madrid, à l'occasion des dernières arrestations, ne disaient pas un mot qui pût avoir rapport à moi. Toutes ces circonstances éveillèrent son attention, et l'engagèrent plus encore à intéresser Montijo en ma faveur. C'est ainsi que j'obtins de rester à Malaga sous la seule garantie de ma parole. Quand Montijo partit pour Grenade, je le suivis dans cette ville : aucune escorte, aucun surveillant ne m'accompagna.

Quelques jours après, le courrier envoyé à Madrid revint avec la réponse que Montijo attendait. Le roi, en approuvant tout ce qu'il avait fait, lui témoignait sa surprise : on n'avait trouvé, disait-on, dans les bureaux du ministère aucune trace des ordres relatifs à ma personne. S. M., en conséquence, l'autorisait à me remettre en liberté, et à me délivrer un passe-port pour que je me rendisse à mon poste. Ce dénouement me

parut assez extraordinaire. Je ne crus pas devoir retourner à Jaen, muni d'un simple passe-port. Je demandai à écrire au roi par l'intermédiaire du comte. J'exposai à S. M. que mon honneur me semblait tellement compromis par l'indigne procédé dont j'avais été victime, que je ne pouvais me résoudre à rejoindre mes drapeaux sans avoir obtenu, au moyen d'une enquête judiciaire, justification authentique et complète sur tout ce qui m'était arrivé. Je finissais en demandant à S. M. de vouloir bien me permettre d'attendre à Malaga la décision que je sollicitais de sa justice. Le comte m'en donna provisoirement l'autorisation. Il éprouva d'abord beaucoup de difficulté à faire réussir mon affaire auprès du roi. L'attentat auquel je venais d'échapper n'avait pas seulement été dirigé contre moi. Plusieurs Espagnols d'un nom connu, le comte d'Abisbal entr'autres, avaient aussi été arrêtés en vertu d'ordres supposés, probablement partis de la même source. Les auteurs de cette trame odieuse déployèrent toute leur influence sur l'esprit du monarque pour éviter une enquête qui eût infailliblement mis à découvert leurs perfides manœuvres. Montijo de son côté redoubla d'efforts ; et grâce à la persévérance de son zèle, je finis par obtenir, sinon l'objet de ma demande, du

moins un résultat favorable. (*Voir pièces justificatives, n° 2.*)

Quelques jours après la réception de la décision royale, Montijo me transmit l'avis que S. M., par un arrêté spécial, avait daigné m'élever en grade. Je trouvai, en effet, en arrivant à mon corps, un brevet de lieutenant-colonel.



CHAPITRE III.

Seconde arrestation de Van Halen.

LES intrigues de la faction qui s'était emparée de l'esprit du monarque ne pouvaient ébranler, dans la partie éclairée et morale de la nation, le sentiment de sa force et de ses droits. En présence de ce honteux et violent triomphe, au sein des persécutions et des excès les plus déplorables, s'éleva un temple aux lumières proscrites, au patriotisme opprimé. Je dus à mes malheurs récents l'honneur d'y être admis. L'aurore du bonheur et de la liberté de mon pays brilla de loin à mes yeux; et dès lors toute l'activité de ma vie se dirigea vers ce noble but.

Ayant obtenu un congé pour aller prendre les eaux dans le midi de l'Andalousie, je parcourus différentes villes de cette province, et j'employai mes efforts à rallier à un centre commun les diverses sociétés secrètes qui se trouvaient dans le pays. Parmi ces sociétés, on distinguait celle de Cadix, composée des personnes les

plus influentes par leur position, les plus respectables par leur caractère. A l'expiration de mon congé, je passai par Grenade, qui était alors le point central de l'association, pour me rendre à Murcie, cantonnement qu'on venait d'assigner à mon régiment. Mes amis de Grenade, satisfaits de mes premières démarches, m'autorisèrent à les continuer dans ma nouvelle résidence, où je ne tardai pas à rejoindre mon corps.

De toutes les villes de l'intérieur de l'Espagne, Murcie est assurément l'une des moins avancées en civilisation. Là dominant dans toute leur force, à côté d'une noblesse ignorante, les abus du pouvoir sacerdotal.

Le palais de l'inquisition avait beaucoup souffert dans la guerre de l'indépendance ; mais l'influence monacale parvint en peu de temps à poser les fondements d'un édifice plus vaste, plus somptueux, au mépris de la misère publique. Il existait à Murcie un *Collège des Orphelines*, fondé jadis par un évêque bienfaisant. Un membre du haut clergé, nommé Ostolaza, confesseur de l'Infant Don Carlos, s'était arrogé la direction de cet établissement, et avec le cynisme le plus effronté, il venait de transformer en un séraïl cet asyle de l'enfance. La plume

se refuse à tracer les détails qu'on rapportait de cet infâme lieu de débauche.

Les immenses jardins qui entourent Murcie, connus sous le nom de *Huerta de Murcia*, sont couverts d'innombrables mûriers. A peine commençaient-ils à montrer leurs fruits, que le clergé avait déjà choisi et marqué de sa grande croix blanche les plus beaux arbres destinés à acquitter la dîme. Afin de maintenir le peuple dans des dispositions favorables au paiement régulier de ce tribut, le chapitre de Murcie conserve soigneusement l'usage d'une procession annuelle pour obtenir des pluies abondantes, nécessaires à la culture des mûriers, et fort rares dans cette province. La cérémonie de la procession consiste à aller chercher, en grande pompe, dans un hermitage, l'image du Sauveur qu'on transporte de là dans la cathédrale. Le clergé de Murcie ayant voulu un jour s'emparer de cette image, chef-d'œuvre de sculpture, au profit de la cathédrale, la congrégation propriétaire exigea dès lors que chaque année, à l'époque de la procession, il lui fût donné une garantie, par acte de notaire, contre le renouvellement d'une pareille tentative. Une autre procession, appelée de *l'Aurore*, a lieu tous les dimanches, un peu après minuit. Le prêtre

marche entouré de la populace , qui parcourt les rues avec un vacarme effroyable , et s'enivre dans tous les cabarets qui se trouvent sur son passage. Une circonstance à noter , c'est que *Notre Dame de l'Aurore* fait ordinairement les frais de ces saturnales ; car malgré la surveillance du curé, les vagabonds qui prennent part à cette cérémonie , pillent souvent , à la faveur de la nuit , les troncs où sont renfermées les offrandes faites à la Vierge.

Le général Elio commandait alors les deux provinces de Valence et de Murcie. Les gouverneurs placés sous ses ordres lui étaient entièrement dévoués. Le régiment d'infanterie de Lorena, commandé par le jeune brigadier Torrijos , et distribué dans les villes d'Alicante , Carthagène et Murcie, quelques fantassins d'un autre corps à Origuela , et le peu de cavalerie dont se composait le cadre de mon régiment , telle était la situation des forces militaires de la province. Le colonel Hore avait quitté notre régiment pour se retirer à Cadix , auprès du capitaine-général , et nous avions alors pour chef un brigadier ignorant et ridicule , dont la seule vue excitait l'hilarité du soldat.

Peu de tems après mon arrivée à Murcie, trois sociétés patriotiques s'organisèrent dans les trois

villes principales de la province : Carthagène , Alicante , et Murcie. Don Jose Torrijos , mon ami d'enfance , Romero Alpuente , ancien magistrat , et Don Ignacio Lopez Pinto , capitaine d'artillerie , avaient été des premiers à seconder mes efforts. Le cercle de Murcie m'avait choisi pour son président. Ces trois sociétés , ainsi que celles successivement formées à Valence et en Catalogne , correspondaient par mon intermédiaire avec le comité central de Grenade. Dans ce même tems , l'on apprit le mauvais succès de l'entreprise tentée à Barcelonne par l'infortuné Lacy. Son malheur suscita de nouvelles sources d'irritation ; et les sociétés prirent une telle extension , que dans l'été de 1817 le point central des réunions fut transféré de Grenade à Madrid. C'était précisément l'époque où le système du célèbre ministre Garaï semblait avoir besoin d'un appui immédiat , pour obtenir sans secousse ce qu'il fallut plus tard accorder à la force armée et aux cris du peuple.

Ce fut dans cette conjoncture que Torrijos reçut à Carthagène une lettre anonyme , mais d'une main connue , et datée de Gibraltar. On lui demandait « Au nom de la patrie , de faire savoir avec franchise quel parti il prendrait , lui et ses troupes , dans le cas où des hommes dont les

intentions étaient toutes patriotiques agiraient pour la bonne cause : et quelle que fût d'ailleurs son opinion à cet égard, on comptait sur sa loyauté et sa discrétion. » Torrijos m'informa à Murcie, par l'intermédiaire du capitaine d'artillerie, Don Ignacio Lopez Pinto, de la proposition qu'il venait de recevoir : cet avis était accompagné d'une lettre où il déclarait en termes énergiques que « *Non seulement il était prêt à seconder de toutes ses forces toute entreprise qui tendrait à rompre le joug oppresseur qui avilissait notre patrie; mais encore qu'il se ferait un devoir d'être le premier à lever l'étendard, du moment qu'il pourrait connaître d'une manière précise les bases du projet qu'on venait de lui indiquer.* »

Je conservai cette lettre comme un souvenir précieux digne d'être rendu public en des jours meilleurs. On la verra plus tard figurer dans le cours de ma procédure à l'inquisition.

J'accompagnai Lopez Pinto à Carthagène, afin de nous concerter avec Torrijos sur les moyens de nous mettre en rapport plus immédiat avec le correspondant. Une entrevue fut jugée indispensable, et l'on convint que je m'y rendrais.

Mon départ étant arrêté, Torrijos l'annonça au correspondant de Gibraltar, en lui désignant pour notre entrevue la ville de Ronda. J'arrivai à

Ronda la veille du jour fixé. En mettant pied à terre , je fis afficher au coin des rues qu'une montre d'or marquée d'un chiffre avait été perdue , et que celui qui la rapporterait à tel numéro (celui de mon logement) aurait une récompense : c'était le moyen par lequel, suivant la lettre de Torrijos , le premier des deux arrivé devait faire connaître son adresse à l'autre. Le lendemain un inconnu se présenta, et m'apprit que des circonstances imprévues et inévitables retenaient le correspondant Don M.... B..... à Gibraltar, et s'opposaient pour le moment à l'exécution de ses projets. Quoique l'objet principal de ma mission à Ronda fût manqué , mon voyage ne fut cependant pas tout-à-fait inutile. Ayant appris que nos amis de Cadix avaient reçu des insinuations du genre de celles adressées à Torrijos , je partis sans tarder pour cette dernière ville , afin de donner et d'obtenir des éclaircissements sur ce qui se passait, et j'arrivai au moment où, faute d'une combinaison générale , un coup de main allait être porté probablement sans succès, comme il venait d'arriver à Barcelone. Nos amis, après de mutuelles explications , remirent à un autre tems l'exécution d'une tentative alors prématurée , et quelques-uns d'entr'eux profitèrent de ma présence à

Cadix pour entrer en relation directe avec nous dans la province de Murcie.

Le village de Vellez-Rubbio se trouvait sur ma routé. Un de mes amis de Murcie, Raphael Esbry, m'avait remis des lettres de recommandation pour deux habitants notables de l'endroit, réputés excellents patriotes : Don Antonio Calvo , chef des douaniers , et l'alcade Don Francisco Benavente , riche propriétaire et ancien officier de l'armée , qui me fit l'accueil le plus cordial.

Quelque tems après mon retour , Don Antonio Calvo se présenta chez moi , accompagné d'Esbry. Il venait , disait-il , de perdre son emploi , et ce coup inattendu le plongeait ; lui et sa famille , dans la misère. Calvo murmurait contre le gouvernement , il prétendait que la mesure qui le frappait , ainsi que plusieurs de ses collègues , était une injustice criante ; enfin il se rangeait hautement du parti des mécontents. La nécessité d'un local convenable pour nos réunions , m'avait déterminé à prendre une maison , assez spacieuse que j'habitais seul feignant de la destiner aux séances académiques des officiers qui s'assemblaient tous les matins. Je donnai un appartement à Calvo , et l'engageai à partager ma table avec Don Serafin del Rio , qui dînait tous les jours chez moi. Ensuite je m'occupai des

moyens d'améliorer son sort. Il me demanda avec instance des lettres de recommandation pour mes amis de Madrid, où il comptait se rendre, pour faire, disait-il, des réclamations, en passant par Grenade, résidence de sa famille. Tandis qu'il s'occupait des apprêts de son départ, divers rapports m'informèrent que ma personne n'était pas en sûreté à Murcie, et que la police me surveillait de très près. Calvo, qui constamment avec moi, eut l'occasion d'observer mes inquiétudes, m'offrit ses bons offices avec de grandes démonstrations d'amitié. Je réunis la majeure partie de mes papiers les plus précieux dans une petite caisse à cigarres clouée et cachetée par moi, et je priai Calvo de la déposer, jusqu'à nouvel avis, entre les mains de l'alcade Benavente. Indépendamment de la bonne réputation dont il jouissait, Benavente par la nature de ses fonctions était hors de l'atteinte des soupçons du gouvernement. Calvo promit de s'acquitter avec fidélité de cette commission délicate; une collecte faite entre nos amis lui donna les moyens de se mettre en route, et en nous quittant il nous prodigua à Serafin et à moi les protestations de la plus vive reconnaissance. La première lettre que je reçus de lui était datée de Grenade. Il me disait qu'à son passage par Vellez-Rubio, il avait trouvé quelque

changement dans les dispositions de l'ami commun Benavente; que ce dernier avait refusé de recevoir en dépôt la boîte qui contenait mes papiers, et qu'en conséquence, lui Calvo, voulant remplir mes intentions, se chargerait de les tenir cachés. Cette nouvelle inattendue m'inspira quelques soupçons vagues qu'une circonstance qui suivit de près ne vint que trop malheureusement confirmer. Un soir que j'étais resté seul chez moi, une dispute fort animée entre ma servante et mon palefrenier attira mon attention.

« Vous avez manqué à votre devoir, disait le palefrenier en colère; si notre maître venait à le savoir, vous auriez à vous en repentir. Que n'ai-je découvert ce fripon! il aurait payé cher sa scélératesse. » J'appelai sur le champ mon fidèle serviteur. J'appris alors que peu de tems avant son départ, Calvo, profitant d'une nuit où il se trouvait seul avec la servante, avait cherché, tout en la cajolant, quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie, à savoir d'elle ce qui s'était passé chez moi depuis qu'elle était à mon service. La servante m'avoua aussi que, plusieurs fois, lorsque j'étais sorti, elle avait vu Calvo parcourant les lieux les plus secrets de ma maison, visitant tous mes papiers; et comme je lui reprochais de ne pas m'avoir averti, elle répondit qu'elle avait

craint d'exciter ma colère contre un homme que je traitais en ami.

Ces fâcheuses révélations me jetèrent, comme on peut le croire, dans de grandes inquiétudes : je reçus une seconde lettre de Calvo, datée de Madrid ; il me réitérait la demande des recommandations que je lui avais promises pour la capitale. En comparant les dates de ses deux lettres, je fus frappé de l'extrême célérité de son trajet de Grenade à Madrid. Je savais combien il en coûtait alors pour voyager rapidement en Espagne ; et cette grande promptitude s'accordait mal avec la misère de Calvo. Mais la misère de ce traître n'était qu'une imposture.

Le 21 Septembre 1817 était le jour marqué pour le commencement de mes infortunes. Des ordres de la cour venaient d'être adressés au général Elio, pour qu'on s'emparât à tout prix de ma personne. Le commandant militaire d'Origuela, Don Ignacio Irriberry, fut chargé de cette expédition, et il s'introduisit le soir dans la ville suivi de son détachement.

Il m'arrivait rarement de sortir après mon souper. Mais cette nuit-là, par une singulière coïncidence, une amoureuse aventure m'avait conduit hors de chez moi. Onze heures sonnaient quand j'arrivai au lieu du rendez-vous. A onze

heures et demie , ma maison était entourée de soldats. Deux hommes enveloppés dans leurs manteaux , le brigadier Irribery et le doyen de l'inquisition, frappent à la porte à coups redoublés; mon palefrenier paraît à la fenêtre , on lui ordonne d'ouvrir. « Je ne le puis , répond-il, mon maître est absent. » On lui réitère le même ordre d'un ton menaçant : lui , court à sa carabine et fait mine de repousser la force par la force. L'inquisiteur effrayé disparaît; un officier s'avance avec quelques soldats , et Irribery ôtant son manteau se fait connaître à mon domestique. Au même instant, la porte est enfoncée. Irribery entre avec précipitation , et comme s'il eût été informé de mes plus secrètes habitudes , il se dirige, suivi de ses agens, vers l'endroit où je tenais mes papiers cachés, et procède aussitôt à leur examen. Tout cela se passa au milieu du plus grand désordre. Mon domestique et ma servante arrêtés depuis le commencement de cette scène , auraient fait de vains efforts pour aller prévenir leur maître. Un jeune officier de mon régiment, nommé Cardon, qui passait devant ma porte en chantant, fut aussi arrêté et consigné dans ma chambre à coucher par ordre d'Irribery , qui craignait sans doute que je ne fusse averti par lui. Cependant la nuit avançait, et

Irribery commençant à s'inquiéter d'une absence qu'il croyait préméditée, ne cessait d'interroger tantôt la servante, tantôt le palefrenier. La première avait été si effrayée quand on mit la main sur elle, qu'elle avait perdu connaissance et ne pouvait parler ; l'autre, avec son sangfroid accoutumé, répondait que son maître sortait fort rarement la nuit, et que d'ailleurs il ne mettait jamais ses domestiques dans la confiance de ses galanteries. Il était trois heures et demie quand j'arrivai à ma porte. Elle était fermée et le plus profond silence régnait dans la maison. Je frappe ; mon palefrenier, qu'on force à se montrer à la croisée, tire le cordon ; j'entre dans la cour, d'où l'on avait pris la précaution d'éloigner mon chien danois, gardien fidèle. A peine ai-je monté quelques marches de l'escalier, que je me vois environné de bayonnettes dirigées sur ma poitrine, démonstration vraiment ridicule contre un homme sans armes et sans défense. Irribery ne tarda pas à paraître comme en triomphe au milieu de ses soldats, criant du haut de l'escalier : « Au nom du roi, je vous fais prisonnier. » Il ajouta quelques propos injurieux, puis il m'ordonna de le suivre dans ma chambre à coucher, où je trouvai l'officier Cardon. Je n'ai pas oublié

que ce brave jeune homme me remit en cachette ma montre qu'il avait sauvée du pillage.

La mission d'Irribery, la grossièreté de ses procédés étaient d'autant plus surprenantes de la part de ce général, qu'il avait parcouru sa carrière militaire dans la brigade des carabiniers royaux, dont les officiers ont été de tout tems considérés comme l'élite de l'armée espagnole. Maître de son prisonnier, il se livrait à une joie indécente; il faisait retentir la maison de ses cris, et annonçait hautement l'espoir d'y trouver des sommes considérables destinées à favoriser la grande explosion qu'il se flattait d'avoir la gloire d'étouffer. Il avait fait de mes papiers un paquet sur lequel il exigeait que j'apposasse ma signature. Je m'y refusai. Le jour commençait à paraître; Irribery ordonna d'aller chercher la voiture de l'évêque pour me transporter avec lui à l'inquisition. Je demandai qu'il me fût permis de m'y rendre à pied. Irribery me fit entendre que les prisonniers de l'inquisition n'y arrivaient jamais accompagnés de la force armée, ajoutant avec ironie : « Ils ont toujours l'honneur d'y être conduits en triomphe. » Cependant comme la voiture tardait à venir, Irribery craignant le grand jour, se décida à me laisser sortir à pied; il m'accompagna avec son

aide-de-camp et son assesseur , après avoir ordonné à quelques soldats de nous suivre de loin. Il était cinq heures du matin lorsque nous arrivâmes aux portes de l'inquisition.



CHAPITRE IV.

Inquisition de Murcie. — Serafin del Rio. — Esbry.

Doyen Castagneda.

COMME les prisons du nouvel édifice n'étaient pas encore achevées, je fus conduit, par ordre du doyen Castagneda, dans l'un des cinq cachots du vieux bâtiment qui avaient échappé aux ravages de la dernière campagne. Ce cachot avait été construit dans les premiers tems de l'inquisition. L'humidité, les essaims d'insectes qui pénétraient par les lucarnes, les fers et les anneaux qui garnissaient l'amas de pierres destiné à me servir de lit, tout contribuait à faire de ma prison un séjour hideux et inhabitable. Cependant les inquisiteurs semblaient avoir pris soin de l'orner de leur mieux : le matelas et les couvertures jetées sur le tas de pierres, une petite table placée à côté, se distinguaient par un certain air de propreté qui ne faisait que mieux ressortir la laideur de tout le reste.

La vive agitation où m'avaient laissé les événements de la matinée, me causa une fièvre brû-

lante. Mon sang s'était porté à la tête, j'éprouvais une violente altération. Mes geoliers s'aperçurent de mon état, et je ne tardai pas à voir arriver un de leurs familiers qui venait m'appliquer des sangsues.

A une heure, le doyen entra dans mon cachot, et s'asseyant auprès de moi : « Tous vos papiers, me dit-il, sont entre mes mains : il est nécessaire que vous consentiez à en reconnaître l'identité, et que vous assistiez à l'inventaire que l'on en fera. Demain vous vous porterez mieux ; tout cela se passera. La propreté, le repos, les bons soins vous rendront promptement la santé. Les nouveaux appartements seront bientôt achevés, et vous occuperez alors une chambre beaucoup meilleure. Tous les jours je viendrai voir par moi-même comment vous êtes servi. Mes employés sont d'honnêtes gens. Croyez enfin que mon caractère, mon éducation, ma religion me prescrivent envers vous, comme envers tout autre gentilhomme qui se trouverait dans la même position, tous les égards que permettent les lieux et les circonstances. » Après un moment de silence, il reprit, en m'interrogeant d'un regard scrutateur : « Ce matin, j'ai rencontré dans les rues plusieurs visages bien pâles. Vous devez connaître Don Juan Romero Alpuente ? » Un

sourire ironique effleura ses lèvres quand je lui répondis que je le connaissais un peu. Il me quitta ; les portes de mon cachot se refermèrent ; et, dès ce moment , à mes propres inquiétudes sur mon sort vint se joindre la crainte non moins pénible de voir mes amis le partager.

Cette crainte n'était que trop fondée. La nuit même de mon arrestation , Irriberry , laissant jusqu'à son retour ma maison sous la surveillance de son aide-de-camp , s'était rendu accompagné d'une partie de sa troupe vers la demeure de Don Serafin del Rio , qui reposait alors tranquillement au milieu de sa famille. C'était , sous tous les rapports , un homme digne d'estime et d'amitié. Ancien secrétaire du gouvernement civil , il avait perdu son emploi par suite du changement de système , et vivait en philosophe dans un état voisin de la misère. Quand Irriberry frappa à la porte de Serafin , sa jeune épouse fut la première qui s'éveilla ; elle vint à la fenêtre , et à la vue des soldats qui entouraient sa maison , remplie de frayeur , elle appela son mari. Serafin , sans se troubler , descend , ouvre sa porte à Irriberry déjà irrité du retard , et reçoit avec calme l'ordre de son arrestation. A peine lui laisse-t-on le tems de faire ses adieux à sa famille désolée. Il serre la main de sa femme , caresse une der-

nière fois ses enfans , et leur recommande à tous une résignation religieuse dans la volonté du ciel.

Le logement de Serafin et son mobilier étaient si modestes, qu'Irribery eut bientôt tout examiné. Il n'y trouva absolument rien de ce qu'il cherchait. Accompagné d'un seul homme, il conduisit son prisonnier à l'inquisition, vers deux heures du matin; de sorte que mon malheureux ami m'avait précédé de trois heures dans un des cachots souterrains.

Esbry devait être arrêté dans la même nuit; mais il était absent de la ville. Des affaires de commerce l'avaient conduit à la foire de Lorca, près de Vellez-Rubbio, à une journée de Murcie. Dès que je fus déposé à l'inquisition, Irribery se mit en route pour cette nouvelle expédition; et il arrêta au milieu de la foule des marchands le pauvre Esbry qui, dès le lendemain, vint partager notre captivité.

A peine de retour, Irribéry se fit ouvrir mon cachot et m'ordonna de le suivre dans une des salles du tribunal, où je trouvai réunis le doyen Castagneda, le commandant de la ville, son secrétaire et l'assesseur d'Irribery, à côté duquel je m'assis. Alors on procéda à l'examen de mes papiers qui étaient éparpillés sur une

grande table d'acajou. Toutes les pièces qui me passaient sous les yeux, je les reconnus pour être celles qu'Irribery avait saisies chez moi.

Dans un moment où ces Messieurs examinaient certains papiers avec une attention particulière, je parvins à soustraire une lettre de grande importance que je cachai dans ma manche. La découverte de cette lettre aurait infailliblement compromis un personnage éminent, le général C..... qui, loin d'être suspect au gouvernement, reçut, quelques mois après, des marques de la faveur du prince.

Au moment de lever la séance, on vint annoncer qu'un officier de mon régiment était dans la chambre voisine, qui demandait à me voir, pour me faire signer quelques papiers concernant l'administration du corps. Ces Messieurs me permirent de remplir cette formalité indispensable; mais en leur présence. En me quittant, l'officier ne craignit pas de me serrer amicalement la main, et de m'offrir, au nom de ses camarades, les secours pécuniaires dont je pourrais avoir besoin. « On ne manque de rien à l'inquisition », s'écria le doyen d'un ton offensé. L'officier se retira, et je fus reconduit dans mon cachot, où j'étais impatient de retourner pour détruire la lettre dont je m'étais emparé. L'auto

de tout autre moyen, je l'avalai. A une heure je reçus, comme la veille, la visite du doyen. Son frère, qui me voulait du bien, exerçait sur lui beaucoup d'influence (1) ; et Castagneda lui-même n'avait contre moi aucun motif de ressentiment personnel. Aussi, sans user à mon égard des formalités rigoureuses déployées d'ordinaire contre les prisonniers d'importance, il se bornait à me faire soigneusement interdire toute espèce de communication. Il m'offrit même de faire enlever, si je le désirais, les chaînes de mon cachot. Je lui répondis que je ne craignais pas qu'on en fit usage pour moi, que je redoutais beaucoup plus les morsures des cousins, et que ce qu'il y avait de plus pénible encore dans ma captivité, c'était le manque absolu d'exercice. Il me promit de donner des ordres pour qu'on me laissât chaque soir sortir de mon cachot et circuler dans les corridors du souterrain.

En effet, dès le lendemain, le geolier vint m'ouvrir la porte. « Voilà, me dit-il, en m'indiquant un corridor étroit, l'espace où vous pouvez vous promener. Tâchez de ne pas faire de bruit. » C'était assez me dire qu'il y avait là d'autres pri-

(1) C'était un jeune officier qui se trouvait en congé à Murcie et avec lequel j'étais assez lié.

sonniers sous sa garde. Je vis en effet quatre cachots fermés. Comme je n'étais pas sans inquiétude sur le sort de mes amis, curieux de savoir si quelqu'un d'eux n'était pas, ainsi que moi, prisonnier de l'inquisition, j'oubliai la recommandation du geolier, et je me mis à chanter. Aussitôt, j'entendis sortir d'un cachot voisin une voix qui me criait : « Van Halen ! Van Halen ! approche donc : ton ami Serafin est ici. Que je suis heureux de t'avoir auprès de moi ! parbleu ! je ne me savais pas en si bonne compagnie. » Et là-dessus, il se mit à me conter gaîment les détails de son arrestation ; mais à peine avait-il commencé, que le bruit des portes annonça l'arrivée des geoliers. Le peu que j'appris de Serafin me donna beaucoup à réfléchir : comme moi, il attribuait à la trahison de Calvo l'origine de notre malheur commun ; il était d'autant plus probable que Calvo était notre délateur, que les trois seules personnes qu'il avait connues à Murcie, étaient poursuivies. D'après ce que m'avait dit à la dérobée le jeune officier de mon régiment qui avait sauvé ma montre, les recherches auxquelles Irribery s'était livré chez moi, supposaient une connaissance exacte des lieux les plus secrets de ma maison. Calvo avait pu souvent remarquer entre mes mains un grand porte-feuille en maroquin

qui renfermait une partie de ma correspondance; et dès son entrée dans mon domicile, Irribery parla d'une boîte en maroquin comme d'un objet très important à trouver. Toutes ces circonstances déposaient contre Calvo, et dès lors, je devais craindre que tous les papiers que j'avais eu la fatale imprudence de lui confier ne fussent entre les mains du gouvernement.

Lorsque Castagneda vint me voir le lendemain à l'heure accoutumée, je voulus savoir de lui quand on entamerait mon procès. « Je l'ignore, répondit-il, cette affaire n'est pas de la compétence du Saint-Office; mais je dois vous prévenir que le sens obscur et mystérieux de vos papiers rend votre situation très critique. « Si j'étais, lui dis-je, dans un lieu où le roi pût m'entendre, tout ce qu'on trouve d'énigmatique dans mes papiers serait bientôt expliqué. — Votre idée me frappe; ne perdez pas de tems à la réaliser: écrivez à S. M.; je vous promets d'expédier sur le champ votre lettre par un courrier: seulement j'en préviendrai le général Irribery. A l'instant même, il me fit apporter tout ce qui était nécessaire pour écrire, et voici la requête que j'adressai au roi :

SIRE, *Le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, enfermé dans les cachots de l'inquisition*

de Murcie , par ordre de V. M. , ne doutant pas qu'une telle mesure ne soit l'effet d'une interprétation erronée ou perfide , donnée à des papiers trouvés chez lui ; désirant se disculper et sortir avec honneur d'une position malheureuse , ose supplier humblement V. M. de le faire conduire à Madrid , et de vouloir bien lui accorder une audience. Il attend cette grâce du caractère magnanime de V. M.

Des cachots de l'inquisition de Murcie , le 24 septembre 1817.

Je donnai lecture de ma lettre à Castagneda , qui me promit de nouveau , en l'approuvant , de la faire parvenir à son adresse.

Le soir , à la même heure et après les mêmes recommandations que la veille , mon geolier vint me mettre en liberté. Mon premier mouvement fut de courir vers le cachot de Serafin , pour l'informer du projet que je venais d'arrêter , et nous concerter ensemble sur le genre de réponses et de dépositions que nous ferions , le cas échéant. Tout étant convenu entre nous , il était important de m'entendre avec mon second compagnon d'infortune , enfermé dans le cachot contigu au mien. Esbry malheureusement était sourd , et j'avais à craindre que les inquisiteurs ne m'entendissent crier. Un singulier hasard m'avait appris que nos deux demeures se touchaient. Esbry ,

avait l'habitude de parler très haut, quand il était seul. A ce que je pus comprendre, on lui avait donné à lire, dans la vue de l'édifier sans doute, la *Vie de Saint Thomas* qui l'amusait beaucoup : il entremêlait le texte de commentaires si plaisans, que malgré les réflexions tristes et sérieuses qui m'occupaient, je ne pouvais m'empêcher de rire. La surdité d'Esbry qui s'opposait à ce que je pusse me concerter avec lui, me fit craindre que faute de nous entendre tous trois, mon projet n'eût pas l'issue que j'en espérais. Je témoignai mes inquiétudes à Serafin qui s'efforça de me rassurer, ajoutant que je pouvais avoir la plus entière confiance dans le caractère d'Esbry ; que probablement il prendrait le parti de tout nier, qu'enfin s'il était poussé à l'extrême, il n'hésiterait sûrement pas à donner un démenti à Calvo. Esbry, jeune catalan d'un fort bon caractère et d'une humeur très agréable, était le soutien d'une honnête famille. Il jouissait dans le pays d'une excellente réputation, estimé de la noblesse elle-même, malgré le mépris qu'elle professe pour la classe industrielle. Le nom d'Esbry, comme celui de plusieurs autres, ne figurait qu'allégoriquement dans mes papiers.

Le lendemain, j'appris de Castagneda que le courrier était parti la veille pour Madrid, et que

lui-même avait écrit à des personnes de sa connaissance attachées à la cour. « J'attends pour votre affaire , ajouta-t-il , un résultat prompt et favorable ; car vous m'intéressez , Monsieur , et il me fâche de vous voir dans la peine , tandis que des hommes dangereux et corrompus , tels qu'un Romero Alpuente , se promènent librement en bravant les lois. Franchement ne pensez-vous pas comme moi ? » Et en disant ces mots , il cherchait à lire ma réponse sur mon visage. « M. le doyen , je vous l'ai déjà dit , je connais peu Romero Alpuente ; je n'ai jamais entendu parler de lui que sous le rapport des aventures galantes de sa jeunesse. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de le voir , j'ai cru remarquer qu'il évitait avec soin toute discussion politique ; c'était presque toujours sur ses premières années que roulait toute sa conversation. Il fallait l'entendre raconter ses anciennes prouesses , ses intrigues , ses bonnes fortunes ; et ce qui ajoutait au plaisant du récit , c'est qu'aujourd'hui la figure et la personne du Cupidon offrent le vivant portrait du héros de Cervantes. — Non , non , M. Van Halen , il n'en est pas ainsi : Romero Alpuente est un héros connu par des prouesses d'un genre plus sérieux : depuis votre arrestation , son air visiblement inquiet n'a échappé à personne. Au reste

il est surveillé de toutes parts. Pour celui là, s'il tombe entre mes mains, ne pouvant prendre sur moi de lui infliger le châtement qu'il mérite, j'aurai le plaisir au moins de le placer dans un bon endroit de cette maison, où je vous réponds qu'il ne conspirera pas. »

Les renseignements du doyen étaient exacts. La tyrannie monacale n'avait assurément pas d'ennemi plus implacable que Romero Alpuente. Ce vénérable vieillard, dont la chaleur d'âme et l'énergie semblent s'accroître avec les années, m'honorait de sa confiance ; et les profondes lumières de son esprit, la force entraînant de ses discours, avaient en quelque sorte achevé mon éducation politique commencée dans les prisons de Madrid.

Castagneda, détournant la conversation, se mit à me parler d'un ton plus que léger de mes relations galantes, dont il paraissait en effet fort bien instruit, et me railla sur les causes de mon absence, la nuit de mon arrestation. J'admirais dans un inquisiteur cette gaîté, cette amabilité toute mondaine, et je vis que Castagneda avait reçu quelques leçons de son oncle, le ministre Cevallos, connu en Espagne par son esprit caustique et sa joviale humeur. En me quittant, il m'annonça que ses occupations ne lui permettraient

pas de me visiter le lendemain ; mais que le jour suivant, il viendrait me prendre pour m'établir dans un nouveau logement plus spacieux, plus commode et plus salubre.

Je m'arrête trop peut-être sur ces détails ; mais qu'on remarque bien qu'il s'agit du premier inquisiteur que je voyais, et que sa conduite avec moi était entièrement opposée à l'idée que je m'en formais, et aux procédés ordinaires de ces gens-là envers leurs prisonniers.

Le lendemain, j'informai Serafin du changement annoncé. Il le savait déjà, et devait comme moi être transféré ailleurs. En approchant du cachot d'Esby, je m'aperçus qu'il n'était pas aussi gai qu'à l'ordinaire : il était en guerre ouverte avec les insectes qui le tourmentaient. « Les cousins de Murcie, s'écriait-il, conspirent contre moi avec les *mouches de Castille* ; c'est ainsi qu'il appelait les inquisiteurs. J'aurais bien voulu adresser au pauvre Esby quelques paroles de consolation ; mais son infirmité m'interdisait tout entretien avec lui ; et jamais je ne sentis plus vivement les nombreux inconvénients que traîne à sa suite la surdité dans les diverses circonstances de la vie ; à la guerre, en amour, dans les salons, et surtout dans les prisons du Saint-Office.

CHAPITRE V.

Départ pour Madrid.

LE 28 Septembre 1817, après mon déjeuner, un bruit de portes et de voix confuses m'annonça la translation de Serafin del Rio, et celle d'Es-bry : on procéda ensuite à la mienne. Le doyen se présenta seul avec le geolier; je le suivis, et après avoir monté plusieurs escaliers, nous arrivâmes à ma nouvelle prison, qui ne ressemblait nullement en effet au cloaque où j'étais resté sept jours.

« M. Van Halen, me dit Castagneda, vous êtes le premier qui occupez cet appartement ; vous voyez que dans sa construction, nous avons concilié avec les précautions nécessaires, la salubrité et la commodité désirables. Je veux que dès demain, le lieu que vous venez de quitter ne soit plus qu'un amas de décombres ; je veux en faire disparaître tout ce que vous y avez vu de repoussant. » Il sortit alors d'un air satisfait; moi-même je prenais plaisir à calculer les agrémens tant vantés de mon nouveau domicile ; lorsque le

geolier, remplissant son office accoutumé, me fit faire la triste remarque que cette demeure si salubre et si commode avait aussi sa double porte.

Ma prison portait le n^o. 1 ; elle était dans le quartier principal de ce vaste édifice, et cinq fois plus grande que mon ancien cachot. Elle formait un carré de 24 pieds, pavé de briques : au mur étaient attachés une table, un banc, et une planche servant de lit. En face, on avait peint sur la muraille une grande croix verte. J'écrivis sur cette croix avec un cure-dent quelques vers analogues à ma situation.

J'étais impatient que le jour cessât, pour savoir si je continuerais à jouir du privilège de ma promenade habituelle. Dans le courant de l'après-midi le silence de la prison fut tout-à-coup interrompu par une voix éclatante qui entonna avec une ferveur de dévotion peu commune un cantique religieux. C'était Serafin del Rio, qui cherchait à se mettre en rapport avec moi. Il entremêlait aux versets qu'il chantait, ce qu'il avait de plus pressé à me dire. C'est ainsi qu'il m'apprit le numéro de son cachot, qu'il s'y trouvait bien, et qu'il avait Esbry dans son voisinage.

Le soir j'eus le plaisir de voir qu'on ne m'avait pas oublié. Le geolier me laissa circuler dans le corridor ; mais sans me quitter un instant. Je re-

connus, au numéro, la prison du chanteur éclairée, comme la mienne, par une fenêtre élevée ; et ne pouvant lui parler, je m'entretins avec mon fâcheux compagnon de promenade, de manière à ce que Serafin pût reconnaître que j'étais là, mais que je n'étais pas seul.

Dans la soirée du 2 Octobre, le doyen entra dans mon cachot en se frottant les mains. « Eh bien, Seigneur Don Juan, j'ai la réponse : j'attends aujourd'hui M. Irribery ; vous partirez demain pour Madrid ; votre supplique a été mise sous les yeux de S. M. par le secrétaire du conseil du grand-inquisiteur. C'est le secrétaire lui-même qui me l'écrit : voyez.... » Et il tira de sa poche une lettre, dont il me lut dans son empressement jusqu'à la signature. « Voyez bien, lui disait-on, dans quelle affaire sérieuse vous vous engagez ; vous ne sauriez prendre trop de précautions ; songez, mon cher frère, que les suites de votre démarche retomberont sur vous. » Je vis ainsi que le secrétaire du grand-conseil était le propre frère du doyen. Castagneda, qui depuis plusieurs jours paraissait très affairé, ne prolongea pas sa visite autant que de coutume. A peine fut-il sorti que je me mis à chanter pour annoncer à Serafin la nouvelle de mon prochain départ. Je lui appris par le même moyen qu'on

venait de me présenter, par ordre du doyen, l'inventaire du mobilier trouvé dans ma maison pour que j'en disposasse, et qu'en y mettant ma signature, j'avais déclaré *laisser tout ce mobilier à la disposition de Don Serafin del Rio* (1). J'allais passer au troisième couplet de ma chanson, quand je fus interrompu par l'arrivée inattendue d'une espèce d'ambassade où figuraient le geolier, Irriberry, l'inévitable doyen et le directeur des postes. Il s'agissait de quatre lettres arrivées à mon adresse depuis mon arrestation, et qu'on prétendait n'être pas autorisé à décacheter avant qu'elles m'eussent été remises dans les mains. Ce scrupule nouveau était d'autant plus ridicule, que l'administration des postes, fort corrompue depuis quelque temps, savait fort bien se passer de cette formalité préalable pour examiner le contenu des correspondances désignées comme suspectes. Irriberry était l'auteur de cette comédie. Par cette espèce d'attention délicate, il voulait sans doute réparer tout ce que ses pro-

(1) Malgré tout cela, aucun de mes meubles ne fut remis à la famille de Serafin. Les jugements de l'inquisition entraînaient la confiscation des biens du condamné. Pendant la procédure, les revenus et les appointements des prisonniers passaient aux mains du Saint-Office, qui se chargeait de pourvoir à leurs besoins.

cédés avaient eu jusque-là d'inconvenant. Resté seul avec lui, je décachetai mes lettres, et je les passai à Irriberry qui se mit à les parcourir avec avidité. Les trois premières étaient de ma famille : la quatrième, d'un de mes cousins, ancien officier de marine employé à Madrid, que j'estimais beaucoup et qu'on verra figurer dans la suite de mon récit. Le cousin avait, en politique, des opinions prononcées ; et comme il ignorait ma situation, il les exprimait avec une franchise qui aurait pu le compromettre. Irriberry me lut à voix basse ce qu'il y avait de mauvais, suivant lui, dans la lettre ; puis il me la remit en me disant d'un ton affectueux : « Brûlez-la ; il faut bien vous persuader, Monsieur, que je suis gentilhomme, et que je sais le prouver à l'occasion. »

Surpris, comme on peut penser, d'un changement si subit et de conduite et de langage, je tournais la lettre dans tous les sens, incertain de l'usage que j'en devais faire. Suivre le conseil d'Irriberry, était en tous cas le parti le plus prudent ; la lettre du cousin fut gardée dans ma poche et disparut au premier moment favorable. Castagneda rentra et s'adressant à moi : « Je viens de vous faire apporter des effets pour la route. Je mets à votre disposition, entre les mains

du général, mon service de table en argent ; vous pourrez en faire usage : n'avez-vous rien à me recommander relativement aux affaires de votre maison ? » Je témoignai le désir qu'on envoyât ma servante chez mes parents à Madrid, si toutefois elle y consentait ; mon domestique, du nombre de ceux que l'on destine dans les corps au service des officiers, était rentré sous les ordres immédiats du colonel. Je demandai aussi qu'il me fût permis d'avoir la compagnie de mon fidèle Danois ; mais j'eus la douleur d'apprendre que le pauvre chien était mort quelques jours après mon arrestation.

Minuit était le moment fixé pour le départ. Quand, à dix heures, le geolier vint m'apporter ma tasse de chocolat, mon souper habituel ; il me trouva prêt à me mettre en route. Ce geolier était une espèce d'idiot auquel il ne m'était pas arrivé deux fois d'adresser la parole. Cependant j'avais cru remarquer à différentes reprises sur sa figure une intention marquée de me dire quelque chose et en même tems une sorte d'embarras à entrer en matière. Ce soir-là, il me parut plus que jamais possédé de la démangeaison de parler : de petits accès de toux fréquents trahissaient le vif désir de son âme ; enfin comme un homme dont la conscience trop chargée viendrait tout-à-

coup à se soulager dans un moment d'effusion : « Signor Don Juan , me dit-il d'un air moitié effrayé, moitié compatissant, Signor, est-ce bien vrai ce qu'on dit de vous ? — Quoi donc ? — On dit que vous êtes un évêque des francs-maçons , et que vous enseignez les hérésies et les pactes diaboliques de ces vilaines gens , et que vous brûlez les images du Sauveur ; et qu'enfin vous conspirez contre la religion et la vertu de notre monarque catholique. » La singularité et le ton pathétique de l'apostrophe n'altérèrent pas le sérieux de mon visage ; je répondis avec un grand sang froid : « Est-il possible que l'on ajoute foi à de pareilles horreurs ! j'ai peine à vous entendre parler de la sorte. — Signor, depuis le jour que vous êtes entré chez nous , je ne fais qu'observer vos actions et vos paroles ; et je n'ai pas vu, Signor, que vous soyez ce qu'on dit que vous êtes. J'ai appris que vous aviez à Madrid un père respectable et très religieux, servant de modèle à toute la congrégation du culte de l'Eucharistie ; je connais beaucoup de bons catholiques qui vous sont dévoués , et c'est horrible de penser qu'ils se voient forcés de prendre envers vous, Signor, toutes les précautions que notre mère la Sainte-Eglise exige contre les hérétiques et les excommuniés. »

Ma patience commençait à être à bout ;

pendant ce dernier trait piqua ma curiosité, et j'en voulus avoir une explication. J'appris alors que trois jours après mon arrestation, le propriétaire de la maison que j'occupais, riche fabricant de soie qui mainte fois m'avait reçu chez lui, alla à l'église avec toute sa famille, pour entendre une messe solennelle célébrée en mon intention par son confesseur. Ensuite le curé de la paroisse, vêtu de ses habits sacerdotaux, accompagné de ses desservants et suivi d'une longue procession de fidèles, se rendit en grande pompe vers mon ancienne habitation. Là, après la cérémonie la plus édifiante, commença un exorcisme à l'effet d'expulser le diable de la maison. Le tout finit par une plantation de croix destinée à purifier l'ancienne demeure du démon. « C'est bien dommage, dit en finissant le naïf geolier, c'est bien dommage pour le maître de cette belle maison, car maintenant personne n'osera plus y loger. » Le pauvre homme accompagnait son récit de grimaces, de soupirs et de réflexions qui en rehaussaient encore le comique. Avant de sortir, il déposa sur ma table un paquet qu'il n'avait pas cessé de tenir sous le bras. « Voilà, me dit-il, le restant de vos bougies (on m'avait permis d'avoir de la lumière): ça pourra vous

être utile en route. Sa surprise fut grande, quand au lieu de les prendre, je le priai de les allumer devant l'image du Christ placée au-dessus de l'autel, dans le grand salon du tribunal.

A une heure du matin, je sortis de l'inquisition accompagné du doyen, d'Irribery et de trois autres individus, enveloppés de grands manteaux. Nous traversâmes la ville au milieu d'une profonde obscurité et dans le plus grand silence ; et après une demi-heure de marche nous arrivâmes à un monastère de bénédictins où la voiture nous attendait. Alors Castagneda nous fit ses adieux, en me priant de lui donner de mes nouvelles, aussitôt que j'en aurais de bonnes à lui apprendre. Un détachement d'infanterie, qui devait me servir d'escorte, sortit du couvent, conduit par l'aide-de-camp d'Irribery. On se mit en route au pas ordinaire, et à la pointe du jour nous étions à quatre lieues de Murcie, sans avoir fait rencontre d'aucune figure humaine. A huit heures quelques cavaliers de mon régiment, conduits par un sous-officier nommé Jean Roa, vinrent nous joindre et relever l'escorte. Etant descendu de voiture pendant une petite halte que nous fîmes sur la grande route, je m'approchai de Roa pour allumer mon cigarre. « Nous sommes tous à vous, me dit-il à

voix basse. — Non, non, mon ami... » On m'observait de trop près en cet instant pour lui en dire davantage. Toutefois j'étais loin d'être traité avec la rigueur que j'aurais dû attendre d'Irribery, après ses premiers procédés. J'ignore à quelle cause je devais attribuer ce changement de conduite ; mais cet homme, naguère si grossier, était devenu d'une politesse extrême : il m'adressait souvent la parole avec amitié ; et ne cessa pendant toute la route de me traiter avec beaucoup d'égards. Un soir que la voiture n'avancait que très lentement à cause des mauvais chemins, Irribery me proposa de descendre avec lui pour faire un moment route à pied ; puis me prenant familièrement par le bras, il se mit à me parler avec pleine confiance. Il me conta plusieurs faits relatifs à mes amis de Murcie ; la frayeur de la famille d'Esbray, en apprenant son arrestation ; le courage et la résignation de l'épouse de Serafin, livrée à la plus profonde misère. Je ne sais si le discours d'Irribery était sincère, mais il paraissait s'intéresser vivement au sort de mes deux amis, et suivant lui, leur affaire ne valait pas la peine d'occuper un moment les tribunaux.

Quant à ce qui me concernait personnellement, Irribery me dit que tous les papiers saisis chez

moi, se trouvaient déjà dans les mains du gouvernement. L'officier qui en était porteur, introduit devant le roi par le ministre de la guerre Eguia, fut très gracieusement accueilli. S. M. avait paru fort satisfaite en recevant de ses mains le portefeuille contenant ma correspondance, et l'avait enfermé dans son propre secrétaire. D'après les questions adressées par Eguia à l'officier sur l'état de tranquillité de Murcie, lors de mon arrestation; s'il n'y avait aucune apparence de trouble, si aucun effort n'avait été tenté pour me sauver; il était facile de voir que Calvo, dans le but de relever son infâme service aux yeux du gouvernement, avait exagéré ses rapports, et présenté les choses sous un aspect plus menaçant; encore que pouvait le faire soupçonner la lettre de Torrijos, livrée par lui avec mes autres papiers. Je pus m'expliquer par-là pourquoi l'on avait entouré de tant de mystère et de précaution mon départ de Murcie, et pourquoi les escortes se succédaient plus nombreuses à mesure que nous avançons vers Madrid. C'est ainsi qu'en approchant d'Aranjuez, à l'entrée de la grande plaine d'Ocagna, nous aperçûmes un détachement considérable de cuirassiers qui venaient à notre rencontre. Le commandant présenta à Irriberry une dépêche qu'il lut avec

empressement. Il me donna à entendre , mais d'un ton plus réservé que de coutume , que la dépêche était du ministre de la guerre. A peine arrivé à Aranjuez, il fit venir une chaise de poste, et partit, sans tarder, en me recommandant à la surveillance de son aide-de-camp, pendant son absence qui, disait-il, ne serait pas de longue durée.

Mon nouveau gardien qui n'avait eu pendant toute la route que deux grandes occupations, qu'il remplissait à la vérité avec beaucoup de ponctualité, manger et dormir, se soucia fort peu des recommandations de son chef, et me laissa à la garde des factionnaires. Un objet qui l'inquiétait beaucoup plus que moi, et que pour tout au monde il n'aurait pas perdu de vue, c'était son souper. Entièrement dominé par cette idée fixe, il ne prit attention à son prisonnier que lorsque son estomac rassasié eut laissé toute liberté à ses facultés intellectuelles. Alors il devint communicatif, et me récréa, deux heures durant, d'histoires de démons, d'exorcismes, d'hérétiques brûlés dans ce monde et dans l'autre : « Tant il est vrai, ajoutait-il en se déboutonnant, qu'une fois notre sainte religion méprisée, il n'y a pas un seul instant de repos à espérer. Et tenez, vous, par exemple, en supposant que vous en

échappiez, vous êtes maintenant perdu de réputation. Qu'arrivera-t-il, si vous retournez à votre poste? que les soldats conserveront toujours l'idée que vous êtes un hérétique, et qu'ils ne voudront plus vous obéir.» L'habile officier disait tout cela avec tant de bonhomie, que j'aurais eu tort de m'en formaliser. Nous ne quitâmes Aranjuez que le lendemain après-midi, et au coucher du soleil, nous étions sur les hauteurs de Notre-Dame-des-Anges. L'aide-de-camp recommanda au cocher de ralentir le pas, de sorte qu'il faisait nuit quand on arriva sur les bords du Manzanarès. Là, l'aide-de-camp descendit, et Irribery se présentant à la portière, me dit que j'allais passer dans une autre voiture. Puis, me prenant la main, il me demanda si j'avais oublié les torts qu'il pouvait avoir eus envers moi. — Oui, répondis-je sans hésiter. Alors Irribery donna ordre à l'escorte de s'éloigner, et je remontai avec lui dans l'autre voiture, où nous attendait l'aide-de-camp du ministre de la guerre. Cette circonstance me fit présumer que nous allions peut-être descendre directement au palais. Nous entrâmes dans la ville par le quartier appelé *Carrera* de St.-Jérôme; mais au lieu de prendre la direction du palais, la voiture vint s'arrêter à la porte de l'inquisition de la

cour (1). Nous descendons. Irribery me conduit à l'appartement du doyen, et m'annonce en entrant. « Je sais de quoi il s'agit, répond le vieillard. Asseyez-vous, Messieurs. » Alors il fit appeler un concierge ; et quand celui-ci se présenta : « Le cachot est-il prêt ? — Est-ce celui d'Olavide ? — Oui, conduisez Monsieur. » Puis offrant une prise de tabac à mes deux compagnons, il leur déclara que leur mission était terminée. Irribery, habitué à parcourir sans obstacle les prisons de Murcie, se disposait à me suivre ; mais le doyen, d'un air à la fois imposant et inquiet : « Non, général ; cela ne se peut pas ; cela vous surprend ; mais les juges et les employés du tribunal ont seuls le droit d'entrer dans nos prisons secrètes. Autrement, il faut une autorisation spéciale de S. M. » Irribery jeta sur moi un regard plein d'expression ; je suivis le geolier dans la prison , qui communiquait par un corridor secret avec l'appartement du doyen, et après avoir traversé plusieurs escaliers et différens détours, j'arrivai au cachot destiné à me recevoir.

(1) Il y a à Madrid, outre l'*Inquisition de la Cour*, le *Conseil-Suprême*, présidé par le grand-inquisiteur, dont le palais est voisin de celui du roi.

CHAPITRE VI.

Entrevue avec le Roi Ferdinand.

MON cachot avait été vingt-cinq ans auparavant celui du malheureux Olavide. Deux portes le fermaient, qui, fixées dans l'épaisseur du mur, se croisaient en s'ouvrant. Chacune avait un guichet garni d'une petite grille de fer. A six pas de ces portes, en tournant, on en trouvait une troisième qui séparait ce réduit du reste de la prison.

Le doyen de l'inquisition, Don Luiz Cubero, le fiscal Zorilla, les juges Esperanza et Riesco, tous appartenant au haut clergé, composaient le tribunal du Saint-Office. Les geoliers Don Marcelino Velesvilla et Don Juan Sanchez, étaient mes gardiens (1). La prison secrète était entourée des appartements de ces divers employés, et le tout réuni formait un corps de bâtiment très spacieux, appelé l'*Inquisition de la Cour*.

Le premier geolier, Don Marcelino, âgé d'environ trente ans, avait épousé fort jeune, la fille

(1) L'inquisition ne permet pas que la force armée garde ses prisonniers.

de son prédécesseur , ancien gardien d'Olavide. L'autre, à-peu-près du même âge , élevé depuis l'enfance comme sur les genoux des inquisiteurs , avait conservé le nom de *Don Juanito*, diminutif de Juan. Tous les deux d'extraction commune , avaient été ennoblis par le gouvernement, et offraient par leur aptitude et leur caractère, toutes les garanties que pouvait exiger l'inquisition, pour leur confier avec sécurité le dépôt de ses victimes.

Je trouvai le régime de l'inquisition de la capitale plus sévère que celui de Murcie. Il y régnait autant de propreté que ce genre de demeure le permet ; mais les prisonniers sont forcés de manger avec les doigts , à la manière des Persans. L'usage de tout ustensile aigu ou tranchant leur est interdit : on ne leur confie qu'une cuillère de bois, et tous leurs aliments leur sont servis, découpés d'avance.

Le lendemain de mon arrivée , c'est-à-dire , le 11 Octobre , je reçus dans mon cachot la visite insignifiante de deux personnages vêtus tout en noir. Ils étaient dans la force de l'âge ; leur figure brillait de santé ; leur ton et leurs manières décelaient des hommes du grand monde. Je m'aperçus à leurs discours que le seul but de leur visite était de satisfaire une vaine curio-

sité ; et quand ils furent partis , je sus par le geolier que je venais de voir les deux inquisiteurs Zorilla et Esperanza.

Huit jours se passèrent pendant lesquels je ne vis d'autres personnes que les deux geoliers qui venaient me servir et faire nettoyer mon cachot. Avant que cette besogne commençât , ils m'en faisaient sortir , non sans grande précaution , et m'enfermaient dans un autre à proximité , jusqu'à la fin de la cérémonie qui se renouvelait tous les deux ou trois jours. Dans l'intervalle , il faisait beau voir mes geoliers , en dépit de leurs titres et de leurs décorations (1), prendre de leurs propres mains les meubles les plus repoussants , les porter eux-mêmes hors du cachot , puis les y replacer après le nettoyage ; tant ils craignaient de me montrer d'autres figures que les leurs.

Enfin le 13 au soir , Don Marcelino entra , suivi de Zorilla et d'un inconnu de petite taille , enveloppé d'un manteau où il tenait son visage caché , tout en fixant les yeux sur moi. Dès que le geolier fut sorti , l'inconnu entr'ouvrant son manteau , me laissa voir un vieillard de la figure

(1) Les agens de l'inquisition sont tous décorés de l'ordre du Saint-Office , qu'ils portent à la boutonnière suspendu à un ruban rouge.

la plus ignoble , et dans le plus sale accoutrement. « Vous avez, me dit-il , demandé à S. M. qu'elle daigne vous écouter. On vous accorde cette grâce extraordinaire. Vous allez parler au roi votre maître. En conséquence, ne vous avisez pas de rien dissimuler : qu'il vous souvienne d'être franc , et prenez garde à ce que vous ferez. — Je désirais vivement une occasion aussi favorable de détromper le roi sur les motifs de ma conduite qui n'ont rien que d'honorable. — C'est demain au soir que vous aurez le bonheur de voir Sa Majesté : mais si vous ne faites pas votre devoir, si vous opposez la moindre résistance à ses désirs ; tremblez : il n'y aura pas de châtiment assez terrible.... » Et là-dessus , il me fatigua les oreilles d'une foule d'anecdotes impertinentes, dont une seule est restée dans mon souvenir. — Je suis, me dit-il, sincère et fidèle ami du roi mon maître ; j'ai vu cet infâme Richard qui a conspiré contre les jours de Sa Majesté. Je me suis trouvé seul avec lui ; s'il se fût ouvert à moi, j'aurais pu lui sauver la vie : mais il s'opiniâtra à tout cacher ; et il mourut sur l'échafaud, disgracié de Dieu et du roi. » C'était un avertissement indirect que le lâche me donnait, dans l'espoir sans doute de m'intimider. Enfin, à mon grand plaisir, il se leva, et reprenant son ton

protecteur et menaçant : « Adieu , me dit-il ; songez à mes conseils , nous nous verrons demain : prenez bien garde à ce que vous ferez. »

» Quel est cet homme, demandai-je à Don Marcelino, quand il fut sorti. — Un grand ami du roi, qui a suivi S. M. à Valencey et partout. — Mais sa mise est celle d'un échappé des galères. — Que dites-vous là ? C'est un gentilhomme... Comment ! vous ne connaissez pas la famille de Ramirez de Arellano ? Eh bien ! c'est son nom. Il sera venu vêtu de la sorte pour ne pas se faire connaître. »

Je passai toute la nuit à réfléchir aux moyens d'exposer au roi ma situation, de manière à ne pas alarmer un monarque entouré de conseillers de l'espèce de Ramirez de Arellano. Mes entretiens avec l'inquisiteur Castagneda à Murcie, m'avaient éclairé sur ma véritable position : par lui et par les confidences indiscrètes d'Irribery, je connaissais d'une manière certaine mon dénonciateur : Calvo avait livré mes papiers au gouvernement. Heureusement, j'avais supprimé la signature de plusieurs lettres de mes amis, relatives à la politique, qui s'y trouvaient mêlées. Pour l'intelligence de ces papiers, des explications étaient nécessaires : moi seul pouvais les donner. La trahison de Calvo dévoilait au roi l'existence en Espagne d'une nombreuse société

secrète; mais elle ne découvrait pas les noms des individus qui la composaient.

Il importait peu , selon moi , que le roi apprît de ma bouche qu'il existait en Espagne une association patriotique , si je parvenais à lui persuader qu'elle se trouvait tellement organisée que ses membres étaient l'un à l'autre inconnus; qu'une enquête judiciaire ne pourrait rien pour les découvrir, et que pour moi, ce serait en vain qu'on chercherait à m'arracher d'autres explications. J'espérais aussi démontrer au roi que dans l'état déplorable où se trouvait la monarchie, le moyen de la sauver , c'était de se mettre secrètement à la tête de la société, en me laissant libre sur parole, afin que je pusse seconder par mes démarches un si généreux projet.

A la jeunesse , rien ne semble impossible. Volontiers notre esprit confiant s'abandonne à ses illusions. L'événement a prouvé que je me trompais complètement sur les résultats de mon entrevue avec le roi; mais du moins j'ai la consolation de me dire que mes intentions étaient pures , que toutes mes pensées étaient tournées vers le bien public, et que dans cette occasion mon propre intérêt était ce qui m'occupait le moins.

Le matin, les geoliers entrèrent accompagnés d'un barbier, familier du Saint-Office. On me don-

na du linge propre et l'un de mes meilleurs uniformes. Ce jour-là, mes deux gardiens étaient si officieux qu'à les voir, on aurait cru que le dernier moment de ma captivité était arrivé. Ils poussèrent la complaisance jusqu'à me laisser une lumière, qui dissipa pendant quelques instants l'obscurité de mon triste réduit. A sept heures entra le vieillard de la veille, couvert de broderies et de décorations. « Point d'uniforme, dit-il, en me voyant ; rien, rien de ce qui peut attirer l'attention. » Il sortit et revint bientôt avec une redingote de hussard passablement usée, et le bonnet de police que je portais la nuit de mon arrestation. « Allons, qu'on change de costume : voici de quoi remplacer le brillant uniforme. » J'admirais le singulier accoutrement avec lequel j'allais paraître dans le séjour de l'étiquette, et devant l'auguste personnage qui m'attendait.

Au moment de sortir du cachot le messenger royal se retourna brusquement vers moi, et tirant les mains de ses poches, il me présenta deux pistolets. « Prenez garde, dit-il, le plus léger mouvement, la moindre indiscretion vous coûteraient la vie. » — Retirez ces armes, répliquai-je avec calme, épargnez-moi la honte d'être traité comme un vil scélérat. Don Marce-

lino lui-même, offensé d'une pareille menace, lui déclara que les prisonniers confiés à sa garde étaient si scrupuleusement observés que cette précaution était inconvenante et inutile.

Une voiture nous attendait à la porte de la prison. J'y montai accompagné d'Arellano, de mon geolier, et d'un inconnu enveloppé d'un manteau. Arrivés au palais nous entrâmes par un escalier dérobé dans la galerie principale. On ouvrit une porte secrète, construite en forme de fenêtre, et l'on nous introduisit dans un cabinet qui communiquait avec la chambre ordinaire du roi, vulgairement appelée *Camarilla*. Arellano alla nous annoncer : l'inconnu laissa tomber alors son manteau, et à son uniforme, je reconnus le secrétaire du roi, Villar Frontin. Au bout d'une demi-heure, une jeune personne d'une jolie figure passa ; Arellano la conduisait ; il nous fit signe au secrétaire et à moi d'avancer, et nous entrâmes tous trois dans le salon. « Sire » s'écria Arellano tenant toujours les mains sur ses armes. — Qu'y a-t-il ? répondit une grosse voix dans l'intérieur. — Voici Van Halen. — Entrez. — J'entre avec Arellano dans un cabinet, et Villar Frontin se tient à la porte.

Le roi était seul, assis devant une grande table, le cigarre à la bouche, vêtu d'un habit brun,

sans cravatte , et le gilet déboutonné. Quoiqu'à peine âgé de trente-deux ans , il avait beaucoup d'embonpoint , et le haut de la tête dégarni de cheveux. Un teint bronzé , le nez d'un Bourbon , vers lequel se recourbe un menton très saillant , donneraient à cette physionomie une expression fort désagréable , si deux grands yeux noirs pleins de dignité ne venaient relever ce qu'il y a d'ignoble dans les traits du monarque.

Je remarquai sur la table différents papiers, un porte-feuille , et une grande quantité de cigarres amoncelées (1). A côté de la table, était placé un secrétaire, celui sans doute qui, au dire d'Irribery, renfermait les papiers envoyés de Murcie. Le roi en me voyant se leva de son fauteuil. Me conformant aux exigences de l'ancienne étiquette d'Espagne , je m'inclinai jusqu'à ses pieds , et je lui pris la main pour la baiser. Il me releva à l'instant. « Que veux-tu , me dit-il , pourquoi veux-tu me voir ? — Parce que j'ai l'espoir qu'en me faisant écouter avec attention de Votre Majesté , je parviendrai à détruire toutes les préventions qu'on lui a inspirées contre moi , pour

(1) Il y a à la Havane une fabrique de cigarres spécialement destinée à la consommation du roi. Il en fume 30 à 40 par jour. Chaque matin , il en fait placer une boîte dans son antichambre pour les gens de son service.

lui arracher l'ordre de me traiter comme on l'a fait jusqu'à présent. — Tu fais partie d'une conspiration ; il faut que tu me la révèles toute entière ; je sais tout..... N'éprouves-tu pas de remords ? Quels sont tes complices ? — Le désir du bien public, Sire, n'est pas une conspiration ; si Votre Majesté sait tout, je n'ai rien à craindre. Tous les éclaircissements qu'elle me demande serviront à désarmer son courroux ; ils vous feront connaître, Sire, que si vos sujets se détournent de Votre Majesté, ce n'est que pour se soustraire aux coups de ceux qui travaillent à rendre son auguste nom odieux. — Quels sont ceux qui t'ont séduit ? Dis-le moi, qui sont-ils ? parle sans hésiter. — Sire, si V. M. sait tout, elle doit savoir que personne ne m'a séduit : je ne connais aucun de ceux qu'elle veut que je nomme. — Tu dois savoir, au moins, le moyen de les découvrir ; ton honneur t'oblige à m'obéir ; choisis ta grâce ou ton malheur. — Que V. M. se mette à la tête de tous, et tous se découvriront. » A ces mots, Arellano s'élance de sa place comme un furieux, et m'interrompant du geste et de la voix : « Au fait, Monsieur le beau parleur ; pas tant de préambules ni de raisonnements ; voici du papier et une plume. Ecrivez-nous les noms des conjurés. S. M. est à la tête de ses royaumes.... Rien sous le soleil ne doit

lui être caché... J'ai été en France, je connais tous vos secrets de franc-maçonnerie. Que sont devenus vos sermens sacrés envers votre religion et votre roi ? » Durant ces discours insolents, le monarque se taisait et sa figure restait immobile. Je feignis de ne point prendre garde à ce misérable, et m'adressant au roi : « Sire, je ne connais personne. — Sire, le tribunal saura bien le forcer à parler. » Le Roi lui jeta un regard dédaigneux. « Il est impossible que tu ne les connaisses pas. — Sire, si je voulais taire un crime, je ferais la présence de V. M.; je ne la chercherais pas : si me sentant coupable, je la cherchais, ce serait pour implorer un pardon, dont aujourd'hui je n'ai pas besoin. » Le roi resta pensif, et me regardant d'un œil perçant : « Expose-moi par écrit tout ce que tu as à me dire. » Et après une courte pause, les yeux toujours fixés sur moi, il prit un cigarre et se mit à fumer. « Fumes-tu ? » Sur ma réponse affirmative, il dit, en s'adressant à Arcellano qui entendait cet entretien avec un dépit concentré : « Qu'on lui envoie des cigarres. » Il me fit signe de me retirer; et quand, suivant l'usage, je lui pris la main pour la baiser, il pressa la mienne avec une sorte d'affection, et j'entendis, en sortant, qu'il disait à Arellano : « Quel dommage ! Pauvre jeune homme ! »

CHAPITRE VII.

Exposé au roi — Influence de la *Camarilla*.

LE lendemain de mon entrevue avec le roi, Don Marcelino entra le matin dans ma prison tenant à la main un paquet d'environ 200 cigares apporté, disait-il, du palais avec un billet où l'on indiquait la personne qui devait les fumer.

Avant midi le geolier introduisit dans mon cachot le fiscal Zorilla, muni de plumes, d'encre et de quelques feuilles numérotées et paraphées de sa main. Celui-ci me dit qu'il viendrait reprendre ces objets, sur mon avis, et que mon écrit serait remis par lui à S. M. en personne. Je le priai de me laisser seul; et à l'instant je me mis à écrire au roi sur une de ces feuilles volantes, me gardant bien de toucher aux autres, et de laisser soupçonner par là que mon rapport eût été étudié, ou embarrassant à écrire.

Si le rapport que je crus devoir faire au roi manque en quelque point d'une exactitude sévère, l'intention qui me le dicta sera mon excuse. Je lui disais que convaincu de la nécessité de déli-

vrer S. M. de la dépendance où la tenaient ceux qui entouraient sa personne, mes efforts avaient tendu vers ce but : qu'ayant reçu des lettres anonymes de gens animés du même désir que moi, j'étais entré en correspondance avec eux, sans chercher à les connaître plus particulièrement : je disais que de tous les papiers qu'on m'avait saisis, ceux qui étaient de ma main ne méritaient aucune attention, puisqu'en les écrivant, je n'avais eu d'autre objet qu'un simple passe-tems ; que quant aux autres, je ne les avais gardés que parce que je ne voyais dans leur contenu rien d'alarmant, ni même d'offensant pour la dignité du trône. J'ajoutais que si S. M. voulait se mettre à la tête de l'association, et suspendre toute poursuite contre ceux qui en faisaient partie, sous la condition qu'ils vinssent se découvrir secrètement à elle dans un espace de tems déterminé, j'étais intimement persuadé que tous déclareraient, avec la plus franche loyauté, leurs intentions quelles qu'elles fussent. Je m'offrais pour être l'organe d'une aussi magnanime résolution ; et à cette fin, je priais S. M. d'ordonner ma mise en liberté, moyennant toutes les garanties qu'elle jugerait convenables. Cette mesure à la fois politique et généreuse, non seulement calmerait l'alarme générale, mais serait le signal de la plus entière réconciliation, et pré-

viendrait aussi tous les malheurs, toutes les tentatives funestes qu'on avait à craindre d'hommes réduits au dernier degré du désespoir. Que si S. M., écoutant d'autres conseils, ne daignait pas prêter l'oreille à mes prières, elle n'y gagnerait rien, puisque, quant à moi, j'ignorais le nom et la condition des personnes de qui provenaient les papiers suspects trouvés chez moi.

Je terminais mon exposé, en déclarant que bien loin de me croire criminel, je ne demandais d'autre grâce à S. M., dans le cas où mes conseils n'auraient pas son approbation, que de me faire transférer dans une autre prison, où l'on me traiterait d'une manière plus convenable à un militaire, qui n'avait rien à démêler avec le Saint-Office.

Mon écrit était achevé et signé, quand le fiscal Zorilla entra pour le prendre. Il le fit parvenir à l'Escurial (sept lieues de Madrid) où la cour s'était rendue pour assister au service funèbre qui, le 1^{er} de Novembre de chaque année, se célèbre dans le monastère destiné aux sépultures royales.

Avant de faire connaître le résultat de mon exposé au roi, je dirai en peu de mots ce qui se passait hors de l'enceinte de ma prison.

Il y avait un mois que ma famille, fixée à

Madrid , n'avait reçu aucune nouvelle de moi. Comme j'avais l'habitude de lui écrire toutes les semaines , mon silence lui faisait concevoir des inquiétudes , que des bruits vagues sur mon arrestation vinrent bientôt augmenter. Après m'avoir adressé plusieurs lettres restées sans réponse , mon père écrivit à ses connaissances de Murcie. La crainte de se compromettre les empêcha de répondre , et ma famille livrée à une anxiété chaque jour croissante , était loin de soupçonner pourtant que je me trouvais prisonnier si près d'elle.

Un de mes deux frères , aide-de-camp du général Morillo , en mission à Madrid , rencontrait souvent Iribery dans les salons de la capitale. Un jour ce dernier , par suite de son inconséquence naturelle , s'entretint long-tems de moi avec quelques personnes dans un cercle nombreux ; il dit hautement qu'il me portait de l'intérêt , et ne cacha même pas l'objet de la mission qui l'avait amené de son gouvernement à Madrid , où le ministère commençait à lui retirer sa faveur. Instruit par ces révélations , mon frère , dès le lendemain , se présenta au vestibule de l'inquisition , pendant que le tribunal était assemblé. Il s'approche de l'un des gcoliers chargés par le règlement des fonctions de portier durant les

séances, et demande, avec la vivacité de son âge, si j'étais là et s'il pouvait me voir. On répond, en haussant les épaules, qu'on ne me connaît pas ; il insiste, affirmant qu'il est mon frère ; on lui répond brusquement de ne pas être importun, que ce qu'on avait dit suffisait. Heureux que l'intérêt qu'il témoignait pour un prisonnier ne tournât point pour lui à plus grand mal, mon frère fut obligé de se retirer, croyant, avec la bonne foi d'un jeune homme qui n'avait vu de l'inquisition que l'extérieur, que ce qu'on lui avait rapporté, d'après les discours d'Irribery, était faux.

Espérant faire des recherches plus efficaces, il alla un jour au bureau de l'inspection de cavalerie, et il y rencontra un individu jusqu'alors regardé comme mon ami, qui venait s'informer des circonstances de mon arrestation, non par intérêt pour moi, mais à cause des lettres qu'il m'avait écrites, et que le pauvre homme supposait avoir été interceptées. Dissimulant ses rapports d'amitié avec moi, il s'efforçait de défigurer mon nom, et semblait éprouver de la difficulté à le prononcer. « C'est Van Halen, que vous voulez dire », s'écria mon frère indigné de cette lâcheté d'autant plus ridicule, qu'elle venait d'un de mes compagnons d'armes et que sa

correspondance n'avait aucun trait à la politique.

La première nouvelle positive que ma famille eut de mon arrestation, lui fut apportée par ma cuisinière de Murcie, qui arriva à Madrid dix jours après moi ; encore les détails qu'elle apportait étaient-ils fort incomplets. Elle n'avait qu'une idée confuse de mon entrée à l'inquisition de Murcie, et ne savait rien de ma translation à Madrid.

Mon père était, par suite de ses pratiques habituelles de dévotion, en rapport intime avec les principaux ecclésiastiques de la capitale, et même avec quelques inquisiteurs, au nombre desquels était le juge Riesco. Celui-ci occupait un appartement dans l'hôtel de l'inquisition, non loin de mon cachot. Mon père, qui venait souvent le voir, rencontrait chez lui d'autres inquisiteurs ; mais ni ces relations amicales, ni le court espace qui le séparait de son fils, ne purent arracher le secret à ces hommes inexorables ; et mon père, les croyant incapables de dissimulation, allait chercher au pied des autels des consolations qu'il ne pouvait obtenir de leur amitié.

Depuis le règne de Charles III jusqu'au retour de Ferdinand, aucune époque, il faut l'avouer, n'avait été plus propre à affaiblir les préventions

contraires à l'inquisition. Pendant près d'un siècle, on n'avait vu ni ces *auto-de-fé* ni ces barbaries solennelles qui aujourd'hui feraient frémir toute ame véritablement pieuse; et tous ceux que dominait l'influence monacale, traitaient comme des fables les horreurs reprochées à cette institution.

Profitant de cette situation des esprits, et soutenu par la toute-puissance de la *Camarilla*, le Tribunal de la Foi, récemment rétabli, se préparait à renouveler en sécurité, dans le silence des cachots, les cruautés qu'il avait jadis commises avec plus d'impudence et de publicité.

La *Camarilla* était dans l'origine une chambre fort étroite, qui faisait partie des appartements du roi, et où se tenaient les serviteurs du second rang, attendant les ordres de leur maître. Un ancien porteur d'eau nommé Chamorro, et Ramirez d'Arellano, qui, de valet-de-chambre du roi, était devenu chambellan, puis familier du Saint-Office, tous deux en grande faveur auprès du roi, avaient attiré dans ce lieu tous ceux qui désirant parvenir aux emplois et gagner les bonnes grâces de S. M., se disaient ennemis du système constitutionnel. Tels furent les deux fondateurs de cette puissance occulte, qui, sous le nom de *Camarilla*, de *Junta apostolique*, d'*Ancre*

de la foi et du roi, étendit bientôt ses ramifications dans toute l'Espagne, pénétra dans toutes les parties de l'administration, et soumit entièrement à ses caprices ineptes ou barbares la volonté du monarque.



CHAPITRE VIII.

Enquête militaire. — Villar Frontin.

LE roi reçut mon exposé à l'Escurial le soir même du jour où je l'avais écrit : au lieu de suivre une impulsion généreuse et de prendre un parti qui sauvait la nation ; et rendait le nom de Ferdinand à jamais mémorable , il eut la faiblesse de s'en référer aux avis de la *Camarilla*. Or, la proposition que je faisais au roi s'accordait mal avec les vues ambitieuses et perverses des intrigants qui l'entouraient. Ils avaient cru trouver dans mon rapport la dénonciation d'une foule de citoyens dont les emplois ou les richesses excitaient leur convoitise. Trompés dans leur espoir , ils s'acharnèrent contre moi avec une nouvelle ardeur. Dans leur pensée , la circonstance était impérieuse ; tout délai pouvait devenir fatal en ce qu'il favoriserait l'émigration des principaux personnages compromis. On savait avec quelle promptitude et par quels moyens efficaces procède l'inquisition dans ses jugements ; peu de

jours devaient lui suffire pour découvrir tout ce que je tenais caché ; il fut donc arrêté que je serais livré au tribunal du Saint-Office , et l'on n'eut pas de peine à en obtenir l'autorisation du roi.

De son côté , le ministre Eguia , qui , depuis mon arrestation , ne rêvait qu'insurrections militaires , crut qu'à lui seul appartenait l'honneur de dévoiler la trame de toute la conspiration. Il persuada au roi que pour en prévenir les terribles effets , le déploiement de la force armée serait sans doute nécessaire ; qu'en sa qualité de ministre de la guerre , nul n'était mieux que lui à même de prendre au besoin des dispositions actives et vigoureuses ; que c'était donc à lui qu'il fallait laisser le soin de diriger l'enquête préparatoire. Le roi , toujours faible et irrésolu , se rendit à ces dernières raisons ; et pour un tems , l'inquisition se vit ravir sa proie. Un fiscal militaire , du choix d'Eguia , fut chargé des premiers interrogatoires. C'était le même qui avait instruit le procès du commissaire de guerre Richard.

Le 25 Octobre , à dix heures du matin , deux officiers du régiment de Valencey en garnison à Madrid furent introduits dans mon cachot. L'un d'eux , le fiscal , joignait à l'extérieur le

plus ignoble une figure immobile et plate d'où s'échappaient deux regards hypocrites. C'était un lieutenant-colonel attaché au régiment de Valencey. L'autre, jeune lieutenant de bonne mine et de bonnes manières, l'accompagnait en qualité de secrétaire. En les voyant, ma première idée fut qu'ils venaient me chercher pour me conduire dans une autre prison et devant des juges militaires, seule grâce que j'avais demandée au roi ; mais je m'aperçus que j'avais trop espéré de la justice de S. M., lorsque d'un air d'importance que rendait plus ridicule encore la tournure de l'original, le fiscal rompit le silence, pour commencer l'interrogatoire. Après les questions d'usage et quelques autres, relatives à la nuit de mon arrestation, il me demanda si je n'avais pas d'autres papiers que ceux qu'on avait trouvés chez moi. Je répondis que je n'en étais pas sûr ; mais que s'il s'en trouvait d'autres, c'étaient tous papiers sans conséquence ; que d'ailleurs j'étais prêt à les reconnaître, dès que je me serais assuré qu'ils étaient à moi. Le fiscal tira ensuite mystérieusement de sa poche un petit papier qu'il parcourut pendant plusieurs minutes ; puis il me nomma successivement Don Joseph Esbry, Scrafin del Rio, Francisco Benevente, Rosigue, capitaine d'infan-

terie, Joseph Diaz Moral, jeune ecclésiastique, professeur à l'université de Grenade. C'était à ces deux derniers que j'avais recommandé Calvo. « Connaissez-vous toutes ces personnes? quelle espèce de relations ont existé entre vous?

— Je les connais, mais sans avoir jamais eu avec aucune d'elles des liaisons suivies. » Alors il me questionna au sujet de Calvo. Comme ma première intention était de feindre que je ne soupçonnais pas qui m'avait trahi, je répondis en conséquence. Lorsque je fis mention que Calvo avait logé chez moi pendant quinze jours, le secrétaire qui écrivait mes dépositions témoigna, par un mouvement involontaire, toute l'horreur que lui inspirait l'infâme procédé de ce misérable.

L'opération de ce jour terminée, le fiscal avant de sortir demanda au geolier s'il n'y avait pas un endroit plus commode pour continuer l'enquête. On convint d'en parler aux inquisiteurs. Le lendemain, à la même heure que la veille, le geolier entra et me dit de le suivre. Après avoir traversé plusieurs corridors obscurs, nous arrivâmes dans une salle assez spacieuse et fort retirée. Le fiscal et son secrétaire m'attendaient, assis à une grande table noire, sur laquelle était posée une forte liasse de papiers. Avant

de commencer, le fiscal parcourut les notes en les cachant, comme à l'ordinaire, dans ses mains.

L'interrogatoire de ce jour ne dura pas moins de trois heures. Après une foule de questions impertinentes, le fiscal prenant son air important : « Des papiers que vous avez confiés à Don Antonio Calvo ont été saisis avec lui : les reconnaissez-vous, s'ils vous étaient présentés ? — Oui, Monsieur. — Mais aussi point de subterfuge, point de mensonge, tout cela ne servirait qu'à empirer votre situation. — Continuez, s'il vous plait, Monsieur, à faire votre devoir ; quant à moi, je connais le mien. » Alors passant la main sous le grand tapis de velours qui couvrait la table, il prit dans un tiroir la boîte livrée par Calvo, en tira les papiers qu'elle renfermait et me les présenta. Je fis entendre au fiscal qu'avant de reconnaître ces papiers comme miens, j'avais besoin de les revoir avec attention. Par là je pus me remettre en mémoire le contenu de toutes ces pièces importantes, et préparer en conséquence mes moyens de défense. Cette opération fut très lente, car il m'importait de ne rien laisser échapper de tout ce qui devait servir à l'accusation ; et le désordre dans lequel on m'avait, sans doute à dessein, présenté les pièces nombreuses de la correspondance, en rendait l'examen très difficile.

Le lendemain et les jours suivants, l'interrogatoire continua : mais plus le fiscal avançait dans son enquête et moins il trouvait de preuves à ma charge. Il avait beau multiplier les questions, en varier la forme, me tourner dans tous les sens ; pas une seule base raisonnable ne s'offrait à l'accusation.

Enfin las de se consumer en efforts inutiles pour me surprendre quelque imprudent aveu, il se résolut à clore le procès-verbal de l'interrogatoire. Avant de signer, je priai le secrétaire d'y ajouter ce qui suit : « Je n'ai rien à changer dans ma déclaration ; mais je proteste de toute ma force contre l'état indigne de violence où l'on retient ici, sous les verroux de l'inquisition, un officier espagnol. »

Tout ce qui, dans mon interrogatoire, regardait Esbry et del Rio, fut extrait et envoyé au doyen de Murcie, afin de confronter leurs déclarations avec les miennes. C'étaient jusqu'à ce jour (30 Octobre) les seuls avec moi qui fussent au pouvoir de l'inquisition. Les perquisitions dirigées contre mon ami Dias del Moral de Grenade, n'avaient pas réussi. Pendant plus d'un mois, ce malheureux ecclésiastique erra d'asyle en asyle pour échapper aux inquisiteurs ; et il parvint enfin à se réfugier à Gibraltar,

grâce aux avis secrets qu'il recevait du commandant militaire même chargé de l'arrêter.

J'étais sûr de del Rio , parce que nous étions convenus d'avance des réponses que nous ferions. Quant à Esbry, son état de surdité avait rendu toute communication impossible avec lui. J'ignore quelles furent ses déclarations : mais s'il en résulta de nouvelles lumières pour l'accusation ; si de nouvelles arrestations s'ensuivirent ; si, par les nouvelles charges qui par la suite retombèrent sur moi, j'eus lieu de soupçonner que ses dépositions ne m'avaient pas été favorables, il y aurait cependant injustice à accuser ses intentions. Il était seul, privé de toute communication, et la perfidie de son propre ami le plaçait lui-même dans une position très embarrassante.

Lacour était de retour de l'Escurial, lorsque le 6 Novembre au soir, une visite inattendue troubla le repos de ma solitude. C'était un ami d'Arellano, Villar Frontin, secrétaire du roi. En entrant il ordonna au geolier de se retirer, et de ne revenir qu'au bout de deux heures. Puis abordant sans préambule l'objet de sa visite, il me déclara que, d'après un examen attentif de mes papiers qu'il tenait du roi, il regardait ma position comme désespérée, et que le seul moyen d'en sortir, c'était de me porter dénonciateur de

mes complices. « Est-il possible , Monsieur , m'écriai-je indigné , que de sangfroid vous osiez me faire une telle proposition ? Avez-vous pu croire un instant que Van Halen voudrait racheter sa liberté au prix de son honneur ? Monsieur , allez dire aux vôtres de chercher un autre instrument de leurs vengeances : allez-leur dire que , placé entre l'ignominie et la mort , mon choix ne sera pas douteux. » A ces mots , Villar Frontin , s'approchant de moi tout ému , et me saisissant les mains : « Van Halen , calmez-vous ; je vous comprends , je vous approuve. Croyez que je vous rends justice , que je ne partage pas les principes de vos persécuteurs. Nous sommes seuls.... Personne ne nous entend... Écoutez-moi , ajouta-t-il , en se frappant la poitrine avec violence. Je ne suis pas homme à vous conseiller une lâcheté. Dès ce moment je renonce à l'indigne commission dont le roi m'a chargé. Mais , Van Halen , quelle folie de sacrifier votre vie au triomphe illusoire d'un système fort séduisant en théorie , mais d'une application impossible ! Consultez là-dessus tous ceux , qui , comme moi , ont autrefois professé vos principes. Ils vous diront que c'est chimère que de songer à introduire des réformes en Espagne. Nous sommes trop ignorants , trop corrompus ; il faut un bras de fer pour nous gouverner.... Vous

êtes jeune , Van Halen , j'admire votre fermeté ; mais , croyez-en mon expérience ; si vous périssez , vos amis seront libres de l'effroi qui trouble aujourd'hui la sécurité de leur vie , et peu de regrets suivront votre mort... Mais fumons , et parlons d'autre chose. Il tira des cigarres , m'en offrit , et tout en me racontant les anecdotes frivoles du jour , les aventures scandaleuses de la cour , etc. , il amena la conversation sur certaines lettres galantes et sur un portrait que je conservais comme un souvenir de mon séjour à Paris , et qui se trouvaient dans mon portefeuille , quand Iriberry s'en empara. Parmi ces lettres , il en était une très tendre , dont l'écriture et le cachet avaient vivement excité l'intérêt du roi. Je m'aperçus que son secrétaire était chargé aussi d'obtenir de moi quelque éclaircissement sur ce point. Il est inutile d'ajouter que cet autre objet de sa visite , quoique moins grave que le premier , ne lui réussit pas mieux. Ce fut la première fois et la dernière que j'eus l'occasion de voir Villar Frontin. Un an après , la Camarilla s'en dégoûta , et dès-lors il tomba dans la disgrâce du roi , qui l'exila de la capitale.

CHAPITRE IX.

Procédure du Saint-Office.

L'INQUISITION ne vit pas avec déplaisir le mauvais succès de l'enquête militaire. Ce lui fut un prétexte pour attirer à elle seule la conduite de toute la procédure.

L'évêque d'Almeria, Don Pablo Mier, alors inquisiteur-général, déclara au roi que la marche suivie à mon égard, outre qu'elle n'aboutissait à rien, portait atteinte à la dignité du Saint-Office, et que le Tribunal de la Foi se trouvait offensé de la préférence accordée à un fiscal militaire pour diriger le procès d'un criminel enfermé dans ses prisons. Le grand-inquisiteur triompha : le roi consentit, et dès ce moment mon existence fut exclusivement livrée au Saint-Office. Du jour où le roi m'envoya des cigarres, mes gardiens avaient changé de ton et de manières dans leurs rapports avec moi. Don Marcelino, qui était le plus communicatif, venait quelquefois me tenir compagnie au déclin du jour, et repasser ses leçons de français, étude pour laquelle il avait beaucoup de goût. Mais à

dater du 13, leurs façons d'agir furent tout autres ; et je pus lire sur le visage satisfait de Don Juanito qu'un grand changement allait s'opérer dans mon sort. Cette nuit même, le tribunal se préparait à tenir séance. C'était, depuis le rétablissement de l'inquisition, sa première réunion nocturne. A sept heures, les deux geoliers, en grande tenue, ouvrirent mon cachot. L'inquisiteur Zorilla, qui les précédait, leur ordonna de faire la visite de ma personne ; et après cette humiliante cérémonie, « Suivez-nous », me dit-il d'un ton impérieux, et nous passâmes dans le salon du tribunal.

Ce salon, qui est spacieux et richement décoré, sert ordinairement aux séances du Saint-Office. On y voit une petite chapelle avec l'image de Saint-Pierre-Martyr, un des héros de l'inquisition. C'est là que chaque matin les juges viennent entendre la messe, afin que le Saint-Esprit les éclaire.

Le doyen, les juges Riesco et Espéranza étaient installés dans leurs fauteuils devant une table de grande dimension, éclairée par une quantité de flambeaux. Au milieu de la table s'élevait une croix avec la palme et l'épée, armoiries du Saint-Office, sur laquelle on lisait cette inscription latine : *Exsurge, domine, et judica causam tuam* (lève-toi, Seigneur, et juge ta cause). Je ne vis ni

chandelles vertes, ni tapisserie noire, ni aucun autre ornement dont j'avais ouï dire que l'inquisition faisait usage en pareille circonstance. On étendit la croix sur la table ; on me fit poser la main droite dessus ; puis, dans un serment longuement ridicule que me dictait le président, on me fit jurer sur la sainteté des Évangiles, sur la Trinité, sur la Conception de la Vierge, sur tous les mystères, etc., etc., de dire la vérité dans l'interrogatoire que j'allais subir. Le serment fini, Zorilla, fiscal de l'inquisition, me fit éloigner de la table, et j'allai m'asseoir au milieu de la salle sur le tabouret qui m'était destiné. Alors il se fit un grand silence, et le fiscal commença la lecture d'un acte d'accusation aussi long qu'artificieusement travaillé. Il était basé sur l'examen rigoureux de mes papiers, de mon exposé au roi, de mes déclarations antérieures, et il se terminait par une série d'invectives dirigées contre moi à l'occasion de la protestation qui suivait l'enquête militaire. Les inquisiteurs avaient rédigé les premières questions avec une telle subtilité qu'il ne me restait à répondre que *oui* ou *non*. Toutes cependant n'étaient pas faites avec le même art ; plusieurs ne reposaient que sur des conjectures ; et je mis à les esquiver l'adresse et le sangfroid dont j'étais

capable. Il était dix heures, lorsque Zorilla, qui seul avait dirigé l'interrogatoire, sans qu'aucun juge osât l'interrompre, me fit approcher de la table et signer, sans m'en donner lecture, le procès-verbal. Avant de sortir, je demandai au tribunal s'il était tems que je nommasse mon défenseur, comme il est d'usage dans tous les procès. « Et qui voulez-vous nommer ? s'écrie Zorilla. — Un avocat de la capitale qui me connaît depuis long-tems. — Comment s'appelle-t-il ? — Don Pedro Maria Cano. » Il prit note de ce nom et continua : « Cela ne se peut pas. Lorsqu'il vous sera permis de prendre un défenseur, on vous donnera la liste de ceux qui appartiennent au Saint-Office, et vous choisirez celui qui vous conviendra. » Quoiqu'il y eût quelque danger à nommer un de mes amis dans un cas semblable, je ne vis pas d'inconvénient à désigner Cano ; car Cano n'était pas de ceux qui épelaient mon nom quand ils me voyaient malheureux. Il n'était aucunement compromis dans cette affaire, et d'ailleurs le genre de ses relations dans la capitale le mettait à l'abri des soupçons du gouvernement.

Le lendemain, je me levai d'une humeur fort chagrine. Don Juanito, en me servant le dîner, m'adressa je ne sais plus quel propos dé-

plaisant, qui excita vivement ma colère : mais lui, sans se déconcerter et d'une voix de femme qui faisait un contraste ridicule avec sa taille gigantesque : « La colère n'avance à rien, Signor Don Juan : nous avons des remèdes pour toutes les maladies ; et tenez, permettez que je vous raconte une histoire arrivée ici quand j'étais encore enfant et que le beau-père de Don Marcelino était premier geolier. On amena un orfèvre français, très-hérétique et fort impertinent ; il s'opiniâtra à maltraiter les geoliers, et à refuser toute nourriture. Un jour qu'on venait pour nettoyer le cachot, en ouvrant la porte on le trouva sur la défensive, armé d'un morceau de bois qu'il avait arraché de son lit, et menaçant d'en frapper quiconque approcherait. Vous croyez, peut-être, que le bon *Gabacho* (1) vint à bout de ses projets impies, et qu'on le laissa mourir sans confession et reniant la foi ? Pas du tout ; le geolier referma la porte, fit son rapport à sa Seigneurie le fiscal, et à l'instant on alla chercher six soldats du corps-de-garde de la place. On exigea d'eux le secret, et ils entrèrent dans le cachot. L'infâme Français osa blesser le premier soldat qui se présenta ; mais le

(1) Sobriquet que l'on donne aux Français en Espagne.

beau-père de Don Marcelino, homme de tête, comme il y en a peu, arma les soldats de torches allumées, plus efficaces ici que fusils, baïonnettes ou tout autre attirail militaire ; ils en caressèrent le visage du forcené ; insensiblement le remède opéra ; l'enragé devint doux comme un mouton ; il se laissa lier, sans presque faire la grimace, et les fers qu'on lui mit aux pieds et aux mains lui ôtèrent l'envie de chagriner les gens. Il mourut enfin en désespéré, ayant tous les diables dans son corps. »

Le ton douxereux et patelin de ce misérable ajoutait encore à l'horreur de son récit. Mon indignation un moment comprimée éclatant avec plus de violence : « Plaise au ciel, m'écriai-je, qu'un jour cette affreuse demeure soit convertie en un monceau de cendres ! » A ces mots, il me jeta un regard plein de vengeance, et sans doute il cotrut rapporter aux inquisiteurs mon imprudent anathème.

Le 16 Novembre à six heures du soir, Zorilla vint de nouveau me chercher avec les deux geoliers, et je parus pour la seconde fois devant le tribunal. Un enrrouement survenu à Zorilla ne lui permettant pas de m'interroger, Espéranza le remplaça, et lui se contenta d'écrire. Les deux autres juges restèrent immobiles comme

des statues. Dans un moment de silence général, vers une partie isolée de la salle, il se fit une espèce de bruit qui m'apprit que, quoiqu'enfermés, nous n'étions pas seuls. Derrière le dais du doyen, il y avait un petit cabinet à l'usage des inquisiteurs. On y entrait par deux portes; l'une était entr'ouverte : nul doute que le cabinet n'ait été transformé cette nuit-là en observatoire. D'après quelques versions, c'était le roi lui-même qui s'y tenait caché pour écouter. Quant à moi, j'ai cru que c'était Calvo, que les inquisiteurs avaient placé là comme en sentinelle pour le lâcher au besoin contre moi.

Après plusieurs questions inutiles à rapporter, Espéranza me demanda si j'avais répondu aux lettres anonymes que j'avais dit avoir reçues. Sur ma réponse négative, il prend d'un air de triomphe quelques papiers, et vient me mettre sous les yeux des feuilles composées de divers morceaux joints ensemble. « N'est-ce pas là votre écriture ? » Nier était ma seule ressource. « Non, Monsieur, lui répondis-je. — Comment ? Examinez-la bien, lisez. Geolier, avancez donc la lumière. »

L'infâme Calvo avait rassemblé différents morceaux de brouillons; puis, avec une adresse perfide, on les avait rapprochés et cousus sur des

feuilles de papier de soie, de manière qu'on pouvait lire les deux côtés de ces pages artificielles. Je rendis les papiers au fiscal, persistant à soutenir qu'ils ne m'appartenaient pas ; que j'y voyais bien une imitation parfaite de mon écriture, mais que ce n'était pas la mienne. J'avais reconnu cependant des brouillons de lettres écrites à Torrijos, et au général C. V., et quoique leurs noms n'y figurassent pas, le contenu de ces lettres faisait assez voir que je connaissais d'une manière fort intime ceux à qui elles s'adressaient. Alors Espéranza éclata en injures et en menaces : « Vous avez beau nier ; c'est bien là votre écriture. Faites attention qu'aucun de nous ne manquera à son devoir ; et que nous possédons tous les moyens de vous faire avouer ce que vous niez si effrontément. » Si j'eusse été le seul individu impliqué dans cette affaire ; peut-être aurais-je mis moins d'opiniâtreté dans mes dénégations ; sans doute aussi on en aurait fini plus vite avec moi : car c'était beaucoup moins contre moi qu'on espérait tourner mes aveux, que contre une foule d'autres personnes que ces aveux pouvaient compromettre, et sur les richesses et la vie desquels les inquisiteurs avaient spéculé.

Espéranza s'approcha de nouveau de moi avec

un autre papier. C'était une liste où figuraient les noms de plus de cinq cents personnes, la plupart de distinction : le général prince d'Anglona , entr'autres , avec lequel je n'avais jamais eu le moindre rapport. Au milieu de tous ces noms , j'en aperçus plusieurs qui m'étaient familiers et qui pouvaient réellement être compromis dans mon procès. On m'ordonna de lire cette liste à haute voix , et à chaque nom que je prononçais , mes juges observaient mon visage , dans l'espoir sans doute d'y découvrir un aveu qu'ils ne pouvaient arracher de ma bouche. Quand j'eus fini de lire : « Connaissez-vous toutes ces personnes , me demanda Espéranza. — J'en connais fort peu ; je n'ai eu de relations avec presque aucune d'elles. — Le Saint-Tribunal veut des réponses catégoriques ; il ne comprend pas les *presque* , ni les phrases ambiguës. Quelles sont , parmi ces personnes , celles qui vous sont connues ? et il se disposait à reprendre la lecture de sa liste. — Elles sont en si petit nombre , lui répliquai-je en l'arrêtant , que je puis les nommer , sans qu'un second examen soit nécessaire. Alors je désignai les personnes avec lesquelles j'avais eu des relations connues du public , entr'autres le comte de Montijo.

Pendant que durait l'interrogatoire, j'observais

la physionomie et la contenance de mes juges. On voyait empreinte sur la figure du doyen la trace profonde des années et la fatigue d'une longue séance. Son excessive maigreur et son abattement contrastaient avec l'embonpoint, la fraîcheur, l'air altier de son collègue Espéranza et du fiscal Zorilla. Le juge Riesco était un homme d'environ 40 ans ; son regard avait de la douceur et de la vivacité sans hypocrisie. Il tenait presque constamment ses mains croisées sur la poitrine comme dans la prière. Au moment où je m'approchai de la table pour donner ma signature, Riesco paraissait très agité, et des larmes roulaient dans ses yeux.



CHAPITRE X.

Premiers actes de violence.

DANS la nuit du 18, je comparus de nouveau devant le tribunal. La place de Riesco était occupée par un juge de petite taille, bossu, et d'un visage sec et sévère. C'était l'inquisiteur Verdeja (1). On me fit répéter toutes les cérémonies et formules du premier serment. « Jurez-vous, me demanda Zorilla, d'avoir dit toute la vérité dans toutes les réponses que vous avez faites au Saint-Tribunal? — Oui, Monsieur. — Jurez-vous comme catholique, apostolique et romain, jurez-vous que vous n'avez cherché par aucun moyen à soustraire à la connaissance de la justice de ce Saint-Tribunal aucune personne ni aucun fait attentatoire à la majesté divine et humaine? — Oui, Monsieur. — Le jurez-vous d'une conscience catholique? Etes-vous sûr de n'avoir rien oublié? Avez-vous besoin de tems pour y réfléchir? —

(1) Il passait pour être le fils naturel du grand-inquisiteur Mier.

Je crois, Monsieur, n'avoir rien oublié. — Eh bien ! Signez.... »

A peine eus-je déposé la plume que les deux geoliers s'approchèrent de moi, me saisirent à l'improviste, et parvinrent malgré mes efforts à me lier les bras derrière le dos avec des lanières de cuir fort larges, qui s'étendaient du coude au poignet.

Alors le fiscal se leva et commença la lecture d'une très longue remontrance au nom du divin Rédempteur et du Saint-Tribunal. « Réunion, ajouta-t-il, d'un ton solennel, extraordinairement et spécialement par ordre de S. M., notre souverain catholique, pour instruire le procès.... » et croyant sans doute, à cause de mon air morne et abattu, que je ne l'entendais pas, Verdeja me fit approcher de la table, et Zorilla continua son discours emphatique où il accumulait les preuves, qui, selon lui, résultaient des interrogatoires et des enquêtes antérieures. Il conclut en me signifiant que si dans l'espace de vingt-quatre heures je ne faisais pas un aveu clair et formel de tout ce que je tenais caché, le Saint-Tribunal me déclarerait parjure, et commencerait en conséquence à me traiter avec toute la rigueur que je méritais. « Par pitié ! ministres de Dieu, que voulez-vous de moi ? — La vérité,

rien que la vérité ; d'elle dépend votre salut. Sur vous retomberont tous les crimes que vous cachez. — Ma conscience me défend de satisfaire aux désirs du tribunal. Déclarer ce qu'on exige de moi , ce serait à la fois un mensonge et une lâcheté. » A ces mots , le doyen impatienté jette sa tabatière sur la table. Verdeja fait un signe de croix , et Zorilla se levant de son siège avec fureur : « Quelle scélératesse ! s'écrie-t-il. Ah ! vous manquez de preuves pour parler ! Eh bien ! demain , nous saurons vous délier la langue. Fidèles à notre très sainte religion et au roi , notre souverain catholique ; fermes et incorruptibles dans nos devoirs sacrés , les belles phrases et les excuses fallacieuses ne nous aveuglent pas. Il vous reste vingt-quatre heures pour choisir entre votre salut et votre perte. La charité du Saint-Tribunal veut bien encore vous accorder cette grâce. Geoliers, qu'on l'emmène. » Et Don Juanito, me tirant par un morceau de cuir qui pendait au poignet, fit sa révérence hypocrite au tribunal et me reconduisit de cette manière dans la prison. Don Marcelino nous suivait. Arrivé au cachot, voyant qu'on me laissait garrotté dans mes liens, je demandai un peu d'eau avant d'être enfermé. Don Marcelino, qui s'était toujours montré moins insensible que son collègue, approcha le

vase de mes lèvres , et d'un ton confus , il me dit qu'il leur était expressément défendu de me parler. Pendant que je buvais, il lui échappa une exclamation qui lui attira les vifs reproches de Don Juanito.

Vers une heure du matin, les portes de mon cachot s'ouvrirent. Zorilla entra suivi de son digne satellite, Don Juanito. C'était la première fois que ce dernier paraissait sans Marcelino. Après avoir de mille manières essayé de prendre une position qui fût supportable, j'étais resté étendu sur mon lit dans un état immobile. On me fit lever en murmurant de ma maladresse. J'éprouvais une soif ardente. Vainement j'avais cherché à boire : privé de l'usage de mes bras , et voulant y suppléer, j'avais même eu le malheur de répandre le peu d'eau qu'on m'avait laissée. Dès que j'aperçus mes gardiens, je leur demandai de l'eau d'une voix suppliante. Ils feignirent de ne pas m'entendre , et se mirent à faire la visite de mon corps avec la plus minutieuse attention. Ils retournèrent ensuite le matelas , examinèrent les coutures , l'oreiller , et même jusqu'à ma montre ; et c'était là tout ce qu'ils avaient à visiter. Je leur demandai de nouveau à boire , invoquant la religion , la charité , et toutes les vertus chrétiennes dont le Saint-Tribunal faisait

parade. Alors Zorilla fit apporter un vase d'eau et dit à Don Juanito d'en verser dans le bassin qui était là pour mon usage ; puis se tournant vers moi : « Buvez-là, comme les sauvages d'Afrique, puisque vous n'avez pas plus de religion qu'eux. »

Zorilla s'était emparé des clefs de mon cachot, et ses visites étaient fort fréquentes. Le lendemain il entra, suivi de Don Juanito, qui jeta un pain à mes pieds, nourriture amère, si j'en avais eu besoin. Mais je ne désirais que de l'eau, et à chaque instant j'approchais, non sans de grands efforts, mes lèvres brûlantes du bassin où le juge inhumain avait voulu que je me désaltérasse.

Lorsque Zorilla revint dans l'après-midi, il était accompagné de son collègue Esperanza, qui me tâtant les tempes d'un air hypocrite, dit que j'avais la fièvre. Mais loin de chercher à me soulager, on me fit paraître encore, à l'heure accoutumée, devant le tribunal. Zorilla me demanda, à trois reprises et dans des formes différentes, si j'étais décidé à remplir mon devoir, si j'avais bien réfléchi aux maux qui pourraient par la suite aggraver ma situation ; enfin si j'étais résolu à satisfaire aux questions définitives qu'on m'avait adressées. « Qu'on les

lui lise, dit le vieux doyen. — Pourquoi ? reprit Zorilla, qu'il se décide à faire son devoir ; alors le tribunal les lira de rechef, lui permettra d'examiner à son aise l'accusation, et le traitera comme membre de la Sainte-Église. — Messieurs, l'état où je me trouve, la douleur que je ressens, ne me permettent pas de peser avec attention toutes vos paroles. — Peu importe que vous souffriez autant que vous le dites, continua Zorilla : vous n'êtes pas sourd dans ce moment ; vous ne l'avez jamais été ; il s'est passé vingt-quatre heures depuis votre dernier interrogatoire, voulez-vous nous avouer tout : oui ou non ? — Monsieur, j'affirme que je ne me rappelle rien que je puisse avouer : que le tribunal fasse de moi ce que bon lui semble. Dieu, oui Dieu, voit mon cœur et tout ce qui m'arrive. — Zorilla parla encore, mais j'avais pris le parti de ne plus écouter ni répondre. Il se leva alors, et se faisant suivre par Don Juanito et par un autre serviteur qui m'était inconnu et qui remplaçait Don Marcelino, il me reconduisit au cachot.

Espéranza me visita plusieurs fois le lendemain. Je lui demandai qu'on m'envoyât un médecin : il regarda Zorilla qui sourit avec ironie. On fit apporter du bouillon qu'Espéranza me servit de sa propre main. Il resta seul un moment

avec moi et chercha par des paroles mielleuses à me surprendre des aveux que la force et les menaces n'avaient pu m'arracher. Je le priai de me laisser , parce que mon état exigeait du repos. Alors il me tourna le dos brusquement , en me faisant entendre que bientôt j'aurais lieu de me repentir de ne pas l'avoir écouté.



CHAPITRE XI.

Torture.

LE 27 Novembre, entre sept et huit heures du soir, Don Juanito entra dans mon cachot : quatre hommes le suivaient, la figure couverte d'un voile noir, qui leur enveloppait la tête en forme de capuchon et leur descendait sur les épaules et la poitrine.

J'étais assoupi. Le bruit m'éveilla, et quand, à la faible clarté de la lampe de Don Juanito, ces quatre fantômes se montrèrent à moi, je restai quelque tems incertain si c'était un rêve. On me fit signe de me lever en me tirant par la courroie qui tenait mes bras comprimés; et sans proférer un seul mot, on me banda les yeux avec une lanière de cuir. On me conduisit, dans cet état, de mon cachot dans le lieu destiné à mon supplice; et là, sur un ordre de Zorilla, dont je reconnus la voix, on débarrassa mes bras de leurs liens. — « Écoutez avec attention, me dit-il alors du ton de la fureur : Vous, propagateur des sociétés secrètes et

impies , vous avez été sourd aux conseils de paix , de douceur , et de charité religieuse que le Saint-Tribunal vous a plusieurs fois donnés. Eh bien ! ce Saint-Tribunal a enfin recours à la force pour vous arracher , ô perfide ennemi de notre sainte religion et de notre souverain catholique , les vérités que ni serments ni exhortations n'ont pu obtenir de vous. C'est la cause de notre divin Rédempteur et de notre roi catholique que nous jugeons : nous saurons faire notre devoir. « Oui , préparez-vous ;..... oui.... le moment est venu..... Que la justice , la vérité et la religion soient enfin satisfaites.... » Au même instant les bourreaux se jetèrent sur moi ; et sans écouter le peu de mots que le grand trouble où je me trouvais m'aurait permis de répondre , ils me garottèrent , me soulevèrent à plusieurs pieds du sol , et me suspendirent par les aisselles sur deux espèces de béquilles : à l'une , on attachait mon bras droit dans une position verticale ; tandis que mon bras gauche fut étendu horizontalement , et ma main introduite dans un gant de fer très serrant au poignet , d'où partaient deux grosses barres de fer , lesquelles , appuyées sur toute la longueur du bras jusqu'à l'épaule , m'empêchaient de faire le moindre mouvement. On assujétit , de la même

manière que mon bras droit, mes deux jambes et le milieu de mon corps aux deux piliers où j'étais suspendu ; de sorte qu'en peu de tems , il ne me resta de libre que la respiration.

Quand le tribunal me vit dans cette attitude violente , il fit donner lecture des diverses charges accumulées contre moi. Zorilla, d'une voix tremblante qui annonçait sa soif de vengeance : « Vous avez entretenu des relations révolutionnaires avec le comte de Montijo , le marquis de Campo Verde , Don Juan O-Donoju , Don José Torrijos ; ils vous ont écrit à plusieurs reprises : vous leur avez répondu ; vous étiez d'accord avec eux.... En est-il ainsi ? » Je prononçai quelques mots propres à prouver le contraire.. — « Point de phrases : oui ou non , en est-il ainsi ? » Je persistai dans mes dénégations. Alors on fit tourner le gant de fer qui paraissait tenir à l'essieu d'une roue , et dès que par ce mouvement les barres de fer commencèrent à comprimer mon bras , je sentis progressivement , surtout depuis le coude jusqu'à l'épaule , une douleur indéfinissable. Un peu après , une convulsion s'empara de tous mes membres et mon visage se couvrit d'une sueur froide. Cependant l'interrogatoire continuait : « Oui ou non , en est-il ainsi ? En est-il

ainsi ?..... » Jusqu'à ce qu'enfin je m'évanouis , et je n'entendis plus qu'un bruit confus de voix.

Quand je repris connaissance , je me trouvai étendu dans mon cachot , et entouré de mes bourreaux , au milieu desquels ma vue affaiblie reconnut Zorilla et Don Juanito. Des ceps entrelacés d'une grosse chaîne tenaient mes bras et mes pieds assujettis. Martyrisé comme je l'étais , je serrai dans les dents un bout des revers de ma veste , pour étouffer les plaintes que la douleur aurait pu m'arracher devant ces odieux témoins. Zorilla me chargeait d'injures , disant que la rage et le désespoir étaient le plus grand mal que je souffrais. Quand ils furent sortis , je me traînai péniblement sur la terre pour gagner mon lit. Le bruit des chaînes semblait exciter à chaque instant la vigilance de mes bourreaux , et leur présence n'était pas pour moi le tourment le moins cruel.



CHAPITRE XII.

Scènes extérieures.

TANDIS que ces scènes d'horreur se passaient dans la prison, des événements d'un autre intérêt avaient lieu au dehors.

Dès qu'il avait été question au tribunal de déployer contre moi les rigueurs de la torture pour me forcer à des révélations qu'on désespérerait d'obtenir par d'autres moyens, l'inquisiteur Riesco, ancien et digne collègue du célèbre Llorente, avait combattu de tous ses efforts cette cruelle résolution. N'ayant pu réussir à faire prévaloir son avis, il s'adressa au roi, qui lui accorda une audience, malgré les intrigues de Zorilla et d'Espéranza, et l'accueillit avec bienveillance. Mais il ne trouva dans l'esprit du monarque que faiblesse et irrésolution. Appelé ensuite en présence du grand-inquisiteur, Riesco tâcha de lui démontrer combien il serait conforme à l'esprit de l'Évangile de n'employer d'autres armes contre moi qu'une persuasion douce et entraînante, et, dans ce but, d'ouvrir

mon cachot à mon père, dont les sages conseils auraient plus de pouvoir sur moi que tous les fers de l'inquisition. Ces scrupules religieux, cette vertueuse opposition attirèrent à Riesco les remontrances du grand-inquisiteur, et dès ce jour, sa disgrâce fut résolue.

Mon père, comme je l'ai dit, était lié d'une ancienne amitié avec ce respectable ecclésiastique. Chaque jour plus inquiet sur mon sort, il parvint enfin à apprendre de Riesco que son fils avait été en effet transféré à Madrid et qu'un procès était entamé. Des scènes attendrissantes s'ensuivirent. Les devoirs d'inquisiteur n'avaient pas éteint dans le cœur de Riesco la sensibilité d'un ami. Pressé par mon père, il s'expliqua plus clairement, et ne lui cacha pas que ma situation était fort critique, et qu'il devenait urgent de chercher les moyens de me sauver.

Mon père, à cause de ses infirmités, était incapable de faire les promptes et nombreuses démarches que ma position exigeait. Instruite par lui de mon malheur, ma mère court au palais, se présente au capitaine des gardes, et demande une audience du roi. Ayant échoué dans cette première démarche, ma mère s'adressa aux ministres. Eguia, ministre de la guerre, se montra

fort indifférent à l'objet de sa visite. Le ministre de la justice, Lozanode Torres, ne voulut pas la voir. Don Jose Pizarro, premier secrétaire d'état, et Don Martin Garaï, ministre des finances, furent les seuls qui accueillirent ma mère avec bienveillance. Aussitôt qu'elle eut fait connaître à Pizarro la cause de son anxiété, il lui dit qu'il n'était pas au courant de cette affaire ; mais que peut-être tout provenait de ma conduite envers le roi et de la fausse direction de mes opinions politiques. Ma mère sortit, plus affligée de ces dernières paroles que s'il ne lui avait rien dit ; elle se rendit ensuite chez Garaï, qui la reçut avec empressement et bonté. La voyant tomber à ses pieds, livrée au plus profond désespoir, il chercha à lui prodiguer toutes les consolations que son état exigeait. Il dit, comme Pizarro, qu'il ne connaissait pas le fond de mon procès, et qu'il n'était pour rien dans les sentimens d'animosité inspirés au roi contre son fils. Il l'exhorta à prendre courage, lui assurant que tant qu'il aurait le porte-feuille, il ne cesserait de chercher l'occasion favorable d'adoucir ses peines. Il ajouta que si elle parvenait à parler au roi, elle se bornât à lui demander que la procédure de son fils se fît par la voie ordinaire, et qu'il fût transféré dans une autre prison. Garaï, s'attendrit en

congédiant ma mère, et l'engagea de nouveau à faire tous ses efforts pour voir le roi le plutôt possible (1).

Ma mère, avec une constance qu'aucun obstacle ne rebutait, fit mouvoir tous les ressorts pour hâter ce moment désiré : mais c'eût été en vain, sans le secours d'un homme compatissant et zélé, le marquis de C....., qui lui facilita une entrevue avec le roi ; et ma mère s'y présenta seule à l'heure fixée.

Le roi la reçut dans la salle d'audience ; il était près d'une table de marbre avec le capitaine de garde, et ses officiers de cour. Lorsque ma mère lui baisa la main, le roi lui dit brusquement : « Que veux-tu ? — Sire, je viens vous prier, quelque soit le crime qu'on impute à mon

(1) Comme je traversais l'Arragon en 1822 chargé d'une mission pour Madrid, le postillon qui galoppait devant moi, m'indiqua sur la route une belle maison de campagne appartenant, disait-il, au bienfaiteur de la contrée. C'était Don Martin Garaï qui vivait retiré des affaires publiques. Le souvenir de sa conduite avec ma mère, le désir de le connaître personnellement m'engagea, malgré la célérité de ma course, à m'arrêter un instant chez lui. Garaï me fit bon accueil, s'informa avec intérêt de ma mère, me rappela les démarches qu'elle avait faites pour moi, et me conta avec détail les circonstances de son entrevue avec le roi.

fil, et le châtimeut qu'il mérite, je viens supplier V. M. qu'elle daigne écouter les gémisséments d'une mère infortunée.—Eh bien! que demandes-tu? —Que V. M. ordonne qu'il soit transféré dans une autre prison, afin que ses parents puissent l'assister ou au moins avoir de ses nouvelles. Sire, c'est notre fils le plus chéri, parce qu'il a toujours été le plus malheureux. — Tu ferais mieux de l'oublier..... il vous fait très peu d'honneur. — Sire, que V. M. se rappelle qu'il y a deux ans, on osa, en son nom royal, attenter à la vie de mon fils. — Il aurait beaucoup mieux fait de mourir alors. » Et il lui tourna le dos. Ma mère tomba évanouie, et donna de la tête avec violence contre la table. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouva entre les bras de quelques hallebardiers qui la placèrent dans la voiture (1).

(1) Le souvenir de cet événement me fit éviter par la suite la présence du monarque.

Une mission de la junte des généraux de la Catalogne m'amena à Madrid en Juillet 1822. L'objet de cette mission était d'informer le ministère de l'état de la guerre civile dans cette province. Me trouvant, à mon arrivée, à l'un des secrétariats du palais, le général Pallafox y vint et m'apprit que le roi, auprès duquel il était de service, avait témoigné le désir de me voir. Je ne dissimulai pas

Ce qui avait offensé le roi, c'était peut-être la conformité de la prière de ma mère avec ma demande. Il était pourtant facile de comprendre que cette demande étant fondée sur la justice et le bon sens, la coïncidence n'avait rien en soi qui dût faire supposer des intelligences entre nous. Ramirez de Arellano exploita la circonstance à la grande satisfaction de ses collègues. La modération de Riesco ne pouvait plaire à la Camarilla. Elle avait obtenu un premier triomphe en le privant de l'emploi et des honneurs d'inquisiteur, parce qu'il s'était opposé à ma torture. Ce n'était pas assez pour la Camarilla : il lui fallait son prompt éloignement de Madrid. On accusa ses relations avec mon père ; on insinua que les indiscretions de l'amitié m'avaient mis en rapport avec ma famille, et Riesco reçut l'ordre de quitter sur le champ la capitale. Il obéit avec

la répugnance que j'éprouverais à me rendre à une pareille audience ; et Pallafox trouva moyen de me l'épargner.

Le lendemain, le roi, parlant de ma mission au ministre de la guerre, lui demanda « Quel est ce Van Halen qui est arrivé hier ? Est-ce celui qui s'échappa de l'inquisition ? J'ai pour lui beaucoup d'estime ; je ne l'ai pas vu depuis son retour de la Russie. » C'est exactement ce que m'a répété le ministre de la guerre en présence de plusieurs personnes.

une résignation philosophique , et se rendit à Séville où résidait son chapitre. Don Marcelino était attaché à Riesco qui avait sur lui beaucoup d'influence. La disgrâce de ce magistrat l'affligea , et le dégoûta de son service. Il feignit d'être malade , et ne mania plus les clefs de la prison ; jusqu'à ce que la crainte de perdre sa place lui rendît sa première activité.



CHAPITRE XIII.

Docteur Gil. — Jeune fille.

LE 22, dans la matinée, je reçus la visite du docteur de la prison secrète. C'était Don Jose Gil, chirurgien d'un régiment de la garde, homme d'un âge assez avancé, d'un esprit froid, mais doux, et, chose bien rare chez les familiers du Saint-Office, d'un caractère plein de franchise. A peine le docteur s'était-il approché de moi, que, se tournant vers Zorilla, il déclara qu'il ne croyait pas ma guérison possible, tant qu'on me laisserait garrotté comme je l'étais. Cette réflexion fit murmurer Zorilla : il adressa quelques paroles à voix basse au docteur, et je fus condamné à garder mes fers.

Le docteur avait ordonné d'appliquer un cataplasme sur toute la partie du bras enflammée : quand il vint le lendemain pour observer l'effet du remède, il me trouva dans un tel état de souffrance et de gêne, qu'il s'écria en détournant la tête : « Pourquoi suis-je forcé d'être le témoin d'un pareil spectacle ? Il faut lui ôter ces fers

ou ne plus m'appeler. Quelques murmures d'improbation furent la seule réponse qu'il reçut. « C'en est trop, dit-il alors en sortant : l'on verra si je ne suis rien ici. En attendant, je vous rends responsables de tout ce qui peut arriver. » Les autres le suivirent, et je crus entendre Zorilla dire, en sortant, à Don Juanito : « Eh bien ! qu'il meure : c'est ce qu'il a de mieux à faire. »

Mais le destin n'avait pas marqué pour terme de ma carrière les cachots de l'inquisition. Le docteur Gil jouissait de la protection particulière de la famille royale. Il avait aussi beaucoup d'influence sur l'esprit du grand-inquisiteur Mier. Soit que ses conseils prévalussent, soit qu'on craignît le silence d'un cadavre qui ôtait tout espoir de triomphe à mes persécuteurs, il fut résolu qu'on se soumettrait aux avis du médecin, et le 26 Novembre au matin, Zorilla, Don Marcelino et Don Juanito entrèrent dans le cachot et me dégagèrent de mes chaînes. Zorilla eut l'effronterie de me dire que c'était une nouvelle preuve de la charité religieuse du Saint-Tribunal, et qu'il espérait bien que je saurais à l'avenir m'en montrer digne.

Marcelino, dont la réapparition devait être pour moi d'un assez favorable augure, me visita plusieurs fois pendant la nuit. Il s'approchait de

moi avec discrétion , me donnait à boire , et renouvelait le calmant ordonné pour l'inflammation.

Le docteur revint le second jour : Don Marcelino seul l'accompagnait. J'entendais Don Juanito tousser et se promener à la porte de mon cachot ; mais du moins ni lui ni Zorilla ne m'affligèrent de leur présence. Le docteur m'examina avec la plus grande attention. Il demanda à Marcelino comment j'avais passé la nuit , et lui indiqua la marche qu'il avait à suivre dans le traitement de ma maladie : il lui recommanda beaucoup de soins et beaucoup de propreté. Mon cachot en effet n'était qu'un cloaque fétide , où l'air ne pénétrait pas plus que le jour. La diète, la propreté et le sommeil surtout pouvaient seuls , disait-il , opérer mon entier rétablissement. Il me prescrivit une potion d'opium , en avertissant Don Marcelino de ne jamais m'en apporter une dose plus forte que celle qu'il aurait ordonnée.

Suivant les ordres du docteur , auquel il paraît qu'on n'osait plus résister , on vint nettoyer mon cachot ; et comme il désirait qu'on ne me fit faire que le mouvement absolument nécessaire , les geoliers ne me transportèrent pas comme de coutume dans un autre cachot : mais avant de se mettre à la besogne , ils apportèrent un paravent qu'ils

placèrent devant mon lit. Malgré cette précaution, malgré la surveillance de Don Marcelino qui faisait sentinelle près de moi, je pus m'apercevoir que c'était une servante qui nettoyait le cachot. Quand il fut question d'arranger mon lit, les geoliers me transportèrent dans un coin, et placèrent encore le paravent devant moi; mais ils ne purent empêcher, qu'à son tour, ce nouveau témoin ne m'aperçût.

La vive expression des yeux de la jeune fille dans le moment rapide où elle les jeta sur moi, annonçait assez que sa sensibilité naturelle ne s'était pas endurcie dans le commerce des inquisiteurs. A ce que j'appris par la suite, le soir où je m'étais rendu, avec Arellano et Villar Frontin, au palais du roi, elle m'avait vu traverser les appartements de Don Marcelino. A cette époque j'étais plein de santé et de vigueur; mais depuis mes traits avaient subi une telle altération, que la pauvre fille avait peine à se persuader que je fusse le même homme qu'elle avait vu naguère. Quand sa besogne fut finie, les geoliers la renvoyèrent; ils me firent changer de vêtements, et me remirent dans mon lit, qui, tout mauvais qu'il était, me parut arrangé avec le plus grand soin.

CHAPITRE XIV.

Visite des prisonniers. — Boucle d'oreille.

A l'heure ordonnée par le médecin, don Marcelino m'apporta la potion d'opium. J'en espérais un peu de repos ; mais soit la mauvaise qualité de l'opium , soit l'intention dépravée de quelqu'un de mes surveillants , loin d'en obtenir du soulagement, je ressentis un malaise qui me tint éveillé toute la nuit, et qui n'avait pas encore cessé quand le docteur Gil vint me visiter le matin. Dès que je lui eus expliqué ce que j'éprouvais, il se fit apporter l'opium, l'examina, et ordonna de ne me donner aucune nouvelle potion jusqu'à son retour. Il revint le soir avec un calmant qu'il avait préparé et qu'il me servit lui-même. « Prenez ceci, Monsieur, me dit-il avec douceur, vous vous en trouverez bien, je vous le promets. Calmez-vous ; vous vous guérirez : mais un peu de patience... Tel que vous me voyez avec cet habit militaire, j'ai eu la fantaisie dans ma jeunesse de me faire moine de St-Jean-de-Dieu ; mais j'ai renoncé depuis à ce genre de vie ; j'ai

fait en qualité de chirurgien la dernière campagne contre les Français, et j'ai aussi passé de mauvais jours.... » Il n'en dit pas davantage ; car le caractère du docteur Gil était peu expansif, mais il était facile de découvrir en lui un grand fonds de franchise et de bonté. Grâce à son influence, Don Juanito cessa de me servir de garde-malade. Je fus confié aux soins de Don Marcelino. Ce dernier était passionnément attaché à son emploi, et tout l'or du monde n'aurait pu le corrompre ; cependant, plus novice que Don Juanito, il était moins endurci que lui, et me traitait avec certains égards qui parfois allaient jusqu'à la complaisance.

Le calmant apporté par le docteur Gil, eut de plus heureux effets que celui de la veille : au bout de quelques instants, je tombai dans une léthargie profonde, et ne me réveillai que le lendemain à neuf heures. La fièvre avait diminué, et plus satisfait de ma situation, le docteur entreprit dès-lors la méthode curative qu'il s'était proposé de suivre. Mais malgré ses soins et sa persévérance, mon rétablissement ne s'opérait qu'avec une extrême lenteur. Tout le mois de Décembre se passa sans amélioration sensible ; la rigueur de la saison, le mauvais air de mon cachot et le peu de couvertures qu'on me donnait, contribuaient à

prolonger ma maladie. Je fus atteint d'un violent catarrhe ; une toux convulsive presque continue m'interdisait tout repos et retardait ma convalescence , au grand mécontentement du docteur Gil. Un jour, vers la mi-Décembre, étant resté seul avec moi , il me dit avec sa franchise ordinaire : « C'est peut-être un bien que vous tardiez à vous rétablir ; il est des maux qu'il faut souffrir avec patience comme antidote de maux plus grands. Tant que je ne dirai pas que vous êtes guéri, on vous laissera tranquille ; mais pourrai-je toujours vous servir ? c'est ce que j'ignore. En attendant , puisque je n'ai pu obtenir qu'on vous plaçât dans un endroit moins malsain , profitez de la fête du Noël , et lorsqu'on viendra faire la grande visite des prisonniers , demandez qu'on vous donne de quoi vous couvrir , et qu'on améliore votre situation. »

Le jour de Noël arriva. De très bon matin les geoliers vinrent nettoyer mon cachot avec un soin particulier. Beaucoup de familiers du Saint-Office se rendirent à la prison à l'heure indiquée pour la visite. Il se trouvait parmi eux des personnages qui ne figuraient que dans les grandes solennités ; quelques-uns me connaissaient ; d'autres étaient liés d'amitié avec Riesco et avec mon père. La plupart étaient attirés par

la curiosité bien plus que par le désir d'apporter quelque soulagement aux prisonniers. J'entendis à quelque distance le bruit de leur marche et de leurs voix ; mais lorsque Don Marcelino s'approcha des portes de mon cachot, « N'ouvrez pas, » s'écria Verdeja ; et Zorilla se retournant vers ceux qui le suivaient : « Messieurs , ne venez pas plus loin , la visite est finie. » Personne, pas même ceux qui pouvaient être intéressés à me voir, n'osa insister pour entrer, tant est grand le respect des familiers pour les juges du Saint-Office. Il est probable que les inquisiteurs, remarquant une plus grande affluence que de coutume, et craignant que je ne divulgasse des choses qu'ils avaient intérêt à cacher, résolurent d'écarter le danger en éloignant de moi tous les témoins.

Don Manuel Centurion, majordome de semaine du roi, fut au nombre des familiers renvoyés par Zorilla. C'était un ancien ami de mon père ; presque chaque soir ils faisaient ensemble leur partie de cartes. Il était venu à la prison avec l'intention de rendre immédiatement compte à mes parens de l'état où il m'aurait trouvé. Don Juanito administrait les affaires de Centurion à Madrid. Dans la crainte de lui déplaire, il n'avait pas osé lui cacher que le fils de son ami était

détenu à l'inquisition, mais en lui faisant cette confiance, il avait compté sur la timidité de Centurion. Il espérait que la crainte de se compromettre, l'empêcherait d'en parler aux parents de la victime ; mais l'amitié de Centurion pour mon père avait fait taire tous ses scrupules. Il lui avait promis de lui donner ce jour-là des nouvelles de son fils. Toute la famille l'attendait dans l'anxiété. Quand il entra, et que d'un signe de tête négatif, il eût annoncé qu'il ne m'avait pas vu, les sanglots éclatèrent autour de lui. Ma mère, dont la santé avait toujours été chancelante depuis sa malheureuse entrevue avec le roi, tomba malade à la suite de ce nouveau coup non moins douloureux.

Don Marcelino entra dans mon cachot vers le soir. Fatigué d'attendre la visite de messieurs les familiers, je lui déclarai que je ne pouvais rester debout plus long-tems, et que j'allais me coucher. « Permis à vous de le faire, reprit Marcelino, car on ne viendra pas vous visiter, tout le monde est parti. » Alors il m'aida à me déshabiller, et sortit jusqu'à l'heure où je prenais ma potion.

Quelque tems après être entré au lit, je sentis sous moi quelque chose de saillant qui me gênait et que je voulus écarter ; mais quelle fut

ma surprise quand ma main toucha un anneau de métal. En le tournant dans mes doigts, je l'ouvris et je reconnus que c'était une boucle d'oreille de femme. A l'instant même, comme un trait de lumière, ma pensée se reporta vers la jeune fille aux yeux compatissants. Était-ce un gage de l'intérêt que je lui avais inspiré ? un moyen ingénieux d'entrer en communication avec moi ? Toute la nuit je tins serré sur mon cœur le mystérieux anneau. Le lendemain, je l'entrelaçai d'un peu de mes cheveux, et le déposai à l'endroit même où je l'avais trouvé.

Deux jours se passèrent sans qu'on vînt nettoyer mon cachot. Enfin le troisième jour on me transporta dans une prison voisine, comme on avait coutume de le faire chaque fois que l'on procédait à cette opération. Rentré dans mon cachot, je cours à mon lit, je passe la main sur le matelas avec précaution ; la boucle d'oreille a disparu, et rien ne la remplace. Mais en soulevant mon oreiller, je découvre avec étonnement ma montre cachée dessous. Ma surprise redouble quand je vois qu'elle marque une autre heure qu'un instant auparavant. Je me creusai la tête à pénétrer le sens de ce nouveau mystère, et j'avoue que je ne pus comprendre tout ce qu'il avait d'ingénieux et de délicat.

CHAPITRE XV.

Ramona.

LE lendemain, à l'heure que la montre avait indiquée, j'entendis à la porte extérieure de mon cachot un léger bruit qui me fit tressaillir. « Vite, vite, » disait une voix de femme. Je courus, comme je pus, de mon lit au guichet de la porte. C'était, j'avais ses traits présents, c'était la jeune fille qui, dès qu'elle m'aperçut : « Martyr de ma vie, animez-vous, parlez, je veux de tout mon cœur vous être utile... Que puis-je faire ?... L'infernal Don Juanito est malade et garde le lit... Parlez vite. Que puis-je faire ? vite, répondez. — Charmante créature... — Au fait ! au fait ! (1) — Comment vous appelez-vous ? — Ramona, voilà tous mes noms. — Savez-vous lire ? — Fort peu. — Voulez-vous me donner un crayon et du papier ? — A présent, ce n'est pas possible.... plus tard.... Mais attendez.... Je viens de voir à terre un petit morceau de papier.... Le voici : il n'est pas très

(1) *Al grano ! al grano !* au grain ! au grain !

propre : pourra-t-il vous servir ? — Donnez-moi une épingle. — Tenez ; mais je ne puis aller jusqu'à vous. Attendez ; avec mon balai.... » Alors elle me fit passer le morceau de papier fixé avec l'épingle au bout du balai. C'était l'enveloppe d'un cigarillo , que Marcelino avait sans doute laissé tomber. « Adieu. Demandez à la Sainte Vierge que Don Juanito continue à être malade , adieu. » Et elle disparut.

Cette entrevue rapide, inattendue, jeta dans tout mon être un trouble inexprimable. La joie, la surprise, la reconnaissance, mille sentiments divers agitèrent mon âme. Dans l'état d'abandon où je me trouvais, traîné dans les cachots par la trahison d'un homme que j'avais cru mon ami , chargé de chaînes , torturé , outragé au nom d'un roi chrétien et d'une religion de miséricorde, accablé par la maladie, et ne voyant dans la fin de mes maux que de nouvelles souffrances à subir, quel autre espoir me restait-il que la mort ? Mais du jour où l'humble servante, comme un ange bienfaisant, vint se montrer à moi, toute mon existence changea. Mon cœur s'ouvrit de nouveau aux douces émotions. La liberté me sourit dans l'avenir. La liberté se confondait dans mon imagination avec Ramona. Ramona et la liberté, là se fixèrent toutes mes pensées :

et grâce à cette heureuse préoccupation, tout me devint supportable, tout, jusqu'à la présence de Don Juanito.

En possession du papier que je tenais de Ramona, il ne me fut pas facile de me décider sur le parti que j'en devais tirer, tant la joie troublait mon esprit, tant l'idée de ma délivrance en était en ce moment éloignée. Je connaissais beaucoup de monde à Madrid ; mais des uns l'adresse m'avait échappé, d'autres demeuraient aux environs de la capitale ; plusieurs étant militaires n'avaient pas de domicile fixe. D'ailleurs il n'était pas indifférent de savoir à qui écrire : une fausse démarche pouvait compromettre et la personne à qui j'écrirais, et Ramona et moi-même, et entraîner pour tous trois les suites les plus fâcheuses. Au milieu de ces incertitudes, le nom de Jacobo Murphy, capitaine de frégate, vint subitement s'offrir à ma mémoire. C'était un de mes cousins, qui m'avait connu très jeune, mais que je n'avais point revu depuis mon premier voyage en Amérique. Toutefois, à son retour en Espagne, il était entré en correspondance avec moi. C'était de Murphy que venait la lettre qui me fut remise par Irribery dans la prison de Murcie, la nuit où il se montra tout à coup si généreux. Murphy était l'un des direc-

teurs de l'établissement hydrographique de l'amirauté, où il avait un appartement. Je supposai qu'on pourrait l'y trouver, et c'est à lui que je résolus de m'adresser.

A défaut d'autre moyen, je fis sortir du sang de mes veines, et l'épingle de Ramona me servit à tracer ces mots : « Vois par la couleur de cette encre, et par ce qu'on pourra te dire, quel est mon sort. Mille horreurs m'entourent et me dévorent ; mais nul ne sera victime par mon manque de constance ou de discrétion. Montre ce papier à Don Facundo Infantès, ami de Heceta que tu connais, et soyez tous d'accord. Adieu... »

Le billet écrit, la difficulté était de le faire parvenir à son adresse. Ramona seule pouvait m'en procurer les moyens ; et l'on conçoit avec quelle impatience j'attendais une seconde entrevue. Quarante-huit mortelles heures se passèrent sans que je la visse reparaitre ; mais le troisième jour, après le nettoisement du cachot, je trouvai en rentrant, sous mon oreiller, un paquet de petits morceaux de papier dont on fait les *cigarillos*, un crayon et ma montre marquant onze heures. Alors ma joie éclata avec des transports dont j'eus peine à me rendre maître, même à la vue du docteur Gil qui se présenta dans ce moment. Le bon docteur ne manqua pas d'at-

tribuer le mieux qu'il remarquait en moi à l'efficacité de ses soins et de ses remèdes, et je me gardai bien de détruire ses illusions. ...

Le lendemain, long-tems avant l'heure indiquée, j'étais au guichet de la porte, attentif au moindre bruit qui pouvait m'avertir de l'arrivée de Ramona, et consultant de minute en minute l'aiguille de ma montre bien lente à tourner ce jour-là. A l'instant précis, Ramona parut au guichet opposé : « Vous vous portez mieux, n'est-ce pas ? Grâce à Dieu, Don Juanito est malade ! Mon maître (Don Marcelino) est, en ce moment occupé à sa toilette. Pendant ces jours de fête, il n'y a pas de séance au tribunal. Dites-moi ce que vous désirez que je fasse. — Êtes-vous bien décidée ? — Quel calme d'homme ! au fait ! au fait ! Parlez-moi clair ? — Pouvez-vous aller en ville ? — Pas loin, mais quand je le veux, personne ne me le défend. D'ailleurs, je vais tous les jours au marché. » Alors je lui montrai le billet que j'avais écrit, et je lui expliquai où était la demeure de Murphy. Afin que ma messagère offrît plus de garantie au cousin, je lui racontai une aventure de jeunesse assez plaisante qui m'était arrivée à Vera-Cruz, et qui n'était certainement connue en Espagne que de lui et de moi. « Rapportez-lui cette anecdote,

Ramona, ce sera votre mot d'ordre. Rapportez-lui aussi tout ce que vous savez touchant ma position. Enfin pour que mon ami doute moins encore que vous venez de ma part, voici ma montre ; mon nom s'y trouve empreint ; vous la lui présenterez. — Est-ce un brave homme que ce Monsieur ? Avez-vous beaucoup de confiance en lui ? Faites attention qu'il peut y avoir de bien méchantes gens parmi vos amis (elle avait entendu parler de Calvo.) — J'ai autant de confiance en celui-là que je puis en avoir en vous. — Homme de Dieu ! prenez garde. Faites attention à ce que vous allez faire. » J'ajoutai des raisons propres à la rassurer. « Eh bien ! arrive ce que Dieu voudra ; Donnez-moi la montre et le papier. » J'attachai ces objets au manche de son balai qu'elle introduisit par le double guichet. A peine furent-ils entre ses mains, qu'elle s'enfuit avec précipitation. A cette disparition subite, j'eus peine, je l'avouerai, à me défendre de quelque inquiétude, et peu s'en fallait que je ne me reprochasse d'avoir accordé ma confiance à une jeune fille, que je n'avais pour ainsi dire qu'entrevue, et dont l'inexpérience pouvait facilement être tournée contre moi. La suite des événements me fit voir combien mes craintes étaient mal fondées. Car au nombre de toutes les bonnes qualités de Ramona, je pus bien-

tôt distinguer une discrétion à toute épreuve, une fermeté de caractère bien au-dessus de son sexe et de son âge. Sous ce rapport, son maître avait su si bien l'apprécier que souvent il lui livrait les clés de la prison, et lui laissait, à l'exception du mien cependant, l'entrée libre de tous les cachots. Don Juanito ne la voyait pas du même œil que son collègue. Il observait toutes ses actions, la suivait à chaque pas, et son active surveillance était le plus grand obstacle à nos communications. Avant de connaître le résultat des démarches de Ramona auprès de Murphy, il me fallut patiemment attendre jusqu'au jour où elle vint nettoyer mon cachot. En rentrant, je trouvai sous mon oreiller ma montre accompagnée d'un petit billet; mais il était tard; et j'eus toute une longue nuit d'hiver à passer avant d'en pouvoir connaître le contenu. Cette nuit était la dernière d'une année qui doit faire époque dans l'histoire de ma vie (31 Décembre 1817).

Le billet renfermait la réponse de Murphy; elle était ainsi conçue :

« Il n'y avait rien de plus éloigné de ma pensée que la nouvelle que je viens de recevoir. Je donnerai immédiatement avis à I..... (Infantès.) Je vois fort rarement H..... (Heceta.) Aie confiance dans l'intérêt que tu m'inspires, et sois as-

suré que je ferai pour ma part tout ce qui dépendra de moi. » Je lisais et relisais ces lignes sans pouvoir en détacher mes yeux : chaque phrase, chaque mot pénétrait au fond de mon âme, et y renouvelait ces élans de joie et d'espoir que ma première entrevue avec Ramona avait si inopinément éveillés en moi.

Je profitai de l'instant où le jour éclairait mon cachot pour donner une réponse à l'homme généreux qui me tendait courageusement la main. Le crayon était si mauvais qu'il me fallut recourir au même expédient que la première fois. J'écrivis aussi à Infantes avec lequel j'avais entretenu des liaisons patriotiques très intimes. « Avertis mes amis, lui disais-je, et particulièrement Torrijos, que leurs noms ne figurent que dans quelques lettres familières. Quant aux autres lettres, ni l'astuce, ni la cruauté de mes juges pour en connaître par mon aveu les auteurs, n'ont abouti à rien. Écris sur le champ à Murcie, à Valence, à Grenade et à Cadix. »

En finissant mon billet, j'entendis Ramona. « Avez-vous trouvé le billet, me dit-elle d'une voix émue. — Oui, oui, tenez voici la réponse. — J'ai été avant-hier chez ce Monsieur que vous m'avez nommé : il m'a fait entrer dans une chambre où je suis demeurée seule avec lui. Votre lettre

lui a causé une grande surprise. Il ne me manquait que d'être vieille, pour être prise pour une sorcière. Il me regardait d'un air méfiant et me faisait mille questions impertinentes. Je voulus le rassurer avec la montre et en lui contant votre aventure de l'Amérique ; mais enfoncé (*engolfado*) dans le billet, il n'eut pas l'air d'y prendre garde. Je le priai de ne pas me retenir long-tems ; et comme il demeure si loin (c'était à l'autre extrémité de Madrid), je lui ai indiqué un endroit près d'ici où il pourra me donner et recevoir toutes les commissions que vous voudrez. Alors ce Monsieur est allé à son bureau, et il m'a remis ce billet que je vous ai apporté avant-hier. Demain je dois aller à l'endroit convenu, pour voir s'il y a quelque chose.... Don Juanito est toujours alité. Mon maître est au grand baise-main, chez l'inquisiteur général. — Ainsi c'est vous qui êtes aujourd'hui ma geolière — Ne vous moquez pas : je ne le mérite pas, il me semble. Plaise à Dieu que je sois votre geolière ! vous ne seriez plus long-tems enfermé. — Je n'en doute pas Ramona. Dites-moi, y a-t-il long-tems que vous êtes au service de Don Marcelino ? — Oh ! oui, depuis mon enfance. — Et vos parents ? — Hélas ! Don Juan, je n'en ai pas : je suis une orpheline. Don Marcelino m'a recueillie chez lui ; il m'a

toujours traitée comme sa fille , et moi , je le respecte beaucoup. » Ramona reconnaissait les bienfaits de son maître par un attachement qui balançait fortement dans son âme l'intérêt qu'elle avait pour moi. Au sérieux prématuré de son caractère , à son maintien réservé , on s'apercevait que de bonne heure Marcelino l'avait voulu former pour l'inquisition ; mais le cœur aimant de Ramona n'avait pu s'endurcir dans ce séjour ; et le contact de l'hypocrisie ne lui avait pas enlevé sa bonté naturelle. Quand je la connus , elle était âgée d'environ vingt ans , et si la nature ne lui avait pas donné tous les avantages extérieurs qui font la beauté , elle n'avait refusé à cette jeune âme aucune des qualités qui font la vertu.



CHAPITRE XVI.

Communications avec l'extérieur.

Le lendemain , la première visite que je reçus fut celle de Marcelino. Il m'apportait quelques volumes des œuvres de Bossuet et de Saint-Augustin ; c'était le secrétaire du conseil-suprême Castagneda qui me les envoyait , en me recommandant de me souvenir de mon père et de songer à mon salut.

Un peu après , à l'heure convenue , Ramona accourut au guichet , et me faisant voir un papier attaché au bout de son balai : « Prenez-vîte ; ne soyez pas fâché si je m'en vais sitôt. Don Juanito se lève aujourd'hui. Le tribunal s'ouvrira dans quelques jours ; la Vierge est sourde à mes prières. Adieu , pauvre garçon. »

Le billet venait de Murphy ; il en contenait un autre dont on avait déguisé l'écriture , mais que je devais attribuer à Infantès : « Ne crains rien , me disait-on , tes amis travaillent sans relâche à soulager ton sort. Dans tout ce que tu tenteras pour ton évasion , compte sur leur bras et sur leur bourse. Rien ne saurait les arrêter. »

Deux jours après , Ramona m'apporta une autre lettre à laquelle elle avait joint un crayon meilleur que le premier. « Dites-moi vite et bien bas , me dit-elle d'une voix tremblante , si vous avez quelque commission à me donner. On a mis ici , pas loin de vous , le prisonnier d'en haut. Voilà pourquoi il ne faut pas faire de bruit. Don Juanito est sorti ce matin ; s'il nous empêche de nous voir , il faudra nous entendre par écrit ; nous mettrons nos billets sous l'oreiller. — Charmante Ramona , j'ai bien des choses à vous demander. Si vous me refusez , il est inutile que nous continuions à nous voir. Je n'aurai plus besoin de vos consolations. — Que demanderez-vous , créature de Dieu ! que je ne fasse ? Tous mes rêves , toutes mes craintes sont pour vous ; soyez sans inquiétude , et fiez-vous à moi. »

Le second billet de mes amis n'était pas moins expressif que le premier. Ils me disaient que , d'après mon désir , ils avaient averti Torrijos et les autres ; qu'ils brûlaient de connaître mon plan et mes moyens d'évasion ; que pour eux , ils en avaient discuté plusieurs ; qu'ils m'enverraient tout ce qui serait nécessaire pour vaincre les premières difficultés ; qu'enfin , si la fatalité voulait que mes tentatives échouassent , et que

par suite ma vie fût menacée, ils se feraient violence pour me procurer les moyens de prévenir mes bourreaux.

Le jour suivant Ramona ne manqua pas de venir à l'heure accoutumée. « Je ne vous apporte rien aujourd'hui ; j'ai été à l'endroit convenu, et je n'y ai trouvé aucun billet. — Comment se porte Don Juanito ? — Il ne sort presque plus : la sortie de l'autre jour lui a fait mal ; il est long et maigre comme le carême ; et comme son éminence soigne beaucoup sa santé, elle nous épargne le déplaisir de voir sa *laide* laideur. — J'en suis bien aise, je n'aime pas à m'entendre avec vous par écrit. — Quoi ! vous méfiez-vous de moi ? me croyez-vous indiscrete ? — Pas du tout ; mais à présent j'ai besoin que vous me rendiez le plus grand et le dernier service. — Quel service ? — On vous remettra pour moi deux pistolets et d'autres bagatelles. — Êtes vous fou ? Quelle horreur ! Il y a long-tems que j'entends dire à mon maître que vous avez l'intention de vous détruire. Tant que Ramona vit et peut vous être utile, pourquoi voulez-vous mourir ? » Je m'empressai de rassurer la bonne Ramona en lui donnant à entendre que c'était pour me sauver et non pour me détruire. « Par où voulez-vous vous sauver ? — Par les portes, rien de plus poli.

que de sortir par où l'on entre. — Vous êtes bon avec vos politesses ? Doucement, doucement avec les illusions. Pour des armes vous n'en aurez pas, pas même une épingle... Et changeant subitement la conversation : « A propos, le docteur Gil est venu chez nous hier au soir. J'ai entendu qu'il disait qu'on le pressait d'achever votre guérison. Ma maîtresse lui demanda quelle était votre maladie ; à quoi le docteur a répondu en souriant que c'était la plus difficile à guérir, que vous étiez fou. Fou ou non, reprit mon maître impatienté, j'aimerais mieux garder trente prisonniers que ce *Pajaro* (oiseau). C'est ainsi que lui et Juanito vous appellent. »

Le propos du docteur Gil ne me surprenait pas : connaissant la bonté de son cœur, je n'y vis qu'un prétexte officieux pour prolonger l'inaction de mes juges, et suspendre de nouveaux tourments qui m'étaient réservés. Je doute au reste que mes gardiens s'y soient laissés prendre ; car ils continuèrent à me surveiller avec plus de sévérité que jamais. Don Juanito reparut moins supportable encore qu'avant sa maladie, et la première fois qu'il me vit : « Je vous trouve bonne mine, me dit-il de son ton patelin. Il n'est rien de tel pour les irritations de poitrine que les frictions aux jambes. » C'est de mes anciens

fers qu'il parlait. Ce misérable mêlait à tous ses discours un air de tranquillité et de feinte douceur qui aurait vaincu l'ame la plus patiente. Dans un mouvement de colère, je saisis, n'ayant rien d'autre sous la main, un volume de Saint-Augustin, et j'allais le lui lancer à la figure, au moment où Don Marcelino entra brusquement. « Eh bien, me dit-il, feignant de ne rien remarquer, comment trouvez-vous Don Juanito depuis sa maladie ? Il n'est plus reconnaissable. » Ces deux messieurs continuèrent l'entretien sur ce ton, et sortirent fort satisfaits des saillies de leur gaité.

Le rétablissement de Juanito se fit sentir d'une manière bien plus pénible encore pour moi que par des plaisanteries. Lorsque déjà je calculais jour par jour, heure par heure le moment de ma délivrance, je restai cinq jours entiers sans rien savoir de Ramona. Le sixième enfin, un billet fut caché sous mon oreiller. Mes amis m'écrivaient que Torrijos avait reçu leur lettre, et qu'il me faisait dire que *je pouvais être tranquille, qu'étant bon spadassin, il saurait parer les coups* (1). Mes amis en finissant expri-

(1) Au moment où Torrijos m'écrivait ces lignes, il était depuis huit jours arrêté et enfermé dans le château d'Alicante, où on ne lui laissait de communication qu'avec son

maient en termes fort significatifs l'espoir de m'embrasser bientôt. Je leur écrivis de ne rien tenter pour mon évasion avant d'être d'accord avec moi. Ramona ne vint que le surlendemain chercher ma réponse. Je lui exprimai avec chaleur ma résolution bien prononcée de me sauver ou de mourir. A ces mots, Ramona jusque-là si calme et si courageuse, parut comme frappée de terreur ; ses sanglots éclatèrent : « Quelle imprudence !... Il est impossible que vous échappiez..... et mon pauvre maître.... Quelle horreur !.... Ce n'est pas pour moi que j'ai peur.... Non. — Vous me suivrez, Ramona, cela est absolument nécessaire. — Voulez-vous me déshonorer ? Quelle folie ! Laissez-là cette chanson. Profitez des moments si vous voulez que je vous écoute. Chacun a ses devoirs, le mien est de rester ici. » Tous mes efforts pour la persuader furent inutiles.... « Non, non, je resterai. Demandez-moi tout ce qu'il vous faut pour vous sauver ; je vous apporterai tout, excepté ce qui pourrait faire du mal à vous ou à mon maître.... Que tout retombe sur Don Juanito ; tout, il le mérite bien. Mais, au nom de Dieu, que votre sang ni celui de

épouse. Mes amis me cachèrent alors cette circonstance pour ne pas me décourager.

mon maître ne soit répandu.... Puisqu'il le faut , je suis prête à tout. Mais prenez garde à vous , je vous en prie. Ne vous pressez pas. C'était là ce que Ramona n'avait cessé de me répéter depuis que je lui avais fait part de mon projet d'évasion.

Le quinze , dans la matinée , j'écrivis à mes amis que je croyais mon évasion praticable ; mais que je comptais beaucoup sur leur coopération : que je leur indiquerais dans un prochain billet le genre de secours qui me serait nécessaire , ainsi que le moment de ma fuite ; que je sortirais probablement accompagné d'une autre personne avec laquelle je désirais me mettre en sûreté ; qu'enfin mon intention était de me diriger , immédiatement après ma sortie de prison , vers les frontières du Portugal.

Je méditais ce voyage sans consulter ma santé ni mes forces. Heureusement , mes amis avaient concerté un autre plan plus convenable sous tous les rapports. En remettant le billet à ma messagère , je lui assurai , que si mon projet réussissait , rien de tout ce qu'elle craignait tant n'arriverait. « Où Don Juanito passe-t-il la nuit ? — Depuis qu'il est tombé malade , il a l'habitude de tenir la chambre. — Qui garde les clés de la prison ? — L'un ou l'autre des geoliers ; mais plus souvent , Don Marcelino : il les met sous son oreiller ,

quand il dort. Il y en a de très difficiles à manier. — Quelles sont les portes que ferme votre maître , quand il m'apporte l'opium ? — Je n'en sais rien , car alors je n'entre pas dans la prison. — Il est pourtant nécessaire que je le sache exactement : tâchez de l'observer deux ou trois fois. — C'est bien , soyez tranquille ; mais , pour l'amour de Dieu , ne vous pressez pas. »



CHAPITRE XVII.

Dernier jour de cachot.

Plus la résolution de Ramona semblait fléchir devant l'exécution de mes projets, plus je sentais la nécessité d'en hâter le moment. Convaincu que la fuite n'était possible que par l'intérieur de la prison, je questionnais souvent ma confidente sur la disposition des portes et les nombreux détours que j'avais à parcourir avant d'arriver à la sortie principale. Pour plus de certitude, moi-même, à l'heure où Don Marcelino avait l'habitude de me visiter, j'avais l'oreille au guichet, cherchant à reconnaître par l'écho souterrain s'il fermait en passant les différentes portes, et si quelqu'un l'accompagnait. Tous les soirs il venait, une lampe dans une main et le calmant dans l'autre; car, malgré son peu d'efficacité, on continuait toujours à me servir régulièrement la potion prescrite par le médecin. Bien plus, par un excès d'humanité qui ne me laissa pas sans inquiétude sur mon sort à venir, on m'annonça un soir qu'on allait prendre soin

d'améliorer l'air de mon cachot, afin de hâter ma guérison. Et en effet, le lendemain, Don Juanito m'apporta, suivant l'usage d'Espagne, un brasier ardent : « De cette manière, me dit-il, votre *appartement* ne sera plus aussi humide, et il sera plus facile de vous tenir compagnie sans crainte de gagner un rhume. Pour vous, vous n'avez pas froid avec cette longue barbe; mais nous qui sommes obligés de traverser les corridors, nous souffrons beaucoup, je vous assure. » Don Juanito prolongea sa visite et son entretien d'une manière d'autant plus désagréable pour moi, que mon entrevue avec Ramona était fixée pour cette heure même. La même fatalité se présenta plusieurs jours de suite, à tel point que je commençais à craindre que Don Juanito ne soupçonnât nos intelligences. Outre la coïncidence de ses visites avec celles de Ramona, son langage ne cessait d'être ironique et insultant, et je croyais remarquer dans ses regards obliques une espèce de satisfaction et de malignité qui ne me présageait rien de bon. Enfin le dimanche, je fus délivré de mes inquiétudes; le brasier fut enlevé de bonne heure, et peu après Ramona parut. « L'inférieur Don Juanito est sorti avec mon maître. Il a passé la soirée d'hier assis au bas du premier escalier : il s'est fait appor-

ter une lumière, et il a marmotté dans un livre qu'il porte toujours avec lui depuis quelque tems. L'avant-dernière nuit, j'ai suivi deux fois mon maître : il ne ferme aucune porte, mais il fait partout extraordinairement obscur. Les autres portes ont, comme les deux vôtres, des verroux à clé. La clé de la troisième a autant de détours que l'âme de Don Juanito : on l'a fait faire à votre arrivée. Hier au soir, mon maître et Don Juanito ont eu ensemble une longue conversation. Je me suis cachée pour écouter. Ce maudit animal veut absolument que mon maître lise le volume qu'il porte avec lui. On y trouve, dit-il, l'histoire d'un *pajaro* aussi audacieux que vous, qui s'est échappé de sa prison, parce que son roi, étant hérétique, n'avait pas des inquisiteurs pour le garder. Je saisis cet à-propos pour raconter à Ramona une anecdote touchante qui faisait allusion à notre position à tous deux, et où il était question d'un prisonnier qui s'était évadé avec son gardien. Ramona sentit facilement où j'en voulais venir. « Je ne veux imiter personne, me dit-elle avec vivacité ; si je parviens à vous sauver, je resterai tranquille ici, sûre de moi-même ; et si vous courez quelque danger, je ferai mon devoir suivant ce que mon cœur me dira, et sans imiter personne. » A peine avait-elle prononcé ces der-

niers mots d'un ton énergique, qu'elle disparut avec la promptitude de l'éclair. Il ne se passa pas deux minutes que Don Juanito arriva. Cette brusque visite, son sourire malicieux, la soirée qu'il avait passée au pied de l'escalier, tout contribuait à entretenir mes premiers soupçons. L'active surveillance du cerbère inquiétait aussi Ramona, et il n'était point de moyen ingénieux qu'elle n'imaginât pour s'y soustraire.

Voici, par exemple, comment elle était parvenue à être avertie de son arrivée : elle avait un jeune chat très familier qui la suivait partout. Quand elle venait me voir, elle le laissait à l'entrée de la première porte près de la cuisine, où il attendait sa maîtresse. Aussitôt qu'on poussait la porte, il se glissait inaperçu, courait vers Ramona et la prévenait de l'approche de l'ennemi.

Un matin, je trouvai sous mon oreiller un paquet plus gros que de coutume. C'était le plan de tous les alentours de la prison. Mes amis, pleins de joie, m'indiquaient le point vers lequel je devais me diriger, l'endroit où l'un d'eux serait posté, pour me recevoir, et ils attendaient mon avis avant de prendre des dispositions ultérieures.

Je répondis à mes amis : « Le 30 de ce mois,

entre 7 et 8 heures du soir, je ferai tous mes efforts pour sortir d'ici. Si je n'y parviens pas dans la soirée du 30, ne vous découragez pas ; ce sera pour l'une des suivantes, ou je meurs. Une fois arrivé à l'endroit que vous m'indiquez, je vous abandonne mon sort. » Je terminais mon billet en leur donnant une idée de mon bizarre accoutrement, afin que celui qui m'attendait eût plus de facilité à me reconnaître. J'ajoutai d'une écriture bien lisible quelques mots pour Ramona, que je ne voyais plus que fort difficilement. Je lui exprimais de nouveau le vif désir qu'elle me suivît dans ma fuite, et la priais d'observer bien attentivement tout ce qui pourrait s'opposer à la réussite de mon projet.

Mes billets placés sous mon oreiller furent quelques heures après dans les mains de Ramona. Le lendemain, elle ne fit que se montrer au guichet : « L'inferral Don Juanito!... » et elle se sauva. Le troisième jour, elle s'arrêta un instant : « Pour l'amour de Dieu, ne faites rien avant que je vous parle encore. Demain dimanche, il n'y a pas de séance au tribunal, je profiterai.... » et elle n'acheva pas. Le dimanche vint, c'était la veille du jour arrêté pour ma fuite, et Ramona ne parut pas dans la matinée. Mille inquiétudes assiégeaient mon

esprit. Je n'espérais plus voir Ramona, parce que jamais il ne lui arrivait de venir dans l'après-midi. Mais à trois heures j'entendis un peu de bruit. C'était elle : elle m'apportait un billet. « Je vous ai causé de l'inquiétude aujourd'hui, mais ce n'est pas ma faute ; j'ai été obligée d'inventer cent prétextes pour avoir la permission d'entrer dans la prison cet après-midi. Par le cœur de Jésus, je meurs de frayeur, quand je pense à ce que vous vouliez faire demain. — Comment ce que je voulais ? Je le veux encore ; j'y suis bien décidé ; je me sauverai, ou je ne serai pas qui je suis. — Vous êtes à peine en état de marcher. Qu'allez-vous faire ? Attendez au moins que Don Juanito soit malade. » Je lui fis remarquer qu'elle était en contradiction avec elle-même, puisqu'elle m'avait conseillé de faire tout retomber sur Don Juanito. « Auparavant je voyais le danger de mon maître ; à présent, je ne vois que le vôtre. Depuis que Don Juanito se porte mieux, il recommence à parcourir les prisons pendant la nuit. Si vous alliez le rencontrer, Dieu de mon cœur ! que feriez-vous ? » Et elle se mit à pleurer en s'appuyant sur la grille de mon guichet. Alors je m'efforçai de nouveau de la déterminer à me suivre ; je lui donnai les espérances les plus propres

à la rassurer sur son avenir : je lui renouvelai la promesse d'unir mon sort au sien , dès que nous serions à l'abri de l'inquisition. Tout fut inutile. « Si je vous suis, disait-elle, tout est contre moi. Si le bonheur veut que vous échappiez seul, on ne peut rien prouver contre moi. Et alors, ici libre, je remercierai le bon Dieu d'avoir pu sauver.... » Et ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance. « Puisque vous voulez absolument partir, écoutez : Don Marcelino viendra ce soir ou demain. Si l'assiette sur laquelle je mets votre verre de médecine n'a pas de bordure, c'est signe que Don Juanito ne surveille pas ; si elle a une bordure, ne sortez pas, je vous en conjure, pour votre bonheur et pour le mien. »

Depuis ma première entrevue avec Ramona, nous n'avions jamais passé ensemble des moments plus tranquilles. Don Juanito sortait presque tous les jours de fête. L'épouse de Don Marcelino avait alors chez elle une demoiselle Carnerero, son amie d'enfance, appartenant à une famille dont le nom figure dans la liste des diplomates espagnols. Marcelino était sorti avec ces dames, laissant, contre son habitude, la surveillance de la prison aux domestiques du tribunal, qui s'amusaient à faire une partie de dames. Au moment où Ramona allait me quitter, je

lui remis les petits morceaux de papier de *cigarillos* qu'elle m'avait apportés, et sur lesquels j'avais pris au crayon des notes de tout ce qui m'était arrivé à l'inquisition depuis le 21 Septembre (1). Je lui remis aussi le croquis et d'autres objets qui auraient pu la compromettre, si, en cas de malheur, on les avait trouvés sur moi. Enfin, nous convînmes que si je m'évadais seul, je lui ferais connaître le lieu où nous pourrions nous rencontrer.

La nuit étant venue Don Marcelino entra avec une figure riante ; il me conta tout ce qui l'avait amusé à la promenade, et tandis qu'il allait visiter, je crois, l'autre prisonnier, il laissa sa lampe dans mon cachot. Je profitai de l'occasion pour lire le billet que Ramona m'avait remis : mes amis tout prêts à seconder ma fuite, me disaient qu'à dater du 30, on m'attendrait à sept heures du soir à l'endroit convenu. Ils m'indiquaient de nouveau le chemin que je devrais prendre aussitôt que je serais dans la rue ; ils me donnaient aussi le signalement de l'individu qui m'attendrait, et le mot d'ordre dont nous devions nous servir en nous abordant.

(1) Nous avons vu ces mêmes notes dans les mains de l'auteur.

(N. du R.)

Don Marcelino rentra ; pour la vingtième fois il me parla d'une visite que le secrétaire du conseil du grand-inquisiteur devait me faire, accompagné d'une personne qui m'était chère , disait-il , et dont les pieux conseils me ramèneraient sans doute à de meilleurs sentiments. Là dessus , il se mit à tracer , à sa manière , le tableau le plus riant des douceurs qui m'étaient réservées , si je me montrais moins opiniâtre. Tout en laissant parler mon geolier , je faisais une revue exacte de sa personne. Il n'avait pas son épée ; mais dans une poche près de la poitrine , il portait un pistolet. Don Juanito en faisait autant. Quand il venait me voir et que j'étais levé , il avait toujours la main posée sur son arme , comme un homme qui aurait craint d'être tout-à-coup assailli.



CHAPITRE XVIII.

Fuite.

LE jour fixé pour mon évasion , mes geoliers vinrent, dès le matin , m'annoncer, comme très prochaine, la visite de ce Castagneda dont ils m'avaient tant parlé. En conséquence, on me fit changer mon costume de prisonnier contre ma redingotte de drap vert, circonstance fort indifférente en soi, si mes amis n'eussent été prévenus du vêtement sous lequel je devais m'offrir à leurs yeux. On nettoya mon cachot avec un soin particulier. Ramona, qui n'espérait plus me parler, mit en signe d'adieu sous mon oreiller une petite croix attachée par un cordon à la même boucle d'oreille qui avait servi à établir nos premières intelligences. C'étaient là les seules armes avec lesquelles je devais triompher de mes geoliers et briser mes fers. Et cependant ce gage d'un pieux dévouement, tout modeste qu'il était, m'embarassait beaucoup. Si ma tentative échouait, il déposait contre Ramona, et je faisais le malheur de ma libératrice. Après avoir long-tems cher-

ché le moyen de soustraire ces objets à la vue de mes persécuteurs , je pris bien à regret le parti de jeter la petite croix par la lucarne de ma prison. Mais pour la boucle d'oreille , je n'eus pas le courage de m'en séparer , et aujourd'hui , elle est encore avec moi , comme un des plus doux souvenirs de ma vie.

En songeant à ma liberté , je ne devais pas oublier l'attachement et les craintes de Ramona pour son maître. Avec un morceau de charbon que j'avais pris sur mon brasier , je traçai sur une page d'un volume de Bossuet quelques lignes adressées à Marcelino et qui pouvaient en cas de besoin attester son innocence et celle de Ramona. Je lui disais que la rigueur de mon sort m'obligeait à chercher ma liberté sans autre secours que mon bras. Je le reconnaissais pour le moins inhumain des habitans du repaire que je quittais ; enfin je le priais de respecter mon malheur , si par un surcroît de misère , je retombais entre ses mains....

Cependant le jour avait disparu de mon cachot. La visite annoncée n'avait pas eu lieu. Ramona n'avait point paru.... A la lueur du brasier , j'observe de minute en minute l'heure que marque ma montre.... Sept heures approchent. Le bruit des portes m'annonce l'arrivée du geolier. Il entre ,

laissant comme de coutume la porte entr'ouverte. C'était Don Marcelino. Au moment où il s'avance vers moi, la lampe d'une main et l'assiette de l'autre, troublé, hors de moi, sans prendre garde au signe convenu, je me jette en furieux sur lui ; j'éteins sa lampe, et d'un coup je le renverse. Il va tomber sur mon lit. Je m'élançai hors du cachot. Marcelino se relève, décharge son pistolet contre moi ; mais déjà j'étais protégé par la première porte que je ferme au verrou. Marcelino s'y heurte avec violence, frappe à coups redoublés, et remplit le cachot de cris affreux. Je m'éloigne, réglant ma marche sur les renseignemens de Ramona, et poursuivi par les clameurs de Marcelino. Arrivé à la troisième porte, je la ferme, et j'oppose ainsi une nouvelle barrière à ses efforts. Alors j'enlève de la serrure une grande clé qui doit me servir de défense contre quiconque osera tenter d'arrêter mon passage. Mais de nouveaux corridors et plusieurs escaliers restent à parcourir. J'allais à tâtons dans l'obscurité croyant à chaque pas rencontrer Don Juanito ou quelque autre gardien de la prison. Deux fois je m'égare et suis forcé de revenir sur mes pas. J'arrive enfin au bas d'un escalier où donne une faible lumière. Je monte sans hésiter. J'entre dans une anti-

chambre éclairée par une lanterne. J'étais dans le logement de Don Marcelino. Un moment je balance sur la direction que je dois prendre. Les sons d'une guitare partent du fond des appartements. Sans délibérer davantage, je me décide à traverser l'habitation du geolier; j'entre la clé à la main comme si j'étais armé. Tout-à-coup Ramona apparaît pâle, éperdue, tremblante : « Mon Dieu, quel est ce pistolet ? et mon maître ! — Rassurez-vous, il n'est qu'enfermé. — Fuyez vite, par-là, par-là », en me montrant une grande cour et fourrant dans mon sein le paquet de notes que je lui avais confiées. Je la saisis dans mes bras, cherchant à l'entraîner avec moi. Mais elle résiste, me repousse, se dégage. « Pour l'amour de Dieu, laissez-moi.... Sauvez-vous, Don Juan, sauvez-vous. Un instant de plus vous êtes perdu. Don Juanito, quelqu'un va venir. Il faut que je crie. Par les anges du ciel, laissez-moi.... Adieu, adieu mille fois pour toujours.... » et elle se jette à terre. Je traverse la cour, j'arrive au vestibule; l'obscurité qui y règne renouvelle mon embarras. Les deux mains appliquées contre le mur, je cherche la sortie en tâtonnant. En ce moment, le fil d'archal de la sonnette s'agite au-dessus de ma tête et m'indique la direction de la porte. Ramona pousse

dés cris d'alarme ; le tumulte devient général dans la maison ; ma main rencontre enfin la serrure ; j'ouvre brusquement, et d'un coup de clé je renverse l'individu qui s'offre à moi , croyant frapper Don Juanito. C'était un garde-du-corps qui venait voir ces dames. Il se relève , mais au lieu de me poursuivre il court au bruit de l'intérieur.

Me voilà hors de mon tombeau : je cours , je vole vers l'endroit convenu ; plusieurs individus circulent dans la rue ; je m'en écarte avec défiance : mais en tournant l'angle du bâtiment, je vois dans l'obscurité , à quelques pas de moi , un homme de ma taille , enveloppé dans son manteau : « Van Halen , Jean , est-ce toi » , s'écria-t-il , oubliant le mot d'ordre ou me reconnaissant d'abord. « Oui , oui , c'est moi » , et j'étais dans ses bras , et en même tems un cercle d'amis m'entourait. L'un m'enlève le bonnet qui me coiffait , et le remplace par un chapeau galonné ; un autre me jette un manteau sur les épaules : « Suis-nous , me dit un troisième , ne crains rien , le monde entier ne t'enlèverait pas à nous. »

Rendu après tant de souffrances à la liberté , à la vie , entouré de mes compagnons d'armes , mon ame avait peine à contenir tant

d'émotions , et comme un homme enivré d'un rêve délicieux je marchais conduit et presque porté par leur cortège protecteur. Nous traversâmes en silence la large rue de *San Bernardo* qui longe le derrière des prisons. Alors l'un de mes amis marcha en avant, pour nous diriger , et à mesure que nous nous éloignions de l'inquisition le cortège se dispersait. Arrivés dans la rue *Tudescos* , nous nous arrêtâmes à une grande maison nouvellement bâtie. C'est là que je devais trouver un asile. J'y entrai avec deux amis seulement. En montant l'escalier nous nous rencontrâmes face à face avec des masques qui sortaient du premier étage. Avec mon bizarre accoutrement , mon chapeau brodé et mes pantoufles , je ressemblais plutôt à quelqu'un de leur troupe qu'à un échappé du Saint-Office. Toutes fois je crus prudent de cacher ma figure sous mon manteau , et quand les masques furent passés , nous montâmes d'étage en étage jusqu'au grenier. Là était mon gîte. A un signal donné , une jeune femme parut à la porte ; elle avait la physionomie vive et expressive d'une biscaïenne. On voyait bien qu'elle était préparée à recevoir ma visite , mais on ne l'avait pas instruite de toutes les circonstances qui m'amenaient chez elle , de sorte que mon

costume et ma longue barbe ne lui causèrent pas une médiocre surprise. Cependant à peine fus-je entré, que d'un ton décidé elle me dit : « Vous voyez en moi, la maîtresse, la servante de la maison et la garde-malade. » Et s'apercevant que je parcourais son logement d'un œil inquiet, elle ajouta : « Mon appartement occupe la moitié du grenier, l'autre moitié est habitée par un pauvre tailleur chargé d'une nombreuse famille. » Ces derniers mots ne contribuèrent pas à me rassurer. Je craignais que la misère ne portât cet homme à me dénoncer, s'il venait à soupçonner quelque chose. Je n'étais pas non plus très tranquille sur la rencontre de l'escalier. Je témoignai mon inquiétude à mes amis. Mon hôtesse s'en offensa, mais ne parvint pas à la calmer. Bref, je déclarai que je ne voulais à aucun prix passer la nuit dans cette maison.

Le capitaine Nugnez de Arenas avait eu la précaution de louer un appartement dans un quartier fort éloigné de celui où nous nous trouvions. Il y avait fait placer quelques meubles et un lit de camp. Ce fut là que mes deux compagnons me conduisirent; puis obligés de rentrer chez eux, parce qu'ils vivaient avec leurs familles, ils me quittèrent en m'assurant que

Nugnez ne tarderait pas à paraître. En effet, je le vis arriver un instant après : il était porteur de provisions, et venait passer la nuit avec moi. (*Voir pièces justificatives, n° 3.*)



CHAPITRE XIX.

Suites de l'évasion.

JE fus étonné des progrès rapides qu'avait faits l'association patriotique pendant le tems de ma détention. Le comité directeur formé d'abord à Grenade, avait été transféré, comme il a été dit, dans la capitale. Présidé par un jurisconsulte respectable il se composait de dix membres. Il en est huit dont je puis citer les noms : le colonel Arco Arguero (1), le brigadier Don Mariano Zorraquin (2), les lieutenants-colonels Manzanarès, Facio, et les deux Dominguez ; les capitaines Infantès, Nugnez et Polo.

Le comité-directeur correspondait avec des sociétés secondaires dont beaucoup de membres m'étaient aussi connus : Herrera - Davila, Belda, Solana et plusieurs autres officiers d'artillerie et du

(1) Le même qui figura comme chef d'état-major de l'armée de l'île de Léon.

(2) Chef d'état-major de l'armée de Mina en Catalogne ; tué en 1823, dans une reconnaissance sur la ville de Vich.

génie, Luzuriaga, Villanueva, le docteur Saumell, le chanoine Argona, et d'autres patriotes appartenant à la classe civile. Dès l'instant que l'on reçut par Ramona des nouvelles de mon existence, tous, au moyen du mécanisme ingénieux de la *chaîne triangulaire*, entrèrent en correspondance et se mirent en mouvement pour m'arracher aux griffes du Saint-Office. Différents avis furent ouverts pour ma délivrance, différents moyens imaginés pour arriver jusqu'à moi. Il y avait dans le voisinage de l'inquisition un grand hôtel qu'occupaient alors plusieurs officiers de l'état-major de l'armée, chargés par le gouvernement de rédiger l'histoire militaire de la campagne de l'indépendance. Manzanarès et Polo qui étaient de ce nombre, avaient à leur disposition les clés du bâtiment, et en le parcourant dans toutes ses parties, ils avaient découvert un souterrain par lequel ils espéraient arriver jusqu'à la prison secrète au moyen d'une percée dans la muraille.

Nugnez avait conçu un autre plan plus audacieux. Il voulait, accompagné de quelques individus masqués, surprendre l'habitation des geoliers, tomber sur eux à l'improviste, s'emparer des clés et se faire conduire à mon cachot.

Tandis qu'ils discutaient les chances de succès de l'un et l'autre projet, ils reçurent l'avis

par lequel, en leur exposant la possibilité de m'évader par moi-même, je réclamaï leur assistance pour le moment où j'en aurais besoin. Dès lors leur plan et leurs efforts changèrent de direction, et chacun ne songea plus qu'à seconder mes vœux avec un dévouement dont ma reconnaissance ne perdra jamais le souvenir.

Nugnez s'adressa au comte de M....., qui, surveillé de près par le gouvernement, et entouré d'espions, était forcé d'éviter de fréquentes entrevues avec les officiers que j'ai nommés plus haut. Le comte lui remit une forte somme d'argent; offrit un de ses meilleurs chevaux et tout ce qui serait nécessaire pour me sauver. D'autres, consultant plus leur générosité que l'état de leur fortune, apportèrent aussi leur tribut, et j'ai su par Nugnez qu'en peu de jours, on avait réuni trois fois la somme jugée nécessaire pour mon évasion. On s'occupait en même tems des autres moyens propres à la seconder. Le jeune Belda se chargea de chercher la maison où je devais me cacher, et il ne trouva pas d'asyle plus sûr pour son ami que l'appartement de sa propre maîtresse. Belda, Nugnez et Polo s'étaient proposés les premiers pour venir à ma rencontre et se placer à l'endroit indiqué sur le plan. Quelques-uns avaient craint d'abord que les démarches

de Ramona , le plan de ma fuite , mes billets mêmes , ne fussent que le résultat d'une intrigue ourdie par les inquisiteurs. Mais le 30 Janvier toutes les inquiétudes avaient disparu, et c'était à qui s'offrirait pour seconder Belda , Polo et Nugnez. Les deux frères Patrice et Joaquim Dominguez se postèrent devant la porte par laquelle je suis sorti. C'étaient eux que j'avais aperçus dans l'obscurité, et dont je n'avais pas osé m'approcher, eux qui furent témoins de ma rencontre avec le garde-du-corps, eux qui auraient châtié sa témérité s'il m'avait poursuivi.

Manzanarès se plaça au tournant de la rue : ce fut lui qui le premier m'adressa la parole. Polo, Belda et le frère de Domínguez étaient aux environs et accoururent au signal de Manzanarès. Nugnez, Herrera-Davila, Solana et d'autres que je ne vis pas, étaient du côté opposé.

Autant ma rencontre avec mes amis était touchante, autant fut affligeante la scène que je laissai derrière moi dans la prison.

La femme du geolier, frappée de frayeur aux cris de Ramona, était accourue avec la demoiselle Carnerero qui lui tenait compagnie. L'état où elle trouva sa servante, et bientôt après, l'entrée du garde-du-corps tout étourdi du coup qu'il avait reçu, lui inspirèrent les plus vives alarmes sur

le sort de son époux. Faisant marcher Ramona devant elle, elle courut dans toute la prison en poussant de grands cris, et arrivée à la porte que j'avais fermée, elle tomba évanouie. C'est là que Don Juanito et les domestiques du tribunal la trouvèrent. Les clameurs de Don Marcelino, les coups violens qu'il donnait dans la porte n'avaient pas encore cessé. Don Juanito fit éloigner tous les témoins. Il entra dans le cachot de l'autre prisonnier (1), lui enleva sa lumière, ferma toutes les portes de la prison, et fit avertir les juges. Zorrilla était malade.

Il était onze heures, quand Verdeja et Espéranza vinrent à la porte de mon cachot. Ils trouvèrent, en entrant, Marcelino livré au plus violent désespoir, et comme frappé d'un accès de frénésie. Après avoir visité la prison, et interrogé mon voisin le prisonnier, ils dressèrent procès-verbal, et ordonnèrent que Marcelino et Ramona fussent mis au secret sous la responsabilité de Don Juanito.

(1) J'ai eu l'occasion de revoir ce prisonnier à Madrid, en 1821. Il me conta tous les détails de l'interrogatoire qu'on lui fit subir : c'était un des originaux les plus amusants que j'aie connus. Sa cause n'avait rien de commun avec la mienne. Peu de mois après mon évasion, il fut condamné à faire certaines pénitences dans un monastère de Castille.

Le lendemain de mon évasion, mes amis s'occupèrent des moyens de me mettre à l'abri de l'inquisition. Polo et Belda ayant pris des informations sur les masques de la veille s'assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté; moi-même je reconnus que mes appréhensions avaient été exagérées, et il fut décidé que je retournerais chez la bonne Biscaïenne que mon manque de confiance avait fort indisposée contre moi.

Lorsqu'il fit nuit, Patricio Dominguez et Manzanarès, pourvus de vêtements faits exprès pour moi, vinrent me chercher. Les habits que je quittais, mes amis se les partagèrent en souvenir de l'évènement. Je ne gardai que ma chemise, mes notes, ma boucle d'oreille et ma clé (1). En nous rendant au domicile de la Biscaïenne, nous entrâmes chez Arco Arguero qui habitait une petite maison rue *Foncarral*. Ce jeune patriote qui fréquentait toutes les sociétés de la capitale, était au courant des anecdotes de la cour : il nous apprit que ce matin même mon infatigable mère, ignorant ce qui venait d'arriver, s'était présentée chez le conseiller de l'inquisition, dans l'espoir de le flé-

(1) La chemise est restée à Pétersbourg, et la clé à Moscou, entre les mains de mes amis.

chir en ma faveur, et que le vieillard Etenar, après Riesco, le moins fanatique des inquisiteurs, lui avait répondu en souriant : « Qu'il n'y avait plus rien à faire, que tout était fini, car depuis seize heures je m'étais échappé. » Ce fut ainsi que la première nouvelle de mon évasion parvint à ma famille.

Le plus grand silence régnait dans le logement de la Biscaïenne quand nous y entrâmes. Elle avait dit, chez son voisin le tailleur, qu'elle attendait un hôte, de ses parents, de l'Alcarria (district aux environs de Madrid), qui était malade et taciturne, et qui paierait bien pourvu qu'on le laissât tranquille.

Ce n'était pas pour la première fois que la discrétion et la fermeté de mon hôtesse étaient mises à l'épreuve. Quand l'insurrection de 1808 éclata, elle était jeune et orpheline. Des gendarmes français, ayant assassiné un jeune homme de son pays qu'elle aimait passionnément, dans le désespoir de cette perte, et brûlant du désir de se venger, elle quitta son foyer, souleva des montagnards par le récit de l'assassinat, et marcha à la suite des *guerillas* pour soigner les blessés; jusqu'à ce qu'étant arrêtée par l'ennemi, elle fut conduite dans les prisons de France, où elle eut à subir beaucoup de souffrances et d'outrages.

A son retour en Espagne, le gouvernement lui accorda en récompense de ses services une modique pension, augmentée en 1820 par les Cortès, et l'autorisa à porter une médaille que l'on voyait constamment suspendue à son cou, et qui la faisait partout reconnaître.

Comme l'état de ma santé ne me permettait pas de tenter un long voyage, on était convenu chez Arco Arguero que je resterais à Madrid, jusqu'à ma guérison; que le docteur Saumell entreprendrait mon traitement et que je communiquerais le moins possible avec mes autres amis.

Ces précautions sévères étaient indispensables pour échapper à l'espionnage actif de l'inquisition. Afin de déjouer ses démarches, mes amis, au moyen de leurs relations, firent courir le bruit, soit à Madrid, soit dans les provinces, que j'avais quitté l'Espagne; et moi-même je me mis en devoir de servir leurs vues de ce côté. Je me souvins que le doyen Castagneda m'avait prié de lui écrire quand je serais en liberté. Le moment était venu de le satisfaire. J'avais d'ailleurs ici un autre but que mon intérêt personnel. Torrijos, Romero Alpuente et plusieurs des nôtres arrêtés à Alicante et à Carthagène, venaient d'être transférés dans les

prisons de l'inquisition de Murcie, et se trouvaient ainsi qu'Esby et Serafin del Rio sous la garde de Castagneda. J'espérais indirectement déterminer le doyen à suivre à leur égard la conduite généreuse qu'il avait tenue envers moi; et je lui adressai une lettre fort étendue que je datai de Bordeaux. En voici quelques passages :

« Après avoir obtenu par la force la liberté que j'ai attendue pendant 131 jours de la justice due à mon innocence.... je tiens la parole que je vous ai donnée de vous écrire aussitôt que je posséderais ce bien inappréciable.

« Je sais que ce n'est pas à un tel prix que vous auriez voulu que j'obtinsse ma liberté. Vous attendiez de mon entrevue avec le roi des révélations tout autres que celles que j'ai faites. J'ai parlé avec la franchise que j'avais promise : j'ai exposé au roi des vérités dont on connaîtra un jour la valeur.

«On a agi horriblement envers moi, on a fait usage de tourments et de violences ; il paraît qu'on n'a rien voulu épargner de ce qui pouvait m'outrager et me détruire.... Si vous lisiez le procès qu'on a intenté contre moi, vous y verriez la confirmation de ce que je vous écris.

«Je suis déjà hors du pays chéri qui m'a vu naître; la paix de mon âme et la so-

ciété de quelques hommes estimables, voilà ce qui, dans mon exil, fera ma consolation. Si jamais je puis jouir de ces biens dans ma malheureuse patrie, j'y reviendrai plein de joie, pour adoucir l'affliction de mes parents, et réunir mes cendres aux leurs. Je m'estimerai heureux, si j'ai l'occasion de vous témoigner toute la reconnaissance due au désintéressement de vos procédés.

« Pénétré de ces sentiments, je vous fais mes adieux, peut-être pour toujours. »

Cette lettre fut remise par Polo à l'un de ses amis de France qui la fit parvenir de Bordeaux à son adresse. Castagneda crut au premier moment qu'elle avait été écrite dans l'endroit même d'où elle était datée; et il en remit une copie à ses amis de la cour (1).

(1) D'après plusieurs manuscrits intéressants de mes amis qui sont depuis peu de tems entre mes mains, il paraît que Castagneda ne fut pas toujours humain avec ses prisonniers. Torrijos, Pinto, Romero Alpuente et quelques autres, eurent plus ou moins à se plaindre de ses traitements; et telle fut la dureté de sa conduite à l'égard du curé Pigneda, aumônier du régiment de Lorraine, que cet ecclésiastique, désespéré, se donna la mort dans son cachot quelques mois après son arrestation.

CHAPITRE XX.

Recherches dirigées contre Van Halen. — Adieux de
ses amis.

LE lendemain de mon évasion, les inquisiteurs en rendirent compte au roi. Si j'en dois croire des témoins oculaires, S. M. se mit à rire en apprenant la nouvelle. Ramirez de Arellano qui tous les matins allait entendre la messe à une église voisine du palais, en fut informé en rentrant chez lui, et ne prit pas la chose aussi gaiement. A l'instant même, on le vit, la fureur dans l'âme, mettre en mouvement tous les ressorts de la Camarilla. Le grand-inquisiteur Mier et le ministère s'associèrent à ses efforts. Des circulaires furent adressées à toutes les inquisitions du royaume (1), à tous les capitaines-généraux des provinces ; mais, à vrai dire, quelques-uns de ces derniers ne déployèrent pas une grande promptitude à s'y soumettre : enfin l'on promit de fortes récompenses à quiconque

(1) Voir pièces justificatives, n°. 4.

me découvrirait. Arjona , créature et agent de la Camarilla , était alors corrégidor de Madrid. Il mit en campagne une armée d'espions , se faisant de mon arrestation un véritable point d'honneur ; mais par un contraste bizarre , son propre frère , chanoine de la cathédrale de Cordoue , qui demeurait avec lui sous le même toit , avait été l'un des premiers à protéger ma fuite. Et tandis que le corrégidor infatigable à ma poursuite redoublait d'efforts pour s'emparer de ma personne , le chanoine attentif aux démarches de son frère ne montrait pas moins d'ardeur à me mettre à couvert de ses perquisitions.

Nugnez de son côté , secondé par un de ses amis , avait dressé son plan de défense , et l'amitié triomphait des intrigues de la Camarilla et de l'inquisition. Depuis le premier jour , Polo ne m'avait pas quitté. La nuit excepté , il était toujours avec moi. Belda , Nugnez d'Arenas , Zorraquin , Arco Arguero , Infantès et Manzanarès étaient les seuls qui connussent ma demeure : à eux seuls il était permis de me visiter. La prudence exigeait que je fusse privé de la société des autres. Cependant , pour satisfaire le désir bien naturel que j'avais de les voir et de leur témoigner ma reconnaissance , on convint qu'au- sitôt que je serais en état de sortir , on pro-

literait de la première nuit obscure pour me mettre en rapport avec eux. La promenade du Prado, fort solitaire à cette époque de l'année, fut choisie pour lieu du rendez-vous. Les soins du docteur Saumell, plus efficaces que ceux de son collègue Gil, firent avancer rapidement ma guérison, et je fus bientôt sur pied. Le cousin Murphy avait été désigné pour la première visite. Polo fut chargé de l'en avertir. En entrant chez lui il y trouva mon père qui, sur un bruit vague que son fils était de-rechef arrêté, avait conçu de nouvelles inquiétudes et venait auprès de Murphy chercher des consolations. Murphy rentra dans la salle avec Polo, et le présentant à mon père comme un de mes amis : « D'après ce que j'apprends à l'instant de Monsieur, lui dit-il, vous pouvez être tranquille ; votre fils est en sûreté, hors du royaume. » Et cette consolante fiction rendit l'espoir et le courage à ma famille.

Comme on le pense bien, le principal objet de mon premier entretien avec Murphy fut Ramona. Son zèle à me servir, la circonspection de toutes ses démarches, la franchise et la fermeté de ses réponses, son désintéressement qui lui fit constamment repousser toute espèce de récompense, avaient captivé au plus haut degré l'estime

et l'admiration de Murphy. Depuis mon évasion, nous ne savions rien de son sort ; un voile impénétrable cachait toutes les menées des inquisiteurs. Murphy connaissait les heures auxquelles elle avait l'habitude de sortir. Aussitôt qu'il apprit mon évasion, il avait été plusieurs fois pour la rencontrer ; mais toujours inutilement. Dès lors, il ne douta plus que la rigueur de l'inquisition ne pesât sur elle ; mais quoiqu'il fût le seul que les aveux de Ramona pussent compromettre , la discrétion de la jeune fille et sa constance à lui bien connues devaient suffire pour le garantir de la crainte du danger.

Un jour que Murphy voulait s'assurer de la fermeté de Ramona , elle lui dit du ton sec qui lui était habituel : « Depuis mon enfance j'ai vécu avec ces gens-là : l'inquisition ne m'effraie pas ; le prisonnier seul m'inspire de la pitié. » Une autre fois qu'il lui exprimait sa surprise de voir que les inquisiteurs avaient confiance en une femme , elle dit : « Si toutes les femmes avaient été à la même école que moi , elles sauraient mieux ce qu'elles valent , et combien la plupart des hommes sont cruels et faibles. » Enfin Murphy se laissant aller à une supposition assez naturelle , la plaisantait un jour sur la cause de l'intérêt qu'elle me portait. Ramona rougit , le regarda

d'un air dédaigneux , et lui tournant le dos :
« Monsieur , ne me donnez pas mauvaise opinion de vous : croyez-vous que je n'ai pas de caractère ? Parce qu'une femme s'intéresse à la vie d'un homme , faut-il pour cela qu'on la croie faible ? »

La conduite de Ramona prouva qu'il n'y avait pas de vaine jactance dans ses paroles. Murphy ne fut en aucune manière inquiété : ce qui eût été pour lui d'autant plus malheureux , qu'avant la première visite de Ramona , il n'avait jamais pris une part active aux affaires politiques. Son amitié seule pour moi l'avait engagé à me servir. Loin de faire partie d'aucune société secrète , il avait conçu pour tout ce qui ressemble à ce genre d'association une répugnance invincible , depuis qu'à son retour d'Amérique , en passant par la France , des escrocs de Paris sous le prétexte de l'affilier à une loge prétendument maçonnique , lui avaient escamoté son argent. Le mépris de Murphy pour la maçonnerie avait pris en lui de si fortes racines , que si , au lieu de ma jeune messagère , il s'était présenté chez lui un inconnu faisant des signes maçonniques , mon envoyé , disait-il , courait risque d'être mis à la porte , et moi de rester à l'inquisition.

Les rendez-vous nocturnes continuèrent d'avoir lieu au Prado : mais plus d'une fois nos expéditions ne se firent pas sans danger ou du moins sans alarme.

Le premier soir que je sortis avec Polo, je voulus passer devant la maison de mes parents, située dans le voisinage de ma retraite. Mes sœurs étaient au balcon, tranquillement occupées autour de ma mère. Tandis que mes yeux contemplaient ce spectacle avec attendrissement, Polo remarqua plusieurs hommes placés comme en sentinelles dans la rue, qui semblaient observer la maison. Dès lors il fallut songer à faire prudemment retraite, et enveloppés dans nos manteaux, nous eûmes le bonheur d'échapper inaperçus.

A certaines époques de l'année, nombre de fainéans circulent le soir dans les rues de Madrid, portant une lanterne et une sonnette, chantant des cantiques lugubres et monotones, exhortant les passants à faire pénitence de leurs fautes, et demandant l'aumône pour dire des messes destinées au repos des âmes de ceux qui sont morts en péché mortel. Les idées dominantes du gouvernement étaient alors si basement flattées dans certaine classe de la nation, qu'il n'était pas rare de rencontrer dans les rues des militaires même

décorés qui, pour se recommander auprès du ministre Eguia, portaient, avec l'épée, une sonnette et une lanterne. Cette espèce de confrérie était connue sous le nom de *Hermanos del pecado mortal* (Frères du péché mortel). Un soir au détour d'une rue, un de ces *hermanos del pecado mortal* vint nous présenter sa lanterne, en agitant sa sonnette et nous exhortant à contribuer au salut des âmes moins noires que la sienne. A qui penset-on que nous avions affaire ? A un lieutenant-colonel attaché au régiment de Valencey ; à ce même fiscal militaire qui s'était tant occupé de moi dans l'inquisition.

A quelques pas de là, nous eûmes une autre surprise moins plaisante. Une patrouille de gens armés commandée par le corrégidor Arjona, et barrant la largeur de la rue, marchait droit sur nous. Reculer était impossible sans exciter les soupçons : il fallut bien se résoudre à passer au milieu d'eux, et mon coude heurta celui du corrégidor, qui venait, à ce qu'on nous apprit plus tard, de faire des visites domiciliaires dans plusieurs maisons voisines de la mienne.

Ces divers accidents nous rendirent plus circonspects à l'avenir, et firent que Nugnez redoubla d'adresse pour parer le danger. Le marquis Mata Florida, bien connu aujourd'hui, l'un des

familiers les plus fanatiques du Saint-Office, avait organisé de sa seule autorité une troupe d'espions, qu'il payait de ses propres fonds, et qu'il avait lâchés contre moi. La maîtresse de l'hôtel où il était logé avait deux ou trois demoiselles. Nugnez fréquentait la maison depuis plusieurs années, et la famille, à l'insçu de l'hôte illustre, lui témoignait une estime particulière. Une muraille très mince séparait la chambre à coucher des demoiselles de l'appartement du marquis. Nugnez avait chargé l'une d'elles d'écouter attentivement tout ce qui s'y disait, et la demoiselle, empressée de lui faire plaisir, avait pratiqué dans le mur de séparation un trou étroit que cachait, du côté du marquis, un des tableaux qui ornaient la chambre. Chaque fois qu'elle voyait entrer quelqu'un chez le marquis, elle s'établissait en faction, prenait note de la conversation, et faisait son rapport à Nugnez qui toujours exactement averti détournait habilement les coups qui nous menaçaient.

Un des nôtres, très lié avec Nugnez, M. de C., le secondait avec activité dans ses opérations. Comme il fréquentait les principales maisons de Madrid, il nous fournissait souvent des renseignements fort utiles. Et non-seulement il surveillait les inquisiteurs, mais il trouvait encore le moyen de faire rire à leurs dépens.

Le conseiller de l'inquisition Etenar , dont j'ai déjà parlé , livré au plaisir du grand monde , donnait à l'occasion du jour de sa fête un grand dîner , où il avait invité plusieurs diplomates étrangers. L'ami de Nugnez était au nombre des convives. Beaucoup de personnes vinrent , suivant l'usage , déposer leurs cartes de visite sur la table du portier. Après le repas , on passa dans le salon pour prendre le café. L'ami de Nugnez , se découvrant à un jeune diplomate étranger qui n'avait rien à craindre de l'inquisition , l'initia dans la plaisanterie qu'il avait préparée , et au plus fort de la gaîté , le jeune diplomate adressant la parole au conseiller devant toute l'assemblée : « M. Etenar , vous aurez sans doute reçu aujourd'hui beaucoup de monde » ; et continuant sur un ton propre à flatter la vanité de l'inquisiteur , il finit par l'engager à faire apporter toutes les cartes de visite. Un domestiqué en présenta un cabaret tout rempli. On procéda à l'examen. Dans la revue générale des visiteurs , le nom de certaines dames connues fit sourire l'assemblée à plusieurs reprises ; mais quel fut l'étonnement , quand au milieu de cette collection de cartes de toute espèce , on en trouva une ornée d'allégories patriotiques , sur laquelle on lisait *Juan Van Halen en personne*. Tous les

regards se tournèrent vers le maître de la maison. La surprise se transforma en un rire général ; le conseiller Etenar , en homme de société , rit avec les autres ; l'anecdote se divulgua et les oisifs de Madrid en glosèrent chacun à sa manière.

C'est ainsi que , grâce à l'infatigable dévouement de mes amis , je bravai pendant plusieurs mois , au sein même de la capitale , et comme à leurs portes , les familiers du Saint-Office. Chaque jour cependant , le danger devenait plus imminent ; je ne pouvais pas espérer d'échapper toujours à leurs mains , et il était évident que , pour me mettre en sûreté , le seul parti à prendre était de quitter l'Espagne. Mes amis estimaient mon prompt départ indispensable , mais non de facile exécution ; car les recherches de la police inquisitoriale ne se bornaient pas à la capitale , elles s'étendaient dans toutes les directions et me tenaient comme en état de blocus à Madrid. Des avis particuliers qui arrivaient des provinces nous apprirent que des agents de l'inquisition , suivis , tantôt de paysans , tantôt de la force armée , avaient fait des visites domiciliaires dans la ville de Ronda , en Andalousie , et parcouraient les routes environnantes. Par là , le chemin de Gibraltar m'était fermé. Des recherches non

moins rigoureuses dans l'Estramadure m'interdisaient également l'entrée du Portugal ; enfin , en même tems qu'on interrompait le sommeil des paisibles habitans de Ronda , on me cherchait soigneusement à Victoria , où nul n'avait peut-être jamais entendu parler de moi.

Un des nôtres qui habitait Miranda sur l'Èbre , et entretenait une correspondance active avec les patriotes des environs , écrivit à Polo le 26 Avril : « Il faut que l'amí Suelto (c'est le nom qu'ils m'avaient donné) soit bien sur ses gardes en passant les ponts et les bateaux ; car tous les gardes sont très vigilants , et on leur a promis de bonnes récompenses , s'ils l'arrêtent. » Un autre nous écrivait qu'il savait d'une manière positive que chaque semaine l'inquisition de Madrid recevait de tous les points de la Péninsule des circulaires relatives à l'ordre de mon arrestation. Ces divers renseignements s'accordaient avec ceux que Nuguez recueillait à Madrid même , et nous firent voir que ma lettre à Castagneda , bien qu'il l'eût transmise à ses collègues , n'avait pas produit l'effet désiré. Quoi qu'il en soit , ma fuite par les Pyrénées fut arrêtée comme la plus praticable et la plus exempte de dangers. L'état de ma santé me permettait d'entreprendre le voyage. Nous étions à la fin d'Avril ; le printems avançait ; les

neiges des Pyrénées commençaient à fondre; mon départ fut résolu.

J'ai déjà dit que mes amis, par des précautions qui affligeaient mon cœur, et que pourtant la prudence commandait, avaient soigneusement caché à ma famille ma présence à Madrid. Un de mes frères qui voyait souvent le colonel du régiment de Valençey, Don Patricio Dominguez, lui exprimait chaque fois les plus vives inquiétudes sur mon compte. Dominguez, touché de sa peine, n'eut pas la force de pousser la discrétion aussi loin que Murphy. Mon frère le pressa, revint tous les jours à la charge, et Dominguez, prêt à tout lui avouer, traça de couleurs si vives devant nous la situation de mon frère, qu'il reçut l'autorisation de découvrir enfin un secret que moi-même j'aurais eu de la peine à tenir plus long-temps caché.

Le lieu du rendez-vous fut fixé au Prado. Mes deux frères s'y rendirent. Quand le moment arriva de se séparer, Dominguez, Polo et Murphy crurent leur donner l'exemple en se retirant les premiers; mais eux, se voyant seuls avec moi, me déclarèrent qu'ils ne voulaient plus me quitter. En leur faisant connaître ma demeure, j'aurais pu compromettre, et à coup sûr, j'aurais mécontenté mes amis qui, par mesure de prudence, et

pour eux et pour moi, avaient environné mon domicile du plus grand mystère. Je fus donc obligé d'user d'adresse avec mes frères. Après leur avoir fait parcourir les deux tiers de Madrid, je feignis d'être arrivé près de ma demeure, et j'obtins enfin, non sans grande peine, qu'ils me fissent leurs adieux.

Je m'étais si bien éloigné de ma route, que près d'une demi-lieue me restait à faire pour arriver à mon véritable domicile. Cette fois, je ne pris pas les détours ordinaires, et je me vis forcé de traverser quelques-unes des rues qui avoisinent le théâtre. Le spectacle venait de finir. Enveloppé dans mon manteau, je me mêlai à la foule qui sortait. Une dame, éclairée par un laquais, marchait derrière moi, suivant de près mon pas rapide. Ni mon déguisement, ni la nuit n'avaient pu me cacher à son œil pénétrant. Elle s'approche, me tire doucement par le manteau, et me dit à voix basse certaines paroles qui ne pouvaient être comprises que d'elle et de moi. Je continue ma route en doublant le pas, et feignant de ne pas l'entendre. Ce silence ne fait qu'irriter son obstination : elle persiste à me suivre, jusqu'à ce qu'enfin arrivé dans une rue peu fréquentée, force me fut de m'arrêter et de répondre. Cette ombre opiniâtre à m'accompagner était une dame

du grand monde , non moins favorablement dotée par la nature que par la fortune. Dès qu'elle me reconnut, un mouvement généreux l'avait déterminée à me suivre, afin de m'offrir les secours dont elle supposait que, dans ma situation , je pouvais avoir besoin. Touché de cette démarche hardie et généreuse , j'en témoignai ma reconnaissance , mais sans accepter pourtant les services qu'on m'offrait. On insista vivement, et l'on ne céda enfin que lorsque mes observations eurent démontré que non-seulement ces secours m'étaient inutiles, mais qu'ils pouvaient m'être préjudiciables (1).

Cependant les préparatifs de mon voyage continuaient à se faire dans le secret , et le moment du départ approchait. Polo avait juré qu'il ne se séparerait de moi que lorsqu'il me verrait hors de danger. Il fut décidé que je partirais à cheval avec lui , tous deux revêtus d'un caractère public capable d'imposer du respect à ceux qui voudraient inquiéter notre marche. Nous de-

(1) Je n'ai plus eu depuis l'occasion de voir cette dame ; elle n'existe plus. Un écrivain accrédité , trompé par le récit de quelqu'un de mes compatriotes mal informé , a rapporté cette singulière rencontre d'une manière toute différente dans un ouvrage qui a paru à Londres au commencement de 1826.

vions nous diriger vers la Navarre, traverser les Pyrénées, la France, et passer à Londres, d'où mon compagnon retournerait à Madrid. Polo, sous le prétexte d'aller passer quelques mois chez ses parents dans les environs de Burgos, obtint du gouvernement une permission temporaire.

Restait une dernière démarche qui n'était pas la moins difficile : celle de se procurer un passeport signé en blanc de la main du ministre d'état. Le passeport fut délivré (1). Une fois hors de l'Espagne, cette sauve-garde ne pouvant plus nous servir, nous prenions, Polo et moi, un rôle plus modeste. Nous nous faisons passer pour des marchands de laine de la Castille. Et à cet effet, nous eûmes la précaution de nous pourvoir d'une certaine quantité d'échantillons ainsi que d'un passeport de l'autorité civile.

Quelques jours avant mon départ, mes amis préparèrent une réunion patriotique extraordinaire. La maison des deux P....., qui par sa position écartée offrait le plus de sûreté, fut choisie pour le rendez-vous nocturne. A l'heure indiquée, Polo m'engagea à sortir avec lui. Après avoir traversé les deux tiers de la ville, nous arrivâmes devant la porte d'une maison qui m'était inconnue. Tout était fermé et tout silen-

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.

cieux. Polo frappe trois coups. Un des maîtres de la maison ouvre, me prend par la main, me remet une épée nue. Nous montons un petit escalier obscur, et je me trouve dans une salle allégoriquement illuminée. Au-dessus de la porte, on lisait une inscription, emblème distinctif de notre institution.

Dans cette mystérieuse enceinte, étaient rangés en demi-cercle un nombre choisi d'amis qui m'attendaient pour me donner un solennel adieu. Leur commune bienveillance m'appela à l'honneur de présider l'assemblée. L'un d'entr'eux prit la parole et prononça un discours aussi touchant qu'énergique. J'exprimai, à mon tour, tous les sentiments dont mon âme était pénétrée, et je priai mes amis d'être les organes de ma reconnaissance envers tous ceux qui, de la Corogne à Valence, de Cadix à Bilbao, s'étaient intéressés à la conservation de mes jours. Au moment de me séparer d'eux, je reçus, entr'autres gages d'estime et d'amitié, un certificat revêtu de leurs signatures qui constatait mes souffrances à l'inquisition. Ce précieux diplôme était orné de dessins allégoriques représentant les circonstances les plus intéressantes de mon évasion (1).

(1) Il se trouve depuis 1818 entre les mains du duc de Sussex.

Mes deux frères, n'étant pas affiliés aux sociétés secrètes, n'avaient pu être admis à la réunion. Quand je leur appris mon départ, et que Polo seul, avec un autre ami, était autorisé à m'accompagner, leurs reproches éclatèrent, et ils déclarèrent que rien au monde ne les empêcherait de partager avec moi les dangers des premiers pas. En vain j'eus recours à tous les conseils que la raison me dictait, en vain Dominguez et Polo voulurent les détourner, en vain Murphy, touchant le côté sensible, leur représenta le triple malheur qui frapperait à la fois nos parents, si quelque accident imprévu nous arrêtait dans notre entreprise : tout fut inutile. Leur résolution de me suivre était inébranlable : leur chaleur entraînant triompha de nos craintes ; et dès lors ils travaillèrent activement à seconder ma fuite.

A l'heure de la soirée où la prudence exigeait que je quittasse ma retraite, le passage des portes était sévèrement gardé ; des patrouilles de cuirassiers circulaient dans les remparts. Pour éviter l'attention des douaniers, qui en Espagne sont en même tems employés du fisc et de la police, on convint que je sortirais à pied, accompagné de Belda. La ville d'Alcala de Henares, à 5 lieues de Madrid, fut l'endroit fixé pour

notre premier gîte nocturne. Polo alla m'y attendre avec un autre ami. Mes frères, sortis à cheval de la ville pendant le jour, étaient venus vers la soirée se promener dans la campagne à quelque distance de la porte d'Alcala. Huit heures sonnaient quand nous étions à la porte (1). Les douaniers, fort occupés autour d'une voiture qui venait d'arriver, ne prirent pas garde à deux piétons, et à cent pas de là nous rencontrâmes mes frères. L'un d'eux me céda sa monture. Accompagné de mon autre frère, je mis mon cheval au galop, et bientôt je perdis de vue la ville, emportant avec moi le regret bien sensible de ne pas avoir embrassé mon vertueux père, ma mère, mes sœurs, de n'avoir pu ni sauver ni revoir l'héroïque amie à qui je devais la liberté, et qui expiait cruellement dans les fers son dévouement et sa fidélité.

(1) Le jour même où je quittai Madrid, l'inquisiteur-général Mier mourut ; et tandis que je traversais le soir avec Belda les rues de la capitale, il était exposé au public sur les velours noirs d'un des salons de son palais.

CHAPITRE XXI.

Expatriation. — Arrivée à Londres. — Polo.

Ramona.

Après quatre heures d'une course rapide, sans autre accident que la rencontre d'une patrouille de cuirassiers qui nous causa un instant une chaude alarme, nous étions dans la plaine d'Alcala. Infantès, attaché à l'école du génie établie dans cette ville, y tenait un appartement; c'était chez lui que nous devions nous arrêter. Il se posta à l'entrée de la ville pour m'attendre, et dès qu'il m'aperçut, il vint au devant de moi. Je descendis de cheval, je serrai la main à mon frère qui tourna bride vers Madrid, et, au milieu du silence de la nuit, nous entrâmes dans la ville. Arrivés chez Infantès, j'y trouvai Polo et Zorraquin. Manzanarès ne tarda pas à nous rejoindre, et, après le souper servi par un fidèle domestique, nous nous préparâmes à partir. Le plan du voyage fut de nouveau arrêté. Notre direction était vers l'Èbre, en évitant autant que possible, de traverser les villes. Je revêtis le costume qui conve-

nait au rôle que j'allais jouer. Polo devait passer pour mon secrétaire. Manzanarès nous accompagna à pied jusqu'au faubourg, et une fois sortis, nous précipitâmes notre course de toute la rapidité de nos chevaux. Notre but était de nous éloigner ce jour-là de Madrid autant que nous le pourrions, et de nous écarter du grand chemin de Guadalaxara avant la fin de la nuit. Un incident fâcheux nous fit perdre la direction de notre route. Après avoir traversé de grandes prairies couvertes de troupeaux de mérinos, nous arrivâmes vers midi près d'une maison de campagne, où nous voulûmes nous arrêter pour y rafraîchir. En entrant dans la cour, les chiens se mirent à aboyer avec un tel acharnement qu'ils firent accourir tous les domestiques de la maison, et avec eux l'intendant, dont la figure m'était si connue que je fis volte-face sans lui laisser le tems de reconnaître la mienne. Nous étions sur les terres du duc de l'Infantado; et il nous fallut une demi-heure de course pour en sortir.

Un petit hameau fut le premier gîte où nous nous arrê tâmes après avoir retrouvé notre route. Un bon vieillard, dont la vénérable chevelure s'échappait en boucles blanches de dessous sa *montera* à double corne, nous offrit l'hospitalité :

c'était le père du curé de l'endroit. Il nous présenta à sa femme qui se hâta d'aller préparer les lits, tandis que lui-même, occupé à apprêter le chocolat, nous avait installés sur les bancs de bois enfumés qui entouraient le foyer de sa cuisine. Polo, élevé à la campagne, fut bientôt familiarisé avec nos hôtes : de propos en propos, il lança le bon laboureur dans les matières politiques. Le vieillard ne se fit pas faute de répondre : et le poids des impôts, et les actes arbitraires des agents subalternes, et les privilèges de la noblesse furent tour-à-tour l'objet de ses lamentations.

Au point du jour, notre hôte vint nous éveiller, et s'offrit à nous conduire à travers les sentiers étroits et tortueux que nous avions à passer pour rejoindre notre route. Chemin faisant, le vieillard nous faisait remarquer avec orgueil l'effet pittoresque des belles vallées qui s'étendaient dans une longueur de plusieurs lieues, de son hameau aux montagnes de Somosierra. C'était par une matinée riante du printemps, et le soleil éclairait à souhait pour le plaisir des yeux ce grand et magnifique tableau. Le bon vieillard en nous quittant, nous serra affectueusement les mains ; et nous étions déjà loin de lui, que par ses gestes expressifs il nous adressait encore ses adieux.

Vers le milieu du jour , nous descendîmes dans une pauvre auberge du bourg de Torremocha. Tandis que la maîtresse s'occupait à grand bruit des apprêts de notre dîner, les cris des enfans, récolte toujours abondante dans la cabane du pauvre , nous annoncèrent qu'il arrivait des soldats; et un sergent suivi de douze fantassins entra dans l'auberge. Nous n'étions pas d'abord très rassurés sur l'objet de cette visite inattendue ; mais au salut respectueux que me fit le chef de la troupe, je vis bien que ce n'était pas à nous qu'il en voulait. Il était à la recherche des malfaiteurs qui infestaient le pays ; et telle était la misère des habitants de Torremocha, que la plupart en faisaient partie ; aussi les soldats furent-ils traités en véritables ennemis. Ils avaient beau présenter leur mince bourse pour avoir à manger , il n'y avait rien pour eux dans l'auberge ; ils demandèrent de l'eau , on leur en donna que nos chevaux avaient refusée. Ce genre d'accueil fait aux soldats nous donna à penser que pour mettre la main sur quelques-uns des malfaiteurs qu'ils cherchaient , il n'était pas besoin , peut-être , qu'ils sortissent de l'auberge.

La seconde journée de notre voyage se termina au village de Sauquillo. Nous trouvâmes

les principaux de l'endroit, au nombre desquels était l'alcade, réunis devant la boutique du maréchal-ferrant. L'alcade s'avança vers nous d'un air respectueux, non pour nous demander nos passeports, mais pour nous indiquer une maison où nous serions, disait-il, traités en grands seigneurs. Comme nous avions soin, à chaque station, de dire que nos domestiques s'étaient égarés, l'obligeant alcade poussa la complaisance jusqu'à nous fournir un palefrenier pour nos chevaux. Nous recommandâmes, en entrant dans l'auberge, de les tenir prêts pour le lendemain de bonne heure. « Demain, Messieurs, dit l'hôtesse, occupée en ce moment à déboutonner les guêtres de son gros époux, c'est un jour de fête; mais mon confesseur dit la messe à une heure fort commode pour les voyageurs. » Il fallut accepter l'invitation et se rendre, au lever de l'aurore, où nous appelait le son de la cloche pieuse.

D'aussi loin que le curé nous aperçut, il nous députa son sacristain, qui nous conduisit en grande cérémonie auprès du maître-autel, au banc où siégeait le Conseil de ville. Le service fini, voulant reconnaître la civilité du curé, nous l'engageâmes à prendre le chocolat avec nous, et nous partîmes, non moins satisfaits de M. le curé que de M. l'alcade de Sauquillo.

Afin de réparer le tems perdu, nous marchâmes toute la journée sans prendre de repos, jusqu'à ce que la nuit, déjà avancée, nous força de faire halte dans un endroit nommé Moncayo, situé au pied de la fameuse montagne de ce nom, qui s'élève, entre la Castille et l'Arragon, comme une énorme pyramide d'où s'échappent, soit par des sources, soit en cascades, les eaux qui vont baigner les deux provinces qu'elle sépare.

En partant de Moncayo, nous suivîmes le grand chemin qui conduit de cet endroit à l'Èbre : c'était le seul moyen de traverser, sans crainte de nous égarer, ce pays montagneux. Suivant notre itinéraire, nous devions passer, ce jour-là, par Safra ; une pluie abondante favorisa notre entrée et notre passage, et nous traversâmes les rues sans autre rencontre désagréable que les armoiries de l'inquisition qui décoraient la porte de quelques maisons.

En descendant de la hauteur où s'élève Safra, nous trouvâmes, sur le côté de la route, une auberge où la pluie, toujours croissante, nous força de chercher un abri. Les fatigues du voyage, et sans doute aussi le mauvais tems, avaient renouvelé les douleurs que j'éprouvais au bras. Le lendemain, il ne me fut pas possible de me remettre en route. Mais grâce aux bons soins de

mon fidèle compagnon devenu mon médecin et mon garde-malade, dès le jour suivant, j'étais sur pied et capable de continuer le voyage. Nous fûmes redevables à notre hôte, assez bavard, de quelques communications intéressantes dont nous ne manquâmes pas de faire profit. Il nous raconta comment, deux ans auparavant, le général Renouales, qui, impliqué dans une affaire d'état, avait été forcé de s'expatrier, était venu, sous les habits d'un moine, prendre un gîte dans son auberge. Sur quoi il ajoutait cette réflexion toute-fait touchante : « Ah ! si j'avais pu deviner cela, je n'aurais pas manqué de livrer M. le général à la justice de Safra, et je serais maintenant plus riche que je ne le suis. » Ce brave homme apprit aussi à Polo que les postes de l'Ebre étaient relevés chaque jour par les douaniers de Safra ; que ces Messieurs avaient l'habitude de s'arrêter chez lui en passant, et qu'il les attendait d'un moment à l'autre. Polo accourut me donner la nouvelle ; mais la nuit était trop avancée et trop obscure pour songer à quitter l'auberge.

Au premier crépuscule, nous vîmes s'avancer vers la maison six douaniers armés qui, de la crosse de leurs fusils, se mirent à frapper avec violence contre la porte. Polo descendit, s'approcha d'eux familièrement, et leur demanda

d'un ton dégagé si, par hasard, ils n'avaient pas rencontré les domestiques du colonel *Don Manuel Suelto* qui s'étaient égarés. A ce mot, les douaniers s'inclinèrent devant le secrétaire du colonel, burent une rasade d'eau-de-vie à la santé des voyageurs, et sortirent de l'hôtel sans attendre le réveil de l'hôte. Nous ne tardâmes pas à les suivre. Arrivés sur les bords de l'Èbre, d'autres douaniers vinrent à notre rencontre ; je leur montrai sous mon manteau les insignes de mon grade (1). Polo leur recommanda de dire à nos gens, quand ils se présenteraient, de presser leur marche. On nous laissa passer sans obstacle, et bientôt nous fûmes à l'autre côté de l'Èbre. Mais, en laissant le fleuve derrière nous, nous entrions dans la Navarre, où la route devenait à chaque pas moins sûre.

La ville d'Olité, fort anciennement connue dans les fastes de la Navarre, se découvrit à nous vers la fin de la journée. Dans le grand nombre d'habitants que cette ville renferme, nous n'avions pas un ami sur lequel nous pussions compter. Le cheval de Polo étant défermé, il fallut y passer la nuit.

(1) Les chefs, en Espagne, les portent comme les Autrichiens, sur les revers des manches.

Polo, au moyen de mon passeport, nous fit donner un logement dans une maison particulière qui offrait plus de garantie qu'un hôtel contre la police. Aux armoiries taillées en relief au-dessus de la porte de la maison, nous vîmes que nous étions logés chez un de ces nobles dont fourmille Olité. L'accueil qui nous fut fait, avait quelque chose de chevaleresque ; la dame de la maison nous traita avec des égards dignes d'anciens preux, et nous témoigna le regret que son mari ne pût partager avec elle les soins de l'hospitalité. Un gentilhomme campagnard, un curé, un capucin, une collection de vieilles femmes composaient la société de la dame. On servit un abondant souper : la maîtresse me fit asseoir à côté d'elle, et Polo entre le curé et le capucin. Le premier portait sur ses habits l'odieuse décoration du Saint-Office, auquel il se faisait gloire d'appartenir. Il vanta à son voisin l'éclat de la cour, les bontés du roi, le bonheur de ses sujets : et Polo d'applaudir, et de surenchérir sur les louanges du curé, exaltant d'une voix pathétique la prépondérance diplomatique du gouvernement, les bienfaits de l'inquisition, l'influence de la Camarilla. De là, on se jeta dans la politique extérieure : le familial qui n'était pas de première force sur sa carte d'Europe,

parla de la Suisse et de la Suède comme d'un seul pays ; et Polo, avec un sérieux impertubable lui glissa adroitement un compliment sur ses connaissances géographiques. Pour moi , je craignais à chaque instant de nous trahir en éclatant, et je ne vis pas sans plaisir s'abréger les longueurs du dessert. La digestion bruyante de l'inquisiteur, les bâillements du moine, l'assoupissement des vieilles femmes, annoncèrent la fin du repas. La maîtresse de la maison nous permit de nous retirer ; mais avant de nous livrer au sommeil, nous eûmes soin de nous assurer que l'inquisiteur avec lequel nous étions destinés à passer la nuit sous le même toit, était de son côté profondément endormi. Le moine et l'inquisiteur devaient retourner le lendemain à Pampelune, à l'occasion de la Fête-Dieu. Peu désireux d'avoir ces deux Messieurs pour compagnons de route nous prîmes les devants, et le jour n'avait point paru que déjà nous tournions le dos à la noble cité d'Olité.

Après Olité, la première ville que nous devions rencontrer avant d'arriver aux Pyrénées , était Pampelune, résidence du vice-roi, dont la famille me connaissait très particulièrement. Laisant cette place sur notre gauche, nous nous arrêtâmes à trois lieues de là , dans une auberge

où Polo retrouva trois demoiselles qu'il avait connues à l'époque du siège de Pampelune , en 1813.

Un de nos amis de Madrid nous avait recommandé une auberge qui n'était éloignée que d'une journée du terme de notre voyage. Il nous avait donné l'assurance que nous pouvions nous fier au maître de la maison, et nous en rapporter en toute sécurité aux renseignements que nous lui demanderions pour passer la frontière. Le brave aubergiste à qui l'on nous avait adressés avait fait ses preuves de patriotisme. Au tems de la guerre de l'indépendance, il avait été en mainte occasion fort utile aux opérations du général Mina qui l'estimait beaucoup, et pour lequel il était facile de s'apercevoir que l'aubergiste avait conservé un vif attachement. Le premier conseil qu'il nous donna, ce fut de nous mettre à la suite de plusieurs contrebandiers, qui, traversant les neiges par des sentiers presque inaccessibles, devaient passer les Pyrénées le lendemain. Ce projet nous parut sujet à des inconvénients. Prendre un guide était plus convenable ; mais la difficulté de nous procurer un homme sûr nous fit renoncer à cette idée. Enfin après beaucoup d'incertitudes, nous confiant au sort qui nous avait jusqu'alors protégés, nous résolûmes, qu'on

qu'il en pût arriver, de nous présenter hardiment à la frontière, sous la seule garantie de notre passeport.

Nous partîmes de grand matin. A midi nous étions à Berrueta, petit village placé sur une éminence, d'où nos yeux découvrirent la riante vallée d'Elizondo, fermée au loin par les monts Pyrénées couverts de neige à leur sommet.

Elizondo, dernier village espagnol, qu'on rencontre avant la frontière, se compose d'une seule rue qui s'étend de chaque côté de la grande route.

Les douaniers nous laissèrent passer sans difficulté, trompés, sans doute, par les insignes de colonel que je laissais voir à dessein.

Restait la dernière ligne à traverser. Après deux heures de marche sur une montagne escarpée, nous nous trouvâmes en présence des douaniers. A l'instant même, l'un d'eux s'avance pour nous demander notre passeport. Je le remets d'un air calme. Un quart d'heure s'écoule, et rien ne reparait. Quelques-uns des douaniers qui nous entouraient s'approchent de nos chevaux, et nous examinent d'un oeil soupçonneux. Polo allume son cigarre au cigarre de son voisin; il entame gaiement la conversation; mais, pour toute réponse, on nous prie, avec une

politesse fort équivoque, de descendre de cheval. Dans le même moment, j'aperçois à la fenêtre du bureau où l'on examinait mon passeport, deux yeux perçants fixés sur moi avec attention. Alors le chef du poste se montre, tenant mon passeport, qu'il confronte avec une autre feuille. « Votre signalement, me dit-il, s'accorde parfaitement avec celui que j'ai ici. J'ai ordre de ne donner crédit qu'aux passeports signés par le vice-roi de Navarre. Avez-vous vu les autorités de Pampelune ? » Je répondis, avec une certaine dignité qui parut imposer aux douaniers, que je croyais que la signature du ministre apposée à mon passeport, et que les fonctions dont j'étais revêtu, m'auraient dispensé de tant de formalités ; qu'apparemment les autorités de Pampelune en avaient jugé ainsi, puisqu'elles m'avaient laissé passer sans mot dire. Le chef des douaniers, pendant que je parlais, nous regardait alternativement, Polo et moi ; et d'un air plus embarrassé que respectueux, il rentra dans son bureau. Dix minutes après il revint, le bonnet à la main, et me remettant le passeport : « M. le colonel, excusez-moi si je vous ai fait attendre ; mais votre signalement a tant de ressemblance avec celui d'un certain officier, nommé Van Halen, que

j'ai cru un instant..... Mille pardons, M. le colonel. » Et faisant signe d'ouvrir la barrière, il nous souhaite un bon voyage.

La barrière franchie, les douaniers nous ont bientôt perdus de vue; les pas de nos rapides coursiers foulent le sol de la France, nous mettons pied à terre, et, comme deux amis échappés du naufrage, nous nous tenons long-temps embrassés. Ici finit notre rôle de diplomates: mes insignes de colonel sont déposés. *Don Manuel Suelto* se transforme en marchand de laine; son secrétaire en commis; et, sous ce rôle plus modeste, après un court séjour à Bayonne et à Bordeaux, nous arrivons à Paris, et nous descendons à l'*Hôtel de la Belgique*, rendez-vous de plusieurs de nos compatriotes les plus respectables parmi les réfugiés. Vingt jours après, nous débarquions (vers la fin de Juin 1818) sur les côtes d'Angleterre, terme définitif de notre voyage. C'était justement l'époque des élections parlementaires. La physionomie bizarre et pittoresque qu'offre en ces circonstances cette terre de la liberté, fut pour nos yeux un spectacle aussi nouveau que récréatif.

Le lendemain de notre arrivée à Londres, Polo se fit connaître à deux réfugiés espagnols, qui lui procurèrent les moyens d'un prompt

trajet. Le but de mon généreux compagnon était rempli : j'étais en sûreté, j'étais libre; mais pour lui allait recommencer le danger. Son absence prolongée était de nature à le compromettre gravement en Espagne. Un brick anglais marchand étant prêt à mettre à la voile pour l'un des ports septentrionaux de la Péninsule, le capitaine, bon Écossais, instruit de la situation de Polo, se montra disposé à lui rendre tous les services qu'elle exigeait. Polo se décida à partir, et trois jours après mon arrivée à Londres, je reçus, à l'embouchure de la Tamise, les adieux d'un ami qui, pendant cent cinquante jours d'agitation presque continuelle, ne s'était pas détaché d'auprès de moi; qui, avec une égalité d'esprit inaltérable, partagea les dangers dont j'étais menacé, et se dévoua tout entier à l'amitié, avec autant de désintéressement et de courage, qu'il se sacrifia peu après pour la patrie.

Le brick anglais mit à la voile. En quelques jours la traversée fut faite. Polo vint débarquer secrètement à la Corogne. Nos amis du port l'accueillirent, le cachèrent, lui donnèrent les moyens de continuer sa route jusqu'à Madrid. A son arrivée, ceux qui n'étaient pas dans le secret lui demandèrent s'il s'était bien amusé à la campagne.

Un an après, et pour une cause étrangère à ce voyage, Polo subit à son tour, ainsi que Nugnez, Belda et plusieurs autres, les persécutions de nos ennemis. Accablé de souffrances, près de succomber dans un des cachots de la prison publique de Madrid, Polo dut la vie et la liberté à l'élan national de 1820. Ce ne fut aussi qu'à cette époque qu'Esbry et Serafin del Rio sortirent de l'inquisition de Murcie. Les malheurs qui suivirent jetèrent Polo, avec tous ses amis, sur la terre d'exil. Réfugié d'abord en Angleterre, Polo, dont l'âme ardente et généreuse ne pouvait s'habituer au spectacle déplorable que présente notre malheureuse patrie, alla se réfugier à Gibraltar, prêt à voler au premier signal de liberté qui partirait de la Péninsule.....

Au moment où ma plume se plaisait à tracer ces souvenirs, un coup inattendu est venu frapper Polo dans la force de son âge. Fidèle à son caractère, invariable dans ses sentiments, il a fermé les yeux en chantant des airs patriotiques. Son pays a eu sa dernière pensée, et ses derniers accents ont été pour la liberté.

On se rappelle que le lendemain de ma fuite, Ramona avait été enfermée en même tems que Marcelino dans un cachot, privée de toute

communication et livrée à la garde de Don Juanito. Elle était accusée, la malheureuse, sur la déclaration de Don Marcelino, de ne pas avoir fermé la porte de la prison qui communiquait avec l'appartement de son maître, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre. Et c'en était assez pour autoriser contre elle les persécutions du Saint-Office. Huit mois entiers elle fut soumise aux épreuves les plus cruelles. Un seul mot pouvait la sauver : en nommant Murphy, elle détournait sur lui toutes les vengeances. Ramona soutint jusqu'au bout son inébranlable fermeté; jusqu'à ce qu'enfin l'inquisition, lasse de rigueurs inutiles, se débarrassa de la victime, en la condamnant à passer le reste de sa vie dans une maison de réclusion (1). Elle fut comme les autres

(1) Marcelino fut envoyé aux galères pour dix ans. Redevenu libre à la même époque que Ramona, il retourna à Madrid et obtint du gouvernement constitutionnel un emploi dans l'administration des finances. Il est probable qu'au retour de l'absolutisme, il aura trouvé moyen de conserver sa place.

De tous les familiers actifs de l'inquisition, Don Juanito fut le seul qui osa rester à Madrid en 1820 et braver l'exaspération du peuple. Quand il vit son ancien camarade placé, possédé comme tant d'autres de la manie des emplois, il chercha à se recommander à la bienveillance du gouvernement en s'enrôlant comme volontaire dans la

délivrée au commencement de l'année 1820, après vingt-cinq mois de captivité.

Étrangère aux opinions politiques dont le triomphe la sauva, Ramona avait tout fait pour un homme dont le malheur seul avait excité sa pitié. Ferme autant que compatissante, en me secourant elle ne suivit que la seule impulsion de son cœur.

Fidèle à ses premiers sentiments, elle donna sa main à l'homme qu'elle aimait avant son infortune, et inaccessible à l'ambition comme à l'intérêt, jamais elle ne chercha à sortir de son humble condition.

A mon retour en Espagne, Ramona trouva en moi un frère reconnaissant. Du jour où je m'unis à la femme de mon choix, elle devint l'amie de ma nouvelle compagne. Depuis qu'un second

compagnie des grenadiers du 1^{er} bataillon de la milice nationale de Madrid, commandé par un de mes deux frères. Celui qui tout à l'heure portait sur la poitrine les décorations sanguinaires du Saint-Office, prit la cocarde patriotique, et remplit avec une exactitude exemplaire ses devoirs de milicien. Dans la célèbre journée du 7 Juillet 1822, où la garde royale insurgée fut repoussée jusque dans le palais du monarque par les miliciens accourus aux armes, Don Juanito, ferme à son poste, se distingua dans l'action. Il reçut un coup de balle à la tête et tomba mort devant les balcons du roi.

exil m'a séparé d'elle, j'ai fait tous les efforts que permet ma position pour attirer Ramona auprès de moi ; mais se croyant par son état d'obscurité à l'abri de nouvelles persécutions, et vouée toute entière aux soins de son époux malade et souffrant, Ramona m'a jusqu'aujourd'hui refusé cette dernière preuve d'amitié.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

**PIÈCES
JUSTIFICATIVES**

DE LA

De première *De* partie.

PIÈGES

JUSTIFICATIVES.

(N^o 1, page 5.) *Lettre de Van Halen au comte
Survillers.*

Monsieur ,

Fidèle à ma parole et suivant l'exemple des personnes respectables qui vous entourèrent en Espagne , j'ai sacrifié auprès de vous les premières années de ma jeunesse. Des outrages ineffaçables dans mon cœur en ont été le seul résultat. Je les ai cachés à tout le monde aux dépens , peut-être , de ma réputation. J'aurais voulu pouvoir aussi les cacher à moi-même. Ma discrétion vous est connue et tout commentaire serait inutile pour vous. Je vous avais cherché magnanime et reconnaissant à l'époque où vos droits monarchiques étaient expirants ; ce que je vous ai trouvé , il est désagréable d'en faire le récit : le salon de votre bibliothèque , vos anciens serviteurs , et même votre digne et respectable épouse furent témoins de cette scène.

Comme monarque vous avez témoigné de l'estime pour mon attachement à l'indépendance raisonnable de mon pays , que vous avez vu , s'il m'est permis de le dire , scellé de mon sang , en luttes partielles avec ceux qui , tout en prétendant vous soutenir , osèrent insulter ma patrie.

Comme prince français , et comme tel , totalement étranger pour moi , vous me fîtes douloureusement sentir

que de votre procédé envers moi à ma réconciliation avec le pays auquel je dois le jour, il n'y avait qu'un pas : il fallait le faire ; je le devais, je le fis.

Les vicissitudes humaines, après douze ans de singuliers et extraordinaires événements, nous font rencontrer sur cette terre hospitalière. Je dois donc saisir avec empressement cette occasion de vous demander une explication de l'affront personnel, aussi peu attendu de ma part qu'injuste de la vôtre, que je reçus alors. Je la demande et ose l'attendre de votre bonté. J'attends plus. Je me flatte que vous n'attribuerez pas cette requête à des motifs indignes de moi, que vous n'ajouterez pas à une première offense, celle d'imaginer qu'un intérêt vénal soit capable d'en effacer la pénible impression.

Non, Monsieur, trois lignes d'explication sur un ancien événement si pénible à mon âme, sont seules capables de la tranquilliser. C'est tout ce que je demande ; et ce que je me flatte que vous ne me refuserez pas.

J'ai l'honneur, etc.

D. J. VAN HALEN,

Philadelphie, le 20 août 1825, ,
rue Seconde, sud, n° 129.

(N° 2, page 26.) *Circulaire du ministère de la guerre adressée à tous les capitaines-généraux des provinces.*

Capitanie générale de l'Andalousie.

S. Exc. le secrétaire d'état au département de la guerre me dit en date du 28 avril dernier ce qui suit :

« Excellence, je viens de faire part au roi d'un exposé

que lui a adressé Don Juan Van Halen, capitaine au régiment de chasseurs à cheval de Madrid, dans lequel il demande qu'on rende publique son innocence, attendu qu'il n'a pas mérité la prison qu'il a soufferte, ayant été conduit à Marvella en criminel d'état. En considération de sa juste demande et ayant sous les yeux les ordres expédiés pour son arrestation, lesquels ont été supposés, et pour lesquels l'on fait maintenant les recherches nécessaires, S. M. a daigné y consentir.

» Par ordre du roi, je le communique à V. Exc. pour le faire connaître à tous les corps sous votre commandement. »

(*Ordre du jour de la garnison de Cadix, 13 mai 1816.*)

(N^o 3, page 169.) *Enquête judiciaire faite à Madrid, le 15 juin 1821, par le juge de première instance, ministre honoraire, magistrat Don Angel Fernandez de Los Rios, à la sollicitation de Don Juan Van Halen, etc. (1).*

A. F. de Los Rios à Don Juan Romero Alpuente.

Signor Don Juan Romero Alpuente, député aux Cortès :

Don Juan Van Halen se présenta à mon bureau le 3 du courant (Juin), demandant acte de son adhésion au

(1) Van Halen, à son retour de Russie en Espagne en 1821, a voulu se procurer des preuves authentiques de ce qui avait rapport aux événements antérieurs. Il fit des démarches auprès des patriotes qui se trouvaient alors à Madrid, pour qu'ils déclarassent solennellement la vérité des faits qui étaient à leur connaissance. On reproduit ici une partie de ces témoignages.

système constitutionnel, pour lequel il a souffert les plus horribles persécutions,..... et il a demandé que je vous fisse passer cette lettre officielle conjointement avec une copie des pièces, afin que, après avoir obtenu le consentement des Cortez, vous veuillez bien faire votre déclaration à propos.

Dieu garde, etc.

A. F. DE LOS RIOS.

Réponse de Romero Alpuente.

Je sais positivement que Don Juan Van Halen a été et est très-dévoué à la Constitution politique de la Monarchie, et que, pour cela, il a souffert la plus horrible persécution, et a enduré les plus grands maux.

Je sais positivement qu'il est extraordinairement dévoué au système de la Constitution, parce qu'il a travaillé avec moi et avec d'autres individus dans différens endroits de la Péninsule, afin de le rétablir. Je n'ai jamais connu aucun Espagnol qui le surpassât en activité et en efforts constants à faire tout ce qui convenait à cette opération.

Je sais aussi positivement qu'il a été persécuté, et qu'il a beaucoup souffert ; car il a été arrêté comme moi et comme les autres Espagnols, qui, tous réunis, travaillions dans la ville de Murcie, et étions en correspondance avec Cadix, Grenade, Valence, Barcelonne et Madrid, pour le rétablissement de la Constitution : et il a été transféré des prisons de Murcie à celles de la Cour ; (et après avoir fait mention de la fuite de Van Halen, Romero Alpuente continue ainsi :) Ni les rigueurs, ni les assurances de la liberté que les agents du dernier gouvernement lui don-

naient, s'il découvrait ses compagnons, ne purent jamais lui arracher un seul mot capable de servir de chef d'accusation. Tout cela, je l'affirme, quant à moi; d'après l'espèce d'interrogatoires que le juge, chargé de la procédure, m'a faits, et l'importance de ceux qu'il a négligé de me faire. Je crois qu'il en sera de même des autres; car je les ai entendus parler dans le même sens.

C'est tout ce qu'avec la permission des Cortez, et en réponse à votre dépêche, je puis déclarer et faire connaître à Votre Seigneurie. Dieu garde, etc.

Signé, ROMERO Y ALPUENTE (1).

Déposition de Don Jose Nugnez devant le même magistrat, assisté d'un notaire.

Acte suivant; comparut devant le susdit magistrat; Don Jose Nugnez de Arenas, capitaine d'artillerie, duquel Sa Seigneurie reçut, par devant moi notaire, le serment qu'il prêta, suivant ses qualités, et sous lequel il promet de dire la vérité sur tout ce qui lui serait demandé; et lui ayant fait les mêmes questions qu'aux précédents (2), il déclara :

Qu'ayant été occupé, l'an 1817, dans cette capitale,

(1) Voyez planche 1^{re}, *fac-simile* n° 1.

(2) Outre les témoignages qui se trouvent ici consignés, Van Halen a entre les mains d'autres déclarations authentiques, ainsi que des lettres confidentielles conçues dans le même sens. Elles sont de Don Ignacio Lopez Pinto, Don Facundo Infantès, Don Salvador Manzanarès, Don Francisco Belda, Patricio Dominguez, du comte de Montijo, de Serafin del Rio, et s'accordent, quant aux faits qui ont rapport à chacun d'eux, avec ce qui a été dit dans l'ouvrage. (Voyez pl. 1^{re}, *fac-simile* n° 2, 5, 7, 8, 9, 10 et 11.)

avec plusieurs de ses compatriotes , à former le plan politique combiné de la manière qu'il a été réalisé , il apprit que le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen (qu'il connaît depuis l'an 1814) fut arrêté au mois de Septembre de la susdite année 1817, écroué dans l'inquisition de Murcie, et transféré secrètement à celle de Madrid. Sachant qu'il était en correspondance avec plusieurs individus liés avec le témoin , aucun d'eux ne doutait que le motif de son arrestation ne fût son grand enthousiasme pour la bonne cause , et ils se décidèrent à lui procurer toute l'assistance qui fût en leur pouvoir , faisant , à cet effet , toutes les démarches possibles dans des circonstances si épineuses. Dans ce moment-là , le témoin reçut pour la première fois , par l'entremise du digne patriote Don Jacobo Murphy , capitaine de frégate , un billet écrit avec du sang adressé au lieutenant-colonel Don Facundo Infantès , dans lequel Van Halen dépeignait , entr'autres choses , sa situation déplorable , recommandant très particulièrement qu'on donnât avis à ses correspondants que l'état de son procès , jusqu'à ce jour , ne compromettait absolument personne ;

Que , pendant cette correspondance commencée vers la mi-Décembre 1817 , et continuée jusqu'à la fin de Janvier 1818 , le témoin reçut plusieurs autres billets par la même voie. Dans les uns , Van Halen assurait de nouveau que pas même la violence des tourments n'avait pu lui arracher le secret du nom et de la qualité des individus avec lesquels il était en correspondance ; dans les autres , il désignait ce qu'on devait faire connaître aux capitaines Gonzales et Valle et au directeur de la poste de Grenade , Don Juan Avazcal , ainsi qu'au brigadier-général Torrijos à Alicante , afin qu'e , s'ils venaient à être arrêtés ou interrogés ,

ils éludassent les chefs d'accusation qu'on pourrait diriger contre eux, certain que ces accusations ne pouvaient avoir d'autre base que celle qui résultait de la confrontation des écritures des lettres qui furent saisies avec d'autres papiers. Dans ses derniers avis, il parlait de la possibilité de son évasion. Les amis de Van Halen, étant fermement convaincus que ses souffrances dont le témoin a eu la pénible occasion de s'assurer de ses propres yeux, pourraient mettre fin à ses jours dans cette prison fétide, on se prépara immédiatement pour le 30 Janvier de la susdite année;

Que, ni la situation dans laquelle le témoin se trouve, ni l'objet ne permettent qu'il nomme individuellement tous les dignes citoyens avec lesquels il était lié, dans le dessein de réaliser ce projet, auquel un des héros de notre liberté a pris part (Arco Agüero); mais il croit qu'il est nécessaire de rapporter avec détail comment cette entreprise s'effectua; et, à cet effet, il dit qu'il a en son pouvoir des pièces originales de l'inquisition qui prouvent jusqu'à l'évidence que Van Halen a été mis en jugement, prévenu d'un crime d'état, et que pour cela même il a été arrêté et déposé dans les prisons secrètes de l'inquisition, afin d'y être traité avec plus de rigueur, et d'être privé de toute communication. Par les susdites pièces originales, on aperçoit distinctement quels furent les moyens dont Van Halen se servit pour réussir dans sa fuite; moyens qui s'accordent avec ce qu'il dit dans ce tems-là au témoin relativement à ce sujet.

(Ici le témoin expose tous les détails de l'évasion de Van Halen jusqu'à sa sortie de la prison, conformément à ce qui a été rapporté.)

Parvenu dans le plus grand trouble à la rue où l'at-

tendaient le témoin , les lieutenants-colonels Don Patricio, Don Joaquin Dominguez et Don Salvator Manzanares , avec les capitaines Don Eusebio Polo , Don Juan Herrera Davila et le lieutenant Don Francisco Belda , postés sur les différents points par où il devait passer , selon le croquis qu'on lui avait remis à cet effet , pour qu'en cas de contretems , il pût aller tout seul à la maison qui lui était préparée , et dans laquelle il est resté jusqu'à son parfait rétablissement , dû aux soins et au bon traitement du chirurgien du premier régiment des gardes , Don Jose Saumell , qui l'assista pendant quatre mois.

Signé, D. J. NÚÑEZ DE ARENAS (1).

Extrait de la déposition du docteur Saumell.

Au commencement de l'année 1818 , je fus appelé secrètement par ses amis pour traiter dans son asile le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen , qui se trouvait malade à la suite des horribles souffrances essayées de la part du pouvoir infâme de l'inquisition , et dont il venait , d'une manière si audacieuse , de se délivrer , etc. , etc.

Signé, D. J. SAUMELL (2).

Extrait de la déclaration du général Torrijos.

Aussitôt que je fus arrêté , et ayant appris la fuite du susdit lieutenant-colonel Van Halen , je n'ai pas un moment balancé , et nous convînmes tous les prisonniers de l'inculper en tout , afin de mitiger , par ce moyen , notre

(1) Voyez pl. 1^{re} , fac-simile n° 3.

(2) Voyez pl. 1^{re} , fac-simile n° 4.

malheur, sans lui causer le moindre préjudice, puisqu'il n'était plus entre les mains du pouvoir tyrannique qui lui a fait tant de mal. Le juge, délégué dans la procédure qu'on nous intenta à Murcie, Don Juan Castagneda me dit : *que Van Halen avait été très heureux de s'évader ; car , dans le cas contraire, il aurait fini indubitablement sur un gibet ; car il niait des choses si évidentes pour nous sauver, qu'on aurait augmenté ses souffrances, et que, malgré cela, il ne nous aurait pas sauvés.* Ces circonstances et mille autres favorables, trop étendues pour être détaillées, m'ont toujours fait croire que, de même que Van Halen a été si vaillant, si généreux avant son arrestation, il n'a pas été moins délicat sur le point d'honneur dans le dur emprisonnement, qu'il a souffert, et dont il n'a pu se délivrer que par son intrépidité, son sang-froid et son audace, secondés par l'amitié.

Lettre de Torrijos à Van Halen (1).

(Traduction littérale.)

Mon cher Van Halen,

Je recois en ce moment ta lettre du 20 par l'entremise de Quiroga. Tu me demandes une relation des inculpations qui t'ont été faites depuis ta fuite de l'inquisition ; et qu'à tant de reprises je t'ai expliquées verbalement avec ma franchise ordinaire. Supposant que cela doit t'être utile, et que peut-être tu veux conserver la re-

(1) Cette lettre, que Van Halen reçoit au moment où l'ouvrage est sous presse (1827), contient une explication sur l'inculpation dirigée contre lui par ses amis, après son évasion.

lation écrite de ma propre main, je crois qu'il est dû à notre amitié et à la justice de te le répéter par écrit pour l'usage quelconque que tu veuilles en faire.

Tu as été la première victime, c'est-à-dire, le premier que le maudit Saint-Office, uni à la commission centrale de l'état, fit emprisonner. Cette nouvelle, jointe à celle de l'arrestation de Rio et d'Esby, a répandu l'alarme et la surprise parmi nous tous. Quelque tems après, je fus arrêté, ainsi que plusieurs autres successivement; et comme il y eut un intervalle d'une arrestation à l'autre, il est clair que les charges qui devaient résulter contre nous s'affaiblissaient, autant par suite d'accords particuliers, que par les moyens que chacun employait personnellement pour les esquiver. Mais tu n'ignores pas combien ces moyens auraient été inefficaces contre les perfides intentions de la commission nommée pour l'instruction de notre procès. Ta fuite nous ouvrit un chemin auquel nous ne pouvions nous attendre. Elle nous fut annoncée avec une espèce d'enthousiasme par nos amis de Madrid, et ce fut pour nous un trait de lumière qui nous tira de notre fatale position. Dès lors, toi et seulement toi fus le conspirateur. Tu avais invité tout le monde, tu avais reçu les mépris, même les menaces de tous; enfin, toi, chose dure à répéter, tu t'étais servi de nos noms, tu avais supposé plusieurs signatures, et même des lettres tout entières de mon écriture, pour te donner de l'importance, et en séduire d'autres, au moyen de notre influence. En un mot, c'était une trame ourdie par toi qui avait causé la ruine d'une portion d'hommes respectables par leurs services et leurs qualités. Réduit à l'horizon des murs opaques de l'inquisition, ce langage ne pouvait produire un effet quelcon-

que , puisque les juges mêmes ne pouvaient laisser de soupçonner qu'un tel système était la suite naturelle d'un plan de défense , et le seul capable de paralyser ou de détruire les charges portées contre nous. Cela est si vrai , que Castagneda me dit à moi que si tu ne t'étais pas sauvé , tu aurais péri sur l'échafaud ; et que notre crime , comme il l'appelait , aurait pu être prouvé plus clairement que la lumière , parce que nul n'aurait osé dire , te trouvant toi encore arrêté , ce qu'on disait ensuite de toi ; mais que cependant les preuves ne manquaient pas.

Par suite de ce mouvement imprimé (au procès) par nous et par les amis , l'opinion qui nous était favorable , eu égard tant à la cause pour laquelle nous souffrions , qu'aux qualités personnelles de plusieurs d'entre nous qui étaient assez connus , les craintes que l'on concevait pour le sort de tous et l'existence de quelques-uns , et la compassion que nous inspirions , fit adopter de bon gré une opinion qui nous délivrait de la situation embarrassante et périlleuse où nous nous trouvions ; et chacun , soit par amitié , soit par intérêt , ou par sympathie avec un ou plusieurs des prisonniers , se constituait ton accusateur .

Pendant près de trois ans , transmis de bouche en bouche , ces propos , glosés et défigurés d'après la volonté de chaque commentateur , firent naturellement que pas peu de personnes te crurent , de la meilleure foi du monde , un intrigant de premier ordre , avec le relief de quelque chose de pire. Tu étais absent : ce qui convenait , c'était de nous sauver ; et , par conséquent , nos amis et nous-mêmes , bien que nous n'eussions pas voulu que la chose allât aussi loin , il ne nous était pas possible d'arrêter le mouvement sans danger , pour celui qui le tenterait , de se rendre sus-

pect, et de détruire les salutaires effets de la fiction qui avait agi à tel point sur l'opinion, que les juges crurent que, sans s'exposer à un scandale et s'opposer aux vœux mêmes du gouvernement, il ne leur était pas permis de nous sacrifier; et, en conséquence, ils résolurent de traîner le procès en longueur.

Le mouvement que déjà alors on projetait, et qui donna la liberté à la patrie en 1820, nous fit voir avec plaisir cette résolution, puisque, quoiqu'elle prolongeât nos souffrances, elle nous laissait l'espoir de recevoir la liberté des mains de nos compatriotes unis à nous par les mêmes opinions et les mêmes sacrifices.

Il en arriva ainsi : effectivement nous fûmes mis en liberté; la nation récupéra de nouveau sa dignité; nous retournâmes au sein de nos familles, appréciés et estimés par tous, et nous nous réjouîmes du double plaisir d'être délivrés et d'être libres. En ce moment, si l'amitié jeta quelques regards sur le sort qui t'avait été réparti, si nous rectifiâmes les faits, si l'on tâcha, par un simple récit des événements, de faire voir ton innocence, c'est-à-dire, que tu n'avais fait que ce que nous tous avons fait, tous ne le crurent pas encore, supposant sans doute qu'on voulait te disculper d'une faute réelle, ou que nous tâchions de nous attribuer des services que nous n'avions pas rendus.

Cette seconde idée, toi-même l'as vue corroborée à ton arrivée à Madrid, quand, suivant ce que tu m'as raconté, un personnage te demanda si effectivement nous avions fait des efforts pour donner la liberté à la patrie. Ne crois pas que cette demande fût fortuite : elle fut produite par un plan mesquin, au moyen duquel quelques-uns voulaient se dire les pères de la liberté, et disputer ce titre aux li-

bérateurs mêmes. Tu sais bien de qui je te parle, il est inutile de t'en dire davantage.

Ce récit franc et simple répond complètement, je pense, au but de ta lettre, puisque de tout cela il résulte : 1° qu'on t'a attribué, et qu'on a désigné comme œuvre et fiction de ta part, toutes les démarches réelles et les efforts que nous avons faits de concert pour délivrer la patrie ;

2° Qu'aux yeux des juges, l'inculpation ne se présentait que sous son véritable point de vue, puisqu'il ne pouvait être caché à leur sagacité que c'était un plan de défense appuyé sur ta fuite. Ce plan fut presque spontané. Tu sais bien que dans les grandes crises, quoiqu'il n'y ait qu'un sentier pour se sauver, tout le monde le trouve. Cela est bien clair ;

3° Que l'effet qu'avaient produit sur l'esprit des ignorants les propos de la généralité des gens qui ne prenaient pas garde à l'erreur grossière qu'on commettait, devait nécessairement te faire trouver un accueil peu favorable auprès de ceux qui ne connaissaient pas les vrais détails de l'affaire.

Alors tu vins à nous ; nous déclarâmes la vérité et la justice dans les certificats que nous te donnâmes, et l'opinion se rectifia avec la publicité de ton manifeste imprimé à Madrid. Cependant il ne te manquait pas d'ennemis ; mais ces ennemis étaient déjà de la classe de ceux que nous avons tous, c'est-à-dire, de ces aspirants infatigables qui, à l'ombre de services exagérés et même inconnus, voulaient prospérer, et qui en effet prospérèrent. Ces hommes, tranquilles tant que dura notre silence, sentirent naître des craintes à ton arrivée de Russie, parce qu'ils savaient que tu pouvais dire plusieurs choses ; que tu étais

hardi, et que si tu parlais, ils allaient perdre une grande partie du prestige qui leur ouvrait le chemin à la fortune et aux emplois auxquels ils aspiraient.

Je crois avoir répondu surabondamment à ta lettre; mais si je me trompe, si tu penses qu'il manque quelques détails qu'il te convient d'étendre, dis-le moi, je suis prêt à remplir tes désirs en tout ce qui tient à mettre au grand jour la vérité et la justice dans les matières que contient ta lettre.

Adieu, etc.

JOSE M. DE TORRIJOS (1).

Londres, 28 Janvier, 1827.

(N^o 4, page 180.) *Recherches de l'inquisition contre Van Halen.*

Circulaire écrite, par ordre de l'inquisiteur-général, par l'Inquisition de Cour aux tribunaux de toutes les provinces du royaume.

La nuit du 30 Janvier dernier, à 7 heures un peu plus ou moins, le lieutenant colonel Don Juan Van Halen s'enfuit des prisons secrètes de ce Saint-Office, où il se trouvait détenu et dont le signalement est : agé de 28 à 29 ans; taille, 5 pieds et 5 à 6 pouces; corpulence régulière, bien conformé; cheveux châains très clair approchant du blond; visage plein, teint blanc incarnat, nez plus grand qu'ordinaire; yeux très vifs et très exaltés; naturel inquiet et violent; c'est pourquoi nous prions Vos Seigneuries de vouloir bien donner les ordres nécessaires afin que, s'il

(1) Voyez pl. 1^{re}, fac-simile n^o 6.

se présentait dans votre ville ou dans quelque'autre endroit de votre district, on le capturât et on enfermât sa personne dans les prisons du Saint-Office, nous donnant immédiatement avis pour ordonner qu'il soit conduit et restitué à celles de ce Saint-Office; et maintenant, V. S. nous donnerez avis de la réception de la présente avec les instructions que vous voudrez.

Notre seigneur garde, etc.

Signé : Docteur en théologie LUIS CUBERO;
D. Mariano Martinez ESPÉranza;
D. Vicenti Alonzo DE VERDEJA (1).

*Circulaire de l'inquisition de Barcelonne à tous les agents
du district.*

Vû qu'il convient d'arrêter le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, (ici on répète le signalement qui se trouve dans la circulaire de Madrid), nous vous chargeons, après avoir fait des démarches nécessaires avec précaution, dissimulation, prudence et secret pour trouver l'endroit où reste le susdit colonel, soit dans cette ville, dans la vôtre ou ailleurs, de l'arrêter immédiatement, après avoir donné les avis, au nom de ce tribunal, aux justices de l'endroit où on le trouvera, et prenant toutes les mesures de sûreté pour empêcher sa fuite, avec l'intervention, à cet effet, du chef militaire sous la direction duquel il pourrait se trouver, afin qu'il facilite tous les secours nécessaires et tout ce qui pourrait convenir pour vous emparer dudit Don Juan Van Halen; donnant immédiate-

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n^o 1, 2, 3.

ment avis de l'arrestation, pour qu'après avoir reçu les instructions convenables, il soit conduit aux prisons secrètes de ce tribunal, dans la forme et de la manière que ces réglemens le prescrivent. Le principal objet de cette commission que nous donnons étant pour le présent de vérifier sans délai et par les moyens les plus efficaces et réservés, le lieu où est le susdit Van Halen; donnant immédiatement avis du résultat, sans retard ni délai; renvoyant, lorsqu'il sera tems, cette commission et mettant à la suite d'elle les démarches qu'on aurait faites pour son exécution et accomplissement.

Notre Seigneur garde, etc.

Signé : D. Don Juan BLAHA Y DE CASALS, secrétaire.

D. Don Juan Manuel DE CEA ESCUDERO.

D. Don Juan CALVA Y MARTI, secrétaire (1).

Palais royal de l'inquisition de

Barcelonne, 11 Février 1818.

*Réponses de quelques-uns des familiers de différents
- endroits.*

A l'illustrissime Seigneur D. Don Juan Manuel de Cea y
Escudero, inquisiteur du Saint-Office de Barcelonne.

Très illustre Seigneur, en exécution de la commission secrète qui m'a été donnée par ce tribunal, de faire des recherches avec précaution, dissimulation et secret, pour découvrir le séjour du lieutenant-colonel Don Juan Van Halen, dont le signalement y est consigné, j'ai fait avec le secret et la prudence requise des recherches pour voir s'il se trouvait dans cette ville : je n'ai pu d'aucune

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n° 9, 5 et 7.

manière découvrir que ledit Van Halen soit dans cette ville. Cependant désirant faire la commission dont on m'a chargé, je continuerai à pratiquer avec la même dissimulation ce qui peut me paraître convenable, non seulement pour m'assurer si ledit lieutenant-colonel se trouve dans cette ville, mais aussi s'il se trouve dans une autre ville ou village du district du tribunal. Si par les démarches que je ferai, je découvre le lieu où il se trouve, je m'assurerai de sa personne au moyen de sa capture avec l'aide de la justice de l'endroit où il pourrait se trouver, et je donnerai incontinent avis au tribunal pour qu'en vertu des instructions de celui-ci, il soit conduit aux prisons secrètes de ce tribunal.

Notre Seigneur garde, etc.

Signé : José VILADESAU (1).

Mataro, le 21 Février 1818.

Autre réponse.

Illustre Seigneur, aussitôt que j'ai reçu la dépêche de V. S. du 11 courant, j'ai tâché de faire avec la prudence et le secret convenables la commission que V. S. a voulu me confier, d'arrêter le lieutenant-colonel Don Juan Van Halen. En premier lieu, j'examinai la note de tous les officiers; de ceux que j'ai eus en mon pouvoir du tems de mon bailliage, de ceux qui sont en retraite, dispersés ou passagers et qui m'ont été présentés : je n'y ai pas trouvé un nom semblable, et pour plus grande précaution, je me suis entretenu avec mon ami, Monsieur le commandant d'armes,

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n^o 6.

brigadier-général et colonel du régiment de cavalerie *du Prince* ; et lui non plus n'a pu m'en donner aucune nouvelle ; j'ai seulement appris d'un capitaine de ce régiment, et qui était auparavant dans celui de Van Halen qui se trouvait dans le tems à Murcie , qu'on arrêta ledit officier par ordre du gouvernement et qu'on le conduisit prisonnier à Madrid ; que depuis ce tems là il n'a rien su concernant Van Halen. Si V. S. me le permet , je garderai provisoirement la dépêche , pour que , dans le cas où on le rencontrerait , je fusse à même d'exécuter les ordres de V. S. , et dans le cas qu'il ne reviendrait pas , je gardasse la dépêche. V. S. pourra me le faire connaître , et alors je la lui ferai parvenir de suite par le courrier.

Dieu garde , etc.

Signé : MARIANO THOMAS , familier (1).

Reus , le 22 Février 1818.

Autre réponse.

Très illustre Scigneur , aussitôt que j'eus reçu la commission dont V. S. a jugé à propos de me charger , j'ai fait avec précaution , les démarches nécessaires pour trouver Don Juan Van Halen ; et quoique je n'aie rien omis de ce qui m'a paru praticable , je n'ai rien pu découvrir si ce n'est qu'il a été ici en passant il y a bien long-tems ; mais on ignore à présent sa résidence. Je ne puis pas en dire davantage dans ce moment-ci.

Dieu garde , etc.

Signé : FRANCISCO OMS (2).

Manresa , le 2 Mai 1818.

(1) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n° 4.

(2) Voyez pl. 2^e, *fac-simile* n° 10.

Autre réponse.

J'ai eu beau faire toutes les démarches possibles tant par moi même que par le familier Don Juan Mas, je n'ai rien pu découvrir, pas même le séjour du lieutenant-colonel Don Juan Van Halen.

Notre Seigneur garde, etc.

Signé : EL MARQUES DE PALMEROLA (1).

Barcelonne, le 2 Mars 1818.

*Rapport du licencié Basarrate au très illustre Seigneur,
secrétaire du Saint-Tribunal de l'inquisition.*

L'inquisiteur-fiscal, vû les réponses des personnes chargées de faire des recherches pour connaître le séjour de Don Juan Van Halen et pour l'arrêter, et considérant que, pour le présent, il n'y a plus rien à faire à ce sujet, est d'avis que cette affaire cesse, et qu'on ne perde pas de vue ce dossier quand l'occasion se présentera.

Licencié, BASARRATE (2).

Chambre du secret, Barcelonne,
le 19 Août 1818 (3).

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n° 8.

(2) Voyez pl. 2^e, fac-simile n° 12.

(3) Ces différentes pièces officielles, les moins monotones et les plus intelligibles du dossier, le hasard les fit tomber entre les mains de Van Halen. A la suite de l'élan national de 1820, les patriotes de Barcelonne firent sortir les prisonniers de l'inquisition et mirent en désordre les archives du tribunal. Les documents qu'on vient de lire se trouvaient avec d'autres entre les mains d'un volontaire

(N^o 5, page 194.) *Passeport délivré à Van Halen.*

(Traduction littérale.)

Don José GARCIA DE LEON Y PIZARRO, Chevalier pensionné de l'ordre royal et distingué de Charles III, grande-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse, conseiller d'état et du département universel; surintendant-général des routes de courrier et de poste en Espagne et aux Indes, etc., etc., etc.

Vû que le roi, que Dieu conserve, a résolu d'accorder un passeport à *Don Manuel Suelto*, colonel des armées royales de S. M., lequel, chargé d'une mission près du ministre d'Espagne dans les Pays-Bas, se rend à Bruxelles; c'est pourquoi S. M. ordonne aux capitaines-généraux, aux commandants, aux gouverneurs, aux intendants, aux corrégidors et à toutes les autres autorités et ministres de ses domaines et à ceux qui ne le seraient pas, S. M. prie et charge de ne point opposer le moindre obstacle au voyage du susdit colonel *Don Manuel Suelto*, au contraire, de lui prêter toute l'assistance et protection dont il pourrait avoir besoin; car telle est la volonté de S. M.

Signé : José PIZARRO (1).

Madrid, le 4 Mai 1818.

national des bataillons de Barcelonne, qui faisait la guerre sous les ordres de Van Halen. Supposant que c'était de ce dernier qu'il s'agissait dans ces papiers, il les lui remit à Barcelonne, au mois de Septembre 1822, dans le même état qu'il les avait trouvés.

(1) Voyez pl. 2^e, fac-simile n^o 11.

TABLE

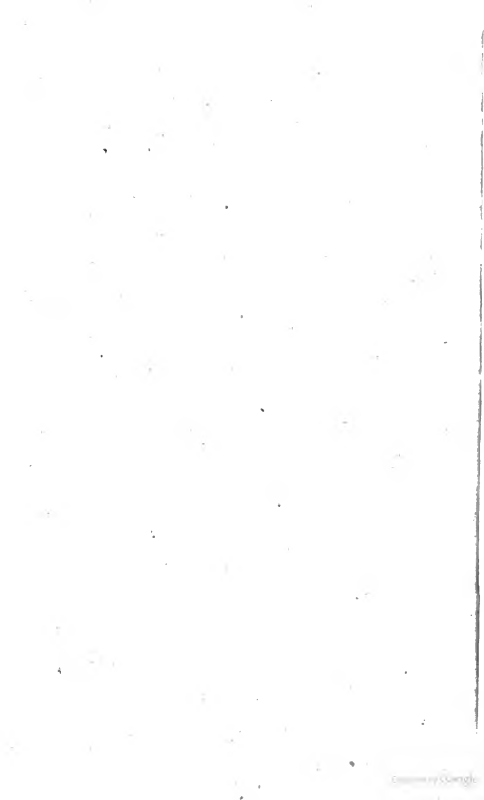
DES CHAPITRES

DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. Premières années de Van Halen.	Pages 1
CHAPITRE II. Première arrestation de Van Halen.	15
CHAPITRE III. Seconde arrestation de Van Halen.	27
CHAPITRE IV. Inquisition de Murcie. — Serafin del Rio. — Esbry. Doyen Castagneda.	42
CHAPITRE V. Départ pour Madrid.	55
CHAPITRE VI. Entrevue avec le roi Ferdinand.	69
CHAPITRE VII. Exposé au roi. — Influence de la <i>Camarilla</i> .	80
CHAPITRE VIII. Enquête militaire. — Villar Frontin.	86
CHAPITRE IX. Procédure du Saint-Office.	97
CHAPITRE X. Premiers actes de violence.	107
CHAPITRE XI. Torture.	114
CHAPITRE XII. Scènes extérieures.	118
CHAPITRE XIII. Docteur Gil. — Jeune fille.	125
CHAPITRE XIV. Visite des prisonniers. — Boucle d'oreille.	129
CHAPITRE XV. Ramona.	135
CHAPITRE XVI. Communications avec l'extérieur.	145
CHAPITRE XVII. Dernier jour de cachot.	153
CHAPITRE XVIII. Fuite.	162
CHAPITRE XIX. Suites de l'évasion.	170
CHAPITRE XX. Recherches dirigées contre Van Halen. — Adieux de ses amis.	180
CHAPITRE XXI. Expatriation. — Arrivée à Londres. — Polo. Ramona.	198

vA1
1550784



^{1.}
Juan Torres

y Alpuente

^{3.}

Don de
Quina

José Vaz.

fante



200

148.
B.
48



